

# Tadjikistan

## 2010 - 2012

<u>01</u>	<u>ATTERRISSAGE À DOUCHANBÉ</u>	<u>3</u>
<u>02</u>	<u>PREMIÈRE EXPÉDITION À VANJ</u>	<u>7</u>
	Samedi 11 septembre 2010 - Départ de Douchanbé	7
	Dimanche 12 septembre 2010 - Arrivée à Vanj	9
	Lundi 13 septembre 2010 - Malade	10
	Mardi 14 septembre 2010 - Ça va mieux	12
	Mercredi 15 septembre 2010 - Dernier jour	13
	Jeudi 16 septembre 2010 - Retour	13
<u>03</u>	<u>PREMIERS CHANTIERS</u>	<u>15</u>
	Ouikène à Douchanbé	15
	Vol pour Khorog	16
	Aller-retour à Khorog	17
	Vie à Vanj	17
	Premier dimanche à Vanj	18
	Bouffe	20
	Coup de blouse	20
	Anecdotes	22
<u>04</u>	<u>RETOUR À VANJ</u>	<u>22</u>
<u>05</u>	<u>DES MAÇONS SAINT-EXUPÉRIENS</u>	<u>25</u>
<u>05-BIS</u>	<u>PHOTOS</u>	<u>30</u>
<u>06</u>	<u>NOËL À DOUCHANBÉ</u>	<u>30</u>
<u>07</u>	<u>CHANGEMENT DE PROGRAMME</u>	<u>34</u>
<u>08</u>	<u>BIENTÔT LA FIN</u>	<u>35</u>
	Long ouikène à Khujand	35
	Retours sur ma démission	36
	Olivier	37
	Vie à Dushanbe	37

	Retour à Vanj	38
<u>09</u>	<u>FIN DE CONTRAT</u>	<u>38</u>
	Une balade à Vanj	39
	Navruz à Khorog	39
	Derniers jours	41
	Retour épique	42
<u>10</u>	<u>TROIS VISITES</u>	<u>43</u>
	Ismatullah — Enfin!	43
	<i>La maison dorée de Samarkand</i>	45
	Bepe au bout du monde	46
	L'opéra de Douchanbé	47
	<u>HORS-SÉRIE 1 PETIT "CARNET" CRESSIACOIS</u>	<u>48</u>
	<u>HORS-SÉRIE 2 'MARRE DES TRAINS</u>	<u>49</u>
<u>11</u>	<u>LE RETOUR À LA TERRE</u>	<u>50</u>
<u>12</u>	<u>VIE À DOUCHANBÉ</u>	<u>53</u>
	Khorog	54
<u>13</u>	<u>CHANGEMENTS DE PROGRAMME (BIS)</u>	<u>56</u>
	J'étais tranquille, j'étais peinard... (Renaud, <i>Laisse béton</i> )	56
	Quant tout à coup... Mercredi 17 août	57
<u>14</u>	<u>VISITES FAMILIALES</u>	<u>57</u>
	Les Cousines	58
	Pamir — encore une fois	58
	Boulot (coton)	59
	Le 09 septembre	60
	Perspectives	60
	Lanternes magiques et autres anecdotes	61
<u>15</u>	<u>AUTOMNE</u>	<u>62</u>
	Saynètes	62
	Trois combats	64
<u>16</u>	<u>DEUX MARIAGES ET UN OPÉRA</u>	<u>67</u>
	Mariage de Kova 17 octobre 2011	68
	Mariage de Nargiza 06 novembre 2011	69
	Bastien & Bastienne Première le 22 octobre 2011	70
<u>17</u>	<u>ARCHITECTURE ET GÉODÉSIIQUES</u>	<u>71</u>
	Sauna et autres questions	71
	Un architecte de passage	72
	Encore un mariage	73
	Pourquoi ai-je abhorré la lecture de <i>Three cups of tea</i> (en français, <i>Trois tasses de thé</i> )?	74
	Géodésiques	75
<u>18</u>	<u>LES SOURIS DE L'AN '12</u>	<u>77</u>
	Vie culturelle	78
	Renaud	79
	Connexions	82
<u>19</u>	<u>UN AUTRE LAURENT</u>	<u>83</u>
	Laurent	83
	Neige et Froid	85
	Attente	85

Tadjikistan 2010-2012 — 01

Envoyé le 10 septembre 2010.

Il est une chose à laquelle je ne m'attendais pas en débarquant au Tadjikistan, c'était à être surpris. J'étais déjà venu trois fois à Douchanbé, et je ne pensais pas trouver matière à un "Carnet" avant mon départ, demain, pour le Pamir.

Aucun événement majeur, s'entend, mais tout de même: cette première semaine au Tadjikistan eut, outre la douce chaleur des jeunes amitiés retrouvées, son lot d'inattendu - toujours du côté agréable.

J'atterris dans la nuit du samedi au dimanche, après ce qui restera dans mes annales personnelles comme la pire préparation au départ que j'eus jamais - passons, puisque c'est passé. Autre chose, donc: pour la première fois de ma vie j'avais quelque quatre-vingts kilos de bagages - un tiers fromage & chocolat, un tiers livre, un tiers divers - dont je devais m'occuper moi-même, et donc pour la première fois, je ne pouvais pas porter, seul, mes bagages. Je fus donc (bien) accompagné et eus à utiliser un chariot. Je crois que ce fut la première fois que j'eus besoin de ces charriots qu'on trouve dans les gares et les aéroports.

Le dimanche matin, je fus laissé seul dans la chambrette glauque du bural. Les lieux étaient familiers. La chaleur supportable.

Vers midi, ma cheffe Lilia m'invita à un restaurant italien avec deux autres connaissances. Lilia me répéta d'abondance et sous des formes variées que si j'avais décliné le poste pour quelque raison que ce fût, elle aurait annulé la mission. Elle me voulait moi, et personne d'autre. Et non seulement elle, mais encore tous nos collègues Tadjiks. Bref, c'est sur plébiscite international que je me retrouve ici.

Il faut dire que l'enthousiasme est réciproque: j'aime cette mission, j'apprécie énormément nos collaborateurs locaux, et j'ai beaucoup de respect pour Lilia - et j'ai besoin de respecter un chef pour travailler avec.

Lorsque nous sortîmes du restaurant, je fus invité par Mr. Sharifov. Mr. Sharifov est un consultant Tadjik qui collabore régulièrement avec nous. C'est lui, également, qui a préparé ma mission. Mais en l'occurrence, il m'invitait pour que nous passions le dimanche après-midi à la campagne. Il me présenta deux amis à lui. Nous étions installés sur une terrasse ombragée par d'immenses platanes, et entourée de lacs cascading les uns dans les autres, chacun d'un petit demi-kilomètre de diamètre tout de même. Cette eau me faisait envie, mais je n'avais pas de maillot de bain. Mr. Sharifov, en marcel et shorts comme ses amis - il m'avait apporté semblable tenue - insista pour que j'y aille, me montrant qu'il n'y avait pas de voisins et insistant sur le fait qu'il n'y avait pas de femme alentour.

Je me baignai donc nu, longuement et voluptueusement. Je m'étais beaucoup baigné dans les lacs suisses cet été, mais j'avais oublié à quel point se baigner nu est une expérience d'un autre ordre. Il me faut remonter à la Finlande, il y a dix ans, je crois, pour retrouver des précédents. C'est un tort. Je devrais me baigner nu beaucoup plus souvent. Je me sentais bien dans ma peau. En fait, je réalisai que jamais,

peut-être, ma peau et moi n'avions été si bien ensemble que depuis cette année: vive 2010! Je crois que je prends peu à peu l'habitude de marcher dix centimètres au-dessus du sol, comme un commentateur le disait de Quino (l'auteur de *Mafalda*).

Je rejoignis mes trois compagnons. On n'entendait rien d'autre que le vent dans les larges feuilles et le doux glouglou de l'eau des lacs se déversant l'un dans l'autre - du moins n'entendait-on rien d'autre jusqu'à ce que l'hôte, pensant me faire plaisir, mît un disque de Joe Dassin! Sur la table, des fruits et des légumes nous rappelaient que nous n'avions rien d'autre à faire de notre après-midi que manger et discuter: pastèque, pommes, poires et raisin, tomates, aubergines grillées excellentes, oignons et patates.

Mr. Sharifov avait un visage rond et ridé, aux récepteurs petits mais où les sourcils, étonnamment, étaient plus hauts que longs. Mon voisin de gauche avait au coin de l'œil une ride horizontale si profonde que lorsqu'il souriait - soit la majeure partie du temps - on aurait dit que le haut et le bas de son visage étaient deux éléments hétéroclites qu'on avait mal assemblés. Le troisième larron, à ma droite, était remarquable pour sa silhouette, exactement celle d'une femme enceinte à proximité de son terme. Tous devaient être cinquantenaire. Un âge que j'adore.

Tout en veillant à ce que mon verre ne fût jamais vide de vodka - je ne faisais pourtant qu'y tremper les lèvres -, ils me parlaient de la splendeur du Pamir, où j'étais assigné, et m'affirmaient que les femmes de Vanj sont les plus belles du pays - lequel, lui-même, abrite les plus belles femmes de l'ex-empire soviétique!

Je n'avais pas besoin de ça pour m'enthousiasmer à l'idée de cette mission de bout du monde - on évoque vaguement une autre expat qui existerait peut-être par là-haut - mais il n'y a pas de mal à se renseigner, n'est-ce pas?

Le lendemain, je retrouvai l'équipe de Douchanbé au complet dans un bureau saturé d'odeur de mangue en décomposition, ce qui m'évoquait mes premières aventures au Panamá.

Ma principale tâche de cette semaine introductive était de recruter mon équipe, soit un coordinateur de programme (mon double et futur successeur), un administrateur, un chauffeur et une bonne vingtaine de constructeurs, que j'allais former cet automne pour qu'ils puissent commencer à donner des cours au printemps. Le plus dur était de trouver le coordinateur: il me fallait un ingénieur patenté (afin qu'il fût reconnu par les autorités locales) qui parlât anglais afin que nous puissions collaborer sans traducteur. En mon absence, de minutieuses recherches avaient permis de découvrir deux candidats, mais l'un était employé dans une autre ONG, et le second avait travaillé pour les Nations Unies où il avait été payé plus du double de ce que nous avions à lui offrir. Je commençai par appeler l'ONG qui employait le premier candidat, et comme ils me signalaient timidement qu'ils n'avaient pas l'intention de se séparer dudit, je leur promis que je ne l'emploierais pas: nous ne sommes pas là pour nous piquer du staff les uns aux autres. Déjà que

les Nations Unies nous prennent les meilleurs et que nous prenons les meilleurs éléments au gouvernement...

Ce candidat éliminé, il me restait à convaincre l'autre d'accepter le poste, sous peine d'avoir à réinitialiser une campagne de recrutement intégrale! Il m'avait gentiment invité à prendre le thé chez lui "pour discuter". Je dus être convainquant ou suffisamment passionné, car lorsque nous nous séparâmes, non seulement il parlait de notre future collaboration, mais en plus il m'enjoignait à ne vivre nulle part d'autre à Douchanbé que dans sa maison de réception - offre que je ne déclinai pas, car j'imagine que ce sera un endroit agréable lorsque j'aurai des visites, qui permettra de partager la vie d'une famille tadjike.

Il s'appelle Muboraksho. Fin de cinquantaine lui aussi. Moustache. Trogne mafflue et pommettes qui écrasent les yeux lorsqu'il sourit. Ce sera un plaisir de travailler ensemble.

Les autres collaborateurs se recrutaient plus facilement, et la courte semaine s'écoula aussi rapidement que fructueusement. Tout fonctionnait presque tout seul, c'en était impressionnant. Comme si mes neuf mois écoulés avaient plus été une gestation qu'une absence.

J'étais de plus en plus impatient de me rendre sur place et de comparer Vanj à Iskashim, où j'avais vécu trois mois d'hiver en guise de première mission avec MSF exactement sept ans auparavant. Vanj et Iskashim sont presque dans la même vallée, à moins de dix heures de route l'une de l'autre... Je nourris l'ambition d'aller voir si je retrouve là-haut quelqu'un qui se souvienne de moi. Ce n'est pas impossible, puisqu'après mon départ, MSF s'était fait attaquer, et je n'avais donc pas été remplacé.

Les soirées de la semaine ne furent pas moins enthousiasmantes.

Le dimanche soir, le groupe de chanteurs avec qui j'avais participé à un concert en décembre (on parle encore de moi comme du fameux sonneur de cornemuse) m'invita à regarder *West side story*, qu'ils aimeraient monter en spectacle de Noël. J'appris là qu'un metteur en scène français (Stéphane Rybijad?) allait tourner entre Vanj et Iskashim - comme par hasard - un film à très gros budget qui s'appellera peut-être *Forces spéciales*. Nous risquons de voir passer plein de gens que vous connaissez sûrement mais dont les noms ne m'évoquent rien de plus si on citait à Nietzsche les noms des philosophes existentialistes encore à naître.

Lundi soir, c'était l'anniversaire d'une amie Tadjike.

Mardi soir, j'étais invité par un collègue suisse romand à une autre soirée film. Cette fois, il s'agissait d'un film expérimental Thaï que, semble-t-il, j'appréciai plus que la demi-douzaine de francophones rassemblés. Poursuivant mes réflexions du lac de dimanche, je me remémorai un dessin de Wollinski que j'aime tout particulièrement. Il s'y est dessiné, de trois quart, déambulant avec Cavanna. Ce dernier lui demande:

- À part toi et moi, tu connais des gens heureux, toi?

J'aime cette question, comme j'aime ces deux auteurs.

Je songeais également à mon cher Camus, et me demandais si, après la révolte adolescente, l'adulte ne se gagnait pas à cesser de se révolter et faire humblement et courageusement face aux peines qui nous dépassent. D'accord, c'est une position classique, et alors? Pourquoi dénigrer les classiques?

Le mercredi soir, j'avais rendez-vous avec un couple d'amis tadjiks. Elle ressemblait énormément à Yoko Tsuno, dont une étrange intégrale thématique est en train de paraître, avais aux amateurs - en fait, non, les amateurs sont au courant, avis aux autres, alors. Nous mangeâmes dans un restaurant indien dont la principale qualité est d'être près du bureau où je logeais, et la principale caractéristique est de n'avoir pour serveuses que des femmes du Pamir - il fallut que mes amis me le signalent, car, physionomiste comme je le suis, je n'avais pas remarqué que leur sari n'était pas né avec elles.

Jeudi commençait un long ouikène, car c'était le jour de la fête nationale Tadjike, mais je n'avais pas le temps de prendre des congés: Lilia, ma cheffe, vint me rejoindre chez moi pour discuter stratégie. "Chez moi", car entre-temps, une de ses amies m'avait prêté une maison, en échange de nourrir ses chats en son absence.

Le soir, nous fûmes rejoints par trois autres amis, tous trois sur ce fil ténu qui sépare expatriés et locaux: un Danois jouant du violoncelle dans l'orchestre de Douchanbé, une Iranienne étudiante ici, et une ingénieure russe née au Tadjikistan. Raclette, prune du grand-père, et j'en passe. Lorsque les feux d'artifice éclatèrent dans le lointain, ils insistèrent pour que je dérouille ma vache à tuyaux, ce que je m'empressai de faire - nonobstant les miaulements indignés des chats outragés de voir ainsi profané leur jardin.

[Attention, le paragraphe suivant est strictement interdit aux moins de dix-huit ans:] ce matin, la maîtresse des chats m'ayant offert un pot de *Marmite* dont elle n'avait usage, je m'apprêtais à manger une tartine "imitation *cénovis*", lorsque je réalisai qu'au contraire du produit suisse, le produit anglais sentait la femme - plus précisément l'intimité féminine! Je n'aurais jamais soupçonné que mes déjeunés devinssent un jour des moments de sensualité extrême. La vie est décidément pleine de surprises.

Aujourd'hui, vendredi, c'est Eid, la fin du Ramadan. Lilia et moi sommes invitées chez Muboraksho, et le soir je dois retrouver une personne de l'équipe de chant. Demain dès l'aube (etc., merci Hugo), nous partirons pour deux jours de voiture vers Vanj, mon poste d'assignation, où nous resterons une semaine pour que je prenne la température du bain. Je terminerai le mois à la Capitale afin d'expédier l'administratif, et les chantiers commenceront au premier octobre. Joie, victoire et pétulance!

Ce matin, je me disais que le verbe "s'engager" est peut-être l'un de ceux que je trouve les plus beaux dans notre langue - mais j'ai peur que dans notre monde où la demi-mesure est la norme et l'irresponsabilité la tradition, je sois un peu à contre-courant...

Tadjikistan 2010-2012 — 02

Envoyé le 23 septembre 2010.

Récapitulons: je suis donc engagé pour près d'un an par Caritas Suisse afin de former une équipe de constructeurs tadjiks à la qualité constructive - en particulier au parasismique, mais pas uniquement. Les cours se donnent sur le terrain, à Vanj, car un "petit" tremblement de terre juste antérieur à ceux de Haïti et du Chili y a détruit quelques centaines de maisons, heureusement sans faire de victime. Bref, sous couvert de reconstruction, je fais de la formation de formateurs.

À Vanj, dans le Pamir.

Avant mon premier voyage d'une semaine décrit ci-dessous, je savais trouver Vanj sur une carte: je savais que c'était une vallée qui quittait celle de l'Amou-Daria quelques centaines de kilomètres en aval d'Iskashim où j'avais hiverné en première mission Médecins Sans Frontières. J'avais donc une petite idée du paysage (Magnifique!) et du climat (Glacial!)

Comme on m'avait tout dit et son contraire sur la population de Vanj en général et sur les femmes de Vanj en particulier, je ne vois pas l'intérêt de vous le répéter. Au fait!

### Samedi 11 septembre 2010 - Départ de Douchanbé

Le samedi matin, Azam, notre chauffeur, vint me chercher à 07:00 sonnantes (et non trébuchantes, les heures n'étant pas de la monnaie, nonobstant que d'aucuns naïfs prétendissent que le temps fût de l'argent) à la maison-aux-chats dont je rendais les clefs définitivement. Plus de ronronnements vespéraux. Snif...

Puis nous embarquâmes successivement Khursrav, notre administrateur qui avait préparé la mission avant ma venue, et Muboraksho, mon nouveau et fidèle collaborateur. Nous partîmes donc à temps, mais comme tous avaient oublié leur passeport, le vrai départ doit être compté à 08:30 seulement.

Avant de quitter la ville, nous achetâmes chacun un peu de chocolat et à boire pour partager sur la route (c'est meilleur quand c'est partagé, comme tout plaisir noble). Devinez ce que je dénichai alors: de l'Irn Bru, authentique! Pour ceux qui l'ignorent, l'Irn Bru est à l'Écosse ce que le Cénovis est à la Romandie - avec en plus le défi de prononcer ce mot excessivement consonnant! C'est une sorte d'ancêtre du raide-boule. Mes collègues, surpris par ma surprise, me firent remarquer à raison qu'on trouvait de l'Irn Bru en vente libre dans presque toutes les supérettes du pays!

Je profite de ce que nous quittions Douchanbé pour vous signaler que je venais d'apprendre que le nom de la ville signifiait "second jour (de la semaine)", soit lundi, car autrefois un grand marché du lundi la distinguait des bourgades voisines. Les plus futés (de chênes) auront compris que la semaine tadjike commence donc à dimanche et non à lundi comme chez nous.

Vanj se trouve à quelque deux cents kilomètres plein est de la Capitale, mais l'itinéraire que nous devons suivre décrit une double-courbe formant un signe "~" inversé: nous commençâmes par partir au sud-est, puis nous avions à remonter au nord-est le cours du Panj (le "Cinq", ainsi nommé car il constitue le cumul de cinq rivières de montagne, dont l'Amou-Daria cité plus haut), et enfin nous devions redescendre plein sud - mais j'anticipe!

À 12:30, nous arrivâmes à Muminabad, au creux sud du "~", mais une heure hors l'itinéraire principal: Caritas a là l'essentiel de ses activités, et nous avions à y passer pour différentes raisons. Nous fûmes, bien entendu, invités à manger, et pour la première fois - De loin pas la dernière! - on me servit du plain plat de plus de cinquante centimètres de diamètre!

Nous repartîmes à 14:30. La route passait un col qui, bien que ne cotant guère plus de 2'000 m, fût long et pénible à franchir. La route était détestable et la progression escargotesque. Elle était de plus déserte: un camion croisé tous les quarts d'heure, ça fait loin de la Karakoram Highway du Pakistan où les croisements intempestifs à pleine vitesse m'avaient aidé à me rappeler toutes les prières de mon enfance.

Pause à la descente du col, en rejoignant le Panj. Un tas de rouille m'impressionna car il faisait comme la carcasse d'une créature d'autrefois, avant que je l'identifie comme les restes d'une niveleuse. Ne me demandez pas pourquoi, de tous les engins de chantier, c'est des niveleuses que je suis épris, comme de tous les outils mon amour est la barre à mine. Astucieux qui m'expliquera pourquoi.

Nous ne progressions pas plus vite dans la vallée du Panj que pour le col, mais le décor avait changé: en face, c'était l'Afghanistan, et tout le long de la rivière, doublant la (mauvaise) route que nous suivions, un sentier muletier se faufilait entre les rochers abrupts des pentes escarpées. Parfois, un petit cortège l'arpentait, et on aurait cru qu'en tendant la main par-dessus les flots, on aurait pu se la serrer. C'était faire peu de cas de la puissance du fleuve et de l'arbitraire des frontières tracées par les hommes.

Mes collaborateurs me dirent que ledit chemin parcourait sans discontinuité les quatre cents kilomètres de fleuve qui nous séparaient d'Iskashim. J'eus alors le désir d'appeler quelques amis et de le remonter: quatre cents kilomètres, ça fait un mois de rando. Quelle belle aventure ce serait là. Mais je réalisai ensuite que tout ce que nous verrions, de ce sentier que nous apercevions de la route, ce serait une route! Je gardai donc l'idée des copains, mais je décidai que d'autres itinéraires seraient plus opportuns. J'avais six mois pour le trouver.



J'aurais du mal à décrire les montagnes du Pamir. Elles ne ressemblent en rien aux Alpes. Dans les montagnes de mon enfance et de mes archétypes, ce qui n'est pas roche est enherbé. Dans le Pamir, ce qui n'est pas roche est terre: il n'y a que les fonds de vallée qui verdoient, grâce à l'effort de l'homme. Si Friedrich avait connu le Pamir, il n'aurait rien peint d'autre, car rien ne témoigne mieux à la fois de la petitesse et de la beauté de l'effort humain.

À 17:30, nous passâmes la frontière interne (il faut un visa spécial pour le Pamir, avis aux visiteurs). Étonnamment, la route devint soudain excellente: asphalte neuf, trottoirs peints de noir et blanc alterné, panneaux de circulation et catadioptrés pour guider le chauffeur. Nous devions planter les freins pour franchir les panneaux de limitation à cinquante qui annonçaient les villages. Nous progressâmes donc enfin.

Mes amis me firent remarquer qu'avec la nuit le côté afghan s'était éclairé de mille lumières électriques. Sept ans auparavant, c'était l'inverse: la lumière n'était que côté tadjik. Mais en sept ans, l'Afghanistan a progressé tandis que le Tadjikistan régresse inexorablement. C'est ce qui fait que dans quelques mois, mon enthousiasme pour ce pays aura été usé, et mes "Carnets" se feront désabusés. Il y a peu de chance que le plaisir que j'ai aujourd'hui résiste à ce long et lent anéantissement programmé.

Je ne suis pas un idéaliste, au contraire, mais j'ai appris, à mon âge, à chercher le bon côté des choses. Voir le bon côté des choses n'est pas les idéaliser - j'ajouterais volontiers "au contraire", mais je viens d'utiliser cette locution. Et ce n'est pas parce que je pleurerai demain que je ne dois pas rire aujourd'hui - au contraire (tant pis pour la répétition)!

À 19:30, nous arrivâmes à Khalai-Khum (un peu barbare à prononcer, celui-là: deux "kh" puissant comme dans Bach - hop, je l'ai placé). Tous les hôtels étant pleins, des amis de Khusrav nous invitèrent chez eux. Nous commençâmes par manger, bien entendu - c'est de rigueur chez les Tadjiks, je ne tardai pas à le comprendre -, puis ils nous désignèrent nos couchés: des matelas alignés sur une terrasse qui dominait un gros affluent du Panj. Le raffut du torrent était tel que je craignis de ne pas entendre mon réveil au matin - mais l'aube m'éveilla avant. Un immense - que dis-je, un colossal - platane nous protégeait du regard des étoiles... Au matin, je me débarbouillai au torrent, en soufflant dans l'eau dont j'inondais mon visage: j'adore souffler dans mes mains lorsque je m'asperge.

J'avais merveilleusement bien dormi.

## Dimanche 12 septembre 2010 - Arrivée à Vanj

---

Avant de partir, nous mangeâmes sous l'arbre des morceaux de pain que nous trempions dans des bols de miel "du jardin": je baptisai cette cérémonie que je répétais souvent par la suite la "fondue pamiri".

Nous arrivâmes en trois heures de route bien asphaltée: nous avons acheté en route des figes succulentes, presque aussi petites que des cerises, mais douces et tendres à ne pas s'arrêter.

Khusrav avait identifié le meilleur (Le seul?) hôtel de Vanj. Nous y débarquâmes, et chacun put se reposer deux heures avant le dîner (midi) et les activités de l'après-midi. L'hôtel était en fait une ancienne conserverie de fruits, dont les bureaux avaient été transformés en chambres. Les alentours étaient hérissés de cadavres de bâtiments et jonchés des restes de machines souvent énormes mais toujours méconnaissables à force d'avoir été abandonnées. Ceux qui aiment à jouer à des jeux de rôles post-apocalyptiques auraient trouvé là l'inspiration de toute leur vie de rôlistes. Quant à moi, ce spectacle m'attristait un peu, car je me disais qu'ailleurs, au Libéria par exemple, le moindre élément de ce qui était éparpillé là eût été exploité, transformé, approprié, utilisé, revendu, converti, recyclé - et rien ne serait resté que les vaches qui dans les deux cas se prélassaient là sans s'intéresser au passé des lieux.

L'objectif de la semaine était triple:

1-Choisir les maisons par lesquelles nous commencerions notre reconstruction, c'est-à-dire en jargon "identifier les bénéficiaires".

2-Engager notre équipe, savoir un administrateur, un chauffeur, et la moitié d'une vingtaine de maçons et professeurs (l'autre moitié devant venir d'autres parties du pays afin de mieux essaimer notre bonne parole constructive).

3-Nous trouver une maison, un bureau et un hangar.

Nous commençâmes par l'identification des bénéficiaires. J'abhorre ce travail: c'est une forme de prostitution odieuse, où celui qui n'a pas l'air assez pauvre se voit refusé notre soutien. Il faut donc juger, de deux miséreux, lequel est le plus déshérité, et renvoyer l'autre à son enfer. Beurk.

Le soir, nous discutâmes avec Saidumar: c'était un administrateur que nous avions embarqué à Muminabad pour qu'il voie s'il avait envie de nous rejoindre, puisque son poste là-bas touchait à son terme. Malgré l'intérêt financier et professionnel de notre proposition, il nous implora ce soir-là de le laisser partir dès le lendemain. Il était pâle et nerveux: la montagne l'oppressait. Je n'avais jamais vu un tel impact physique causé par un paysage... Bref, nous avons encore du travail pour trouver un administrateur!

Le soir, je me promenai dans les ruines en levant les yeux: je vous jure qu'il y a des étoiles surnuméraires à Vanj! Même la Voie Lactée est plus brillante qu'ailleurs...

---

Lundi 13 septembre 2010 - Malade

Le lendemain matin, très tôt, nous avons rendez-vous avec les autorités locales. Tous en très beaux costumes, comme souvent les Tadjiks. Il paraît que les

plus coquets se changent deux fois par jour pour toujours être impeccables. Cela rend les rues, fussent-elle de la Capitale ou d'une bourgade de province, pimpante et primesautières.

En regardant le portrait du Président-Dictateur-Général et en le comparant à ses subordonnés en chair et en viande présents, je saisis enfin le trait caractéristique des Tadjiks: ce sont les sourcils! Les Tadjiks ont des sourcils formidables: si le Gandalf de Tolkien est dit avoir des sourcils "broussailleux", alors au Tadjikistan c'est de jungle qu'il faut parler: je suis sûr que certains Tadjiks ont des éléphants morts dans les sourcils et ne s'en sont jamais aperçus. En tous cas, pour perdre du poids au Tadjikistan, c'est simple: il suffit d'une tondeuse - potentiellement une débroussailleuse. Moi qui suis pourtant vigoureusement doté par la nature à ce niveau-là, je dois m'avouer ridiculisé: mes puissants sourcils ne forment que de délicats arcs fluets en comparaison aux massifs sourcils tadjiks. Je suis sûr que certains les sculptent au gel, les travaillent dans les masse, les découpent au taille-haie! Les sourcils tadjiks me rappellent les arbres trop travaillés des jardins à la française.

Tadjikistan, le pays des sourcilleux: il faudrait redéfinir le terme!

Le matin, notre pénible enquête parmi les bénéficiaires continua, et sans qu'il y ait là de causalité, je me mis à souffrir d'une turista remarquable, digne de mes plus beaux souvenirs. Mais je vous ai déjà raconté mes pires turistas: je vous les épargne longaniment celle-ci.

L'après-midi, nous passâmes au recrutement des maçons & professeurs. À ma grande surprise, nous eûmes une candidate. J'en espérais quelques-unes, mais plutôt comme un vœu pieu, sans y croire vraiment! Mes chefs, soucieux d'"équilibre des genres", seront contents. L'Afghanistan est décidément loin. Au moins à trente kilomètres de Vanj...

Le soir nous discutâmes avec le propriétaire de l'hôtel. J'ai hésité à mettre des guillemets, tiens! Nous avons imaginé lui louer la moitié des chambres afin d'y installer nos quartiers et nos bureaux, et un hangar parmi tous ceux, désaffectés, qui entouraient le bâtiment principal comme les gardes du corps entourent un président à talonnettes. D'accord, ma métaphore est mesquine, mais je ne me suis jamais défendu d'être mesquin. Ça me rappelle une citation chipée récemment: "On ne gagne rien à se venger, en dehors d'une intense satisfaction." - Antoine Sénanque, *L'ami de jeunesse*.

Bref, nous fîmes à l'hôtelier une offre généreuse, bien supérieure au bénéfice maximum qu'il aurait pu espérer réaliser au taux de remplissage moyen de son établissement - surtout l'hiver approchant. Mais le pauvre bonhomme, mal renseigné sur les méthodes comptables, comparait le prix que nous lui offrions à celui des chambres à la nuitée, et il en voulait trois fois plus que nous avions à offrir. Le gars en aurait été risible s'il n'en était pas pitoyable. Quant à moi, ça me rassurait, car je n'aimais qu'à moitié l'idée de vivre dans un hôtel, sans intimité, et avec les feuillées

à cent mètres (on compte, quand on a la turista) et sans toiture (le même hiver approchant toujours aussi inexorablement)...

## Mardi 14 septembre 2010 - Ça va mieux

---

Le mardi, tout alla mieux, à commencer par ma santé. Le matin, nous commençâmes par un long trajet de katkat pour visiter le dernier prétendant à nos bons soins. Quand je dis que tant de beauté est indescriptible, je m'y tiens: je ne parviens pas à décrire ce moment.

Puis nous interviewâmes des chauffeurs, et une fois éliminés ceux qui n'avaient jamais entendu parler du code de la route, il ne restait que deux candidats valables, dont un jeune qui avait pour lui d'être, en plus, mécanicien. Attendu l'état des routes du pays, avoir un mécanicien à bord est presque aussi important qu'un médecin pour les grandes traversées. C'est donc ce dernier que nous élégîmes, sans tergiverser plus avant.

Et puis, juste après le repas, nous étions invités à visiter une maison. Nous arrivâmes "pour le thé" - c'est toujours l'heure du thé au Tadjikistan, et comme d'habitude nous fûmes gavés. Dans les meilleures circonstances, j'ai compté jusqu'à cinquante plats différents pour un tel "thé" - et jamais moins d'une ou deux douzaines, même chez les plus pauvres des bénéficiaires (qui tenaient beaucoup à nous faire manger, eux aussi). Bref, nous prîmes chacun du poids durant cette semaine.

Quant à la maison... Mes aïeux! Quelle maison. Ou plutôt, quel jardin, quel endroit! Bien que nous eussions mangé, je bâfrai à n'en plus pouvoir des petites pêches de la taille d'un abricot de chez nous. Le propriétaire, un politicien de haut vol muté en Capital, tenait à nous laisser la maison "au prix qui nous convenait", soit trois fois moins que sa vraie valeur - ce qui en fait une affaire neuf fois plus rentable que l'hôtel pour lequel on nous demandait trois fois trop. Notre patience avait payé! Et à chaque fois que nous passons devant l'"hôtel" - Ce coup-ci, je lui colle de guillemets! -, je me marre.

Comment décrire les arbres fruitiers, le sauna, les rus guillerets auprès desquels sont installés des terrasses couvertes pour passer l'été au frais, la vue sur les montagnes, les fleurs à moitié entretenues? Comment? Je renonce. Il paraît que le Président-Dictateur-Général lui-même est venu y manger un jour, et qu'il aurait décrété l'endroit "l'un des plus beaux du Tadjikistan". Je le crois aisément et je souscris à cet avis, fût-il présidentiel.

Bref, nous avons de multiples chambres pour recevoir des amis: j'espère que mes clins d'œil complices sont assez appuyés!

## Mercredi 15 septembre 2010 - Dernier jour

---

Le dernier jour, nous trouvâmes un immense entrepôt avec bureau attenant, prêté plus que loué, là encore, par un autre gros bonnet du coin. Quand je vous dis que notre projet est plébiscité...

Nous avons donc trouvé:

- 1-Les maisons à construire en priorité,
- 2-Un chauffeur et huit formateurs (encore à former), dont une femme, mais pas d'administrateur), et
- 3-Des locaux au-delà de toutes nos espérances.

Belle moissons. Nous pouvions rentrer pour quinze jours à la Capitale: il s'agissait maintenant d'acheter les matériaux de construction, avec appel d'offre et tout le tremblement, avant de revenir attaquer la construction.

## Jeudi 16 septembre 2010 - Retour

---

Pour le retour, nous passâmes par un autre itinéraire, légèrement plus court: quatorze heures de route. Nous parvînmes à Douchanbé avant qu'il fût trop tard...

À Khalai-Khum où nous avons dormi à l'aller, nous quittâmes donc la vallée du Panj vers le nord, et passâmes un col à 3'252 m où dans l'air dansaient quelques flocons de neige égarés. Un aigle, une cascade, des troupeaux de moutons à grosses fesses qui nous barraient le passage (il paraît que ça porte chance)... Ces voyages superbes mais un peu ennuyeux offrent un espace propice au plein essor de la pensée vagabonde. J'essayai de synthétiser mes impressions et le qualificatif qui s'imposa alors était "biologique" - commençons par préciser que ce mot a, dans ma bouche, une connotation méliorative, avant de détailler. J'entends par "biologique" que les gens me semblent proches du mammifère, qu'ils ont un corps, qu'ils sont de chair, avec odeur, rides et chaleur. Cela est en double contraste avec les élégantes et vides apparences de la plupart de mes contemporains, et avec les évanescences des belles âmes qui ont entouré mon adolescence. J'aimais ces femmes et ces hommes ancrés dans leur présent, ces âmes chevillées à leur corps comme on dit avec beaucoup de poésie.

Nous nous arrêtâmes manger chez un cousin de Khusrav qui venait de décéder d'un accident de la route. Il me revient que parmi nos critères de sélection pour le chauffeur, il y avait un critère de "moralité": pas d'alcool ou de drogues, du moins pendant le service! Au fait, les Tadjiks chiquent, comme les Suédois: ils appellent ça du "noss".

Arrivés à Douchanbé, j'emménageai dans un petit appart' que j'avais loué pour deux semaines à un Russe né au Tadjikistan, traducteur professionnel, aux longs cheveux blonds de hardeux, qui parlait un anglais parfait mais avec un accent comme allemand. Un personnage!

L'appart' était situé juste derrière l'opéra, ce qui ne doit pas vous dire grand'chose, sinon, à raison, que c'était un endroit culturellement intéressant.

La première nuit, je fus réveillé par mon premier tremblement de terre de cette mission (deux en tout lors des trois fois trois semaines que je passai dans le pays l'année dernière). Un "petit", pour lequel je me levai mais finalement ne sortis pas de mon petit appartement. Il paraît que l'épicentre, assez loin en Afghanistan, a été par contre bien secoué.

Je crois que ce fut ensuite mon premier ouikène de deux jours depuis que je travaille au Tadjikistan! Le samedi, je ne fis pas grand-chose, car j'apprenais à maîtriser mon désir d'être de toutes les coteries. La communauté internationale de Douchanbé est à la fois modeste et relativement stable dans le temps: on a vite fait de connaître tout le monde, ce qui fait juste un peu plus que ce qu'une personne peut gérer en passant tous ses soirs à sortir!

Le dimanche j'avais rendez-vous avec mon collaborateur Muboraksho pour que nous retournions (nous y étions passés en coup de vent, le soir) dans sa ville d'origine réputée pour ses bains thermaux. La route grouillait de flics: une affaire d'échappés de prison qui occupe tous les journaux, un peu comme autrefois on ne parlait que de voitures brûlées en France. J'espère que vous n'en avez pas entendu parler en Europe, car cela vous donnerait une image bien déformée de ce qu'est le Tadjikistan. En réalité, la seule fois où l'on me demanda de présenter mes papiers, ce fut pour me renvoyer sans ouvrir mon passeport: l'officier de police admit qu'il ne lisait pas l'alphabet latin et qu'il se serait ridiculisé à vouloir prétendre le contraire.

Les jours suivants furent donc consacrés aux achats techniques. Muboraksho partit avant moi, dans notre beau Land Cruiser tout propre - hérité d'un autre projet: lignes carrées, efficaces, rien de trop. J'aime ce véhicule. Je ne m'en étais pas aperçu lors de mes premières missions MSF.

Le chauffeur que nous avons choisi s'appelle Muchkin, comme le Prince de l'*Idiot* de Dostoïevski. C'est un tout jeune qui s'est rasé la boule avant de venir à la "Grande ville", ce qui lui fait une allure de "Black Skelett" - de méchant dans un western. Sauf qu'il a les oreilles décollées, et que rien ne fait plus débonnaire que les oreilles décollées.

Douchanbé n'est pas un paradis, mais c'est une ville aux nombreux arbres, parcs et autres masses de verdure que le couchant enchante. Ma rue, à l'heure où l'on vient me chercher pour les soirées, est droit dans l'axe de l'astre au terme de son déclin. Ça fait des lumières capables d'arrêter sur place un dinosaure en rut.

Dans quelques jours, je serai de retour Vanj, cette fois pour bosser!

Tadjikistan 2010-2012 — 03

Envoyé le 13 octobre 2010.

Oui, je suis intarissable, mais j'ai pour moi que le Tadjikistan appelle au récit comme la peau nue au baiser...

Donc c'est encore un long "Carnet" qui suit: je n'aurais pas le mauvais goût de m'en excuser, mais si vous avez la moitié autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire, alors j'ai eu raison de ne pas me brider!

### Ouikène à Douchanbé

---

Avant de repartir pour de bon dans le Pamir, je passai un second ouikène à Douchanbé. Heureusement qu'il y a les semaines pour se reposer des ouikènes, surtout à la Capitale. J'ai en effet réussi à caser sur deux jours:

> Quatre heures de bureau pour signer des contrats qui devaient l'être le plus vite possible,

> Randonner deux fois, une fois cinq heures et une fois sept heures avec Meuille sur le dos. Il y avait des chevaux qui dansaient et des vaches qui paissaient avec une formidable indifférence.

> Organiser une soirée fondue (terminée fort avant dans la nuit),

> Aller voir Carmen, ballet classique sur une musique inspirée de celle, fameuse, de Bizet (deux heures),

> Chanter une soirée avec mes amis chanteurs,

> Écrire des émaux et sur papier,

> Ménage, cirage, lessive, etc.

Ajoutez les trajets (toujours une demi-heure entre deux activités, à Douchanbé), et vous comprendrez que les heures manquent!

Le dernier soir, je raccompagnais mon ami Ole après ladite soirée chant. Ole est un Danois violoncelliste à l'opéra de Douchanbé: c'est grâce à lui que je parviens à être tenu au courant de ce qui s'y joue. Nous marchions à la recherche d'un taxi, et nous nous fîmes aborder par deux étudiantes aussi lascives qu'éméchées. Nous trouvâmes très agréable de rentrer un petit peu dans leur jeu avant de retourner sagement chacun chez soi. Je m'aperçus ce soir-là d'à quel point j'aime jouer avec les limites. On pourrait appeler ça "le complexe du *Black Jack*": plus on s'approche, plus c'est drôle, mais si on dépasse, on a perdu. Oui, je crois que l'herbe m'est plus verte autour des limites. Je pense ne pas être le seul dans ce cas-là, mais je crois que beaucoup n'ont pas compris que pour pouvoir jouer à ce jeu-là, il faut se fixer des limites, justement. Vouloir s'affranchir de toutes limites, au contraire, c'est se priver de jouer avec. Dommage pour ceux qui ne comprennent pas qu'à se fixer des limites, on se donne la possibilité de jouer avec.

Le lendemain soir, ma cheffe Lilia m'offrit au dernier moment un billet pour un fameux concert dont le tout-Douchanbé s'esbaudissait: les *Toten Hosen*, vieux punks allemands, étaient en tournée asiatique. Vous connaissiez? Franchement? En tous cas, d'autre connaissaient de toute évidence: il paraît que les guichets avaient fermé dès quelques jours après ouverture.

Qu'en dire? Le concert était dans une salle de spectacle avec siège, peu adaptée, mais la foule et l'ambiance ont forcé les choses, au grand dam du gérant qui, par deux fois, interrompit le concert et - ce qui est plus grave - le chanteur pour demander au public d'arrêter de sauter sur les sièges de velours. Qu'en dire d'autre? Le célèbre - donc - groupe compensait le peu de justesse musicale de leur prestation par un surcroît d'enthousiasme - beaucoup, beaucoup d'enthousiasme. Sinon, c'était un concert tel qu'on peut l'imaginer - T-shirts qui volent, bain de foule, etc. - mais surprenant au Tadjikistan. C'était donc avant tout une expérience sociologiquement passionnante. Je n'en regrette aucun instant, surtout que j'avais des bouchons d'oreille.

## Vol pour Khorog

---

Mon collaborateur Muboraksho était parti à Vanj avec la voiture une semaine avant moi. J'hésitai jusqu'au dernier moment quant au moyen de transport à emprunter pour le rejoindre: voiture ou avion? La route était plus longue que le vol, mais j'avais beaucoup de bagages - les mêmes quatre-vingts kilos qu'au débarqué, car j'avais remplacé le fromage mangé par de la documentation et du matériel professionnel, ce qui plaidait pour la route. Finalement, un collègue arrangea tout de telle sorte que je puisse voler avec tous mes bagages. Je ne le regrettai pas.

Je savais que c'était un petit avion qui assurait la liaison quotidienne entre Douchanbé et Khorog, la capitale de la région du Pamir, mais à ce point: dix-sept passagers en tout et pour tout, avec accès par l'arrière, et les bagages avec! Le pilote ne faisait aucun excès d'altitude, et le premier col que nous passâmes me fit froid dans le dos: nous étions à quelques mètres du sol, et le "quelques" en question n'avait qu'un chiffre, garanti! Je comptais les brins d'herbe. D'ailleurs, parlant de froid dans le dos, j'avais oublié que les avions standards sont chauffés et dont à quel point il pouvait faire frisquet dans un coucou à hélices...

Au bout du troisième col franchi en-dessous du niveau des sommets avoisinants, je m'habituai à ne plus invoquer les mânes de Saint-Ex, Blériot et autres Mermoz, et je me concentrai sur la beauté sauvage et saisissante de ces paysages vus à la fois de haut et de très près...

Ce vol, à lui seul, justifie toutes les missions!



## Aller-retour à Khorog

---

J'atteignis Vanj le soir, après quatre heures de bagnole. Et dès le lendemain, je retournai de Vanj à Khorog, histoire de recruter du monde. La route était toujours aussi belle. Les arbres commençaient à jaunir. "L'ombre des arbres a changé de couleur", comme le dit poétiquement Daniel Balavoine dans *La lettre à Marie*. Le jaune de certaines feuilles était si intense qu'on aurait des trous dans la réalité, des portes vers un autre monde.

Après le recrutement, j'allai voir la coopération allemande, et j'eus là une demi-surprise délicieuse: la demoiselle en charge de la construction était bien la femme que j'avais déjà repérée par deux fois les jours précédents: elle était au concert punk et dans le même vol la veille. Outre qu'elle se teignait les cheveux couleur henné, ce qui est peut-être la seule forme de maquillage susceptible de me toucher, elle a un nez superbe: si j'avais été moins ataviquement antiplatonicien, j'aurais clamé avoir trouvé chez elle le nez archétypique, la quintessence du beau nez, son parachèvement, son absolu. Mais je me méfie des idéaux comme des majuscules, vous n'êtes pas sans l'ignorer, vous qui me lisez depuis longtemps. De même que vous savez combien, dès qu'il s'agit de femmes, je suis sensible aux nez - aux odeurs d'abord et aux formes de nez ensuite. Mais attention, qu'une chose soit claire entre nous: je ne parle ici que des beaux nez des visages - pour ce qui est des bonnets de soutien-gorge, c'est une autre histoire, presque aussi passionnante.

Mais je m'égare. Comment voulez-vous que nous avancions si vous m'interrompez sans cesse pour des futilités? Revenons à nos moutons - Miaou! J'avais envie de faire cette blague depuis longtemps. Na.

## Vie à Vanj

---

Lorsque j'arrivai, à Vanj, rien ne fonctionnait: il n'y avait pas d'électricité (dans toute la région, certes, mais notre générateur refusait lui aussi de collaborer), l'équipe, recrutée la fois précédente, se défilait sous prétexte que nous ne payions pas assez, etc. Il fallut des jours et des jours de lutte pied à pied à Muboraksho et moi pour ne pas céder de terrain: premier cours à un seul participant - mais très motivé -, etc. Entre-temps, j'avais cent fois béni les inventeurs confondus de l'ampoule électrique et de la led (celle qui se fait la belle), de la pile électrique et la batterie de téléphone, ainsi que celui qui eut l'idée de combiner tout ça pour que mon natel soit garni d'une led dont j'use et abuse plus que de toute autre fonction de ce téléphone!

Je m'installai - mais seulement peu à peu car mon étage était totalement dépourvu de mobilier à l'exception du lit. Je tendis mon hamac sur le balcon, sous les étoiles. Puisque personne ne disposait d'électricité, la nuit était totale...

Je songeai là à ma nouvelle situation d'employé de Caritas. Certes, pour commencer, j'aurais eu l'envie me plaindre de la négligence patente avec laquelle nous

étions traités: on nous envoyait en mission avec une bagnole, de l'argent, un programme et rien d'autre, "débrouillez-vous!" - pour ne pas utiliser un verbe commençant par "dém." Au début, je trouvais ça cavalier, et il est clair que cela contrastait avec le soin méticuleux dont nous étions entourés du temps où je travaillais pour le gouvernement suisse - où il y a plus de personnes employées aux bureaux de Berne que sur le terrain!

Mais, poursuivant ma réflexion, je réalisai que j'avais atteint là l'idéal de mes missions: on me foutait la paix, justement! Le "débrouille-toi" que j'avais d'abord trouvé désinvolte était aussi un "fais ce que tu veux", une carte blanche, une liberté totale (avec un demi-million de budget, en plus)!

Jamais encore dans ma vie professionnelle on ne m'avait foutu paix plus olympienne: on ne me demandait pas d'autres comptes que des résultats, on ne m'assistait pas, on ne m'inondait pas de notes sur la politique interne, on ne m'interdisait pas d'aller où je voulais et par le moyen de locomotion que je souhaitais. "Seul maître à bord" comme on dit dans la marine: il y avait là quelque chose d'enivrant et parfois d'un peu inquiétant. Je travaillais sans filets: heureusement que je ne suis pas pêcheur!

## Premier dimanche à Vanj

Comme nous travaillons le samedi, nous n'avons que les dimanches pour oublier le travail. Encore que... Ce matin premier dimanche à Vanj, je commençai par lire au lit à la lumière d'une drôle d'ampoule sur batterie que j'avais acquise la veille, puis je sortis: nous avions à recruter un "mobilisateur" - c'est-à-dire une interface sociale pour nos projets. Ensuite, Muboraksho et moi prîmes notre déjeuner habituel - j'y reviendrai. Enfin, je gonflai Meuille comme je n'avais pas manqué de le faire chaque matin depuis notre installation chez nous. Il paraît que les voisins ne désaient pas.

À 08:30, je démarrai pour ma première randonnée en solo. Je partis tout simplement en remontant la rivière qui traversait chez nous, plein nord. Lorsque je passai la dernière maison de Vanj, j'eus la surprise de me trouver confronté dans son jardin à une grosse statue représentant trois dauphins s'ébattant. C'était incongru, propre, et plutôt bien exécuté si l'on aime les dauphins légèrement anthropomorphisés (sourires de dessins animés).

Ensuite, je me retrouvai seul dans la vallée. Dans la poussière du large chemin, des centaines de moutons avaient marqué leur empreinte. Ce qu'il y a de bien avec les moutons, c'est qu'ils sont un peu comme les étoiles dont il suffit de compter la moitié pour connaître le total (à une unité près): il suffit de compter les empreintes de sabots pour en déduire le nombre de moutons en divisant par quatre (à condition toutefois de nonobster les quelques boiteux claudiquant sur trois pattes).

Je suis particulièrement sensible aux moutons depuis que j'ai terminé *La chasse au mouton sauvage* de Murakami, que j'ai beaucoup aimé.

Très clairement dessinées dans la marqueterie laissée par les sabots fourchus, les traces d'un homme seul me permettaient d'envisager de ne jamais rencontrer qu'un seul être humain sur ma route. Je dus déchanter un peu plus tard: les bergers étaient en réalité trois, les deux autres ayant sans doute précédé les moutons. À la redescente, nous tentâmes d'échanger laborieusement quelques mots, mais nos efforts se soldèrent par un échange de sourires. Je ne me suis toujours pas décidé entre apprendre le russe (que j'ai envie d'apprendre et qu'on parle souvent à Douchanbé) et le Tadjik (langue exclusive à Vanj). Je me dis que je risquais même de ne plus parler aucune langue, n'ayant personne avec qui communiquer en français, et Muboraksho étant le seul, alentour, à baragouiner quelques mots d'anglais. Nous cherchions en vain, depuis le début du projet, un traducteur...

J'interrompis ma randonnée près d'un ru guilleret qui traversait la route et où un prédécesseur avait laissé cette unique trace de passage humain - sinon le sentier vaguant deci-delà, si peu marqué que je l'avais plusieurs fois perdu -: une bouteille en PET coupée et formant une petite fontaine dans le cours du ruisseau, parfaite pour se désaltérer. Je marquai l'endroit de trois cairns symbolisant la date du jour, et je rebroussai chemin non sans me dire que si je poursuivais ma logique, une randonnée du trente-et-un allait demander de la patience! J'avais déjà eu bien du mal à empiler les dix cailloux du mois et de l'année.

Je méditai un peu sur la grandeur de ces lieux et sur la notion de Paradis. Je commençai par faire la liste de tout le mal qu'il n'y aurait pas au Paradis, puis me dis que, tout bien considéré, le Paradis devait forcément tout inclure, et par là exclure la notion de péché, comme Dieu est forcément "par-delà le bien et le mal". Bref, les notions de Paradis et de péché sont antinomiques, car quel Paradis peut être un Paradis dont certaines choses sont exclues? Non?

De là, je me remémorai ces mots de Victor Hugo, notés un temps où je ne référençais pas encore mes citations, et qui auraient justifié à eux seuls la célébrité, je dirais même le génie de cet homme, car il ne faut pas être avare de son admiration: "Que reste-t-il de ma vie, sinon d'avoir aimé?"

À la maison, je retrouvai Muboraksho et nous allâmes manger chez les voisins. Le père était aussi d'une soixantaine d'années je pense, et les deux doyens évoquèrent l'époque soviétique: comme un écho déformé de mes méditations précédentes sur la notion de Paradis, les hommes évoquaient avec nostalgie l'abondance et la facilité de ce temps où tout était à portée de main. Ils conclurent tout de même en remarquant que ces temps de Cocagne avaient rendu les Tadjiks paresseux.

Ce n'est qu'à notre retour chez nous que je me douchai, à l'eau froide car le propriétaire du meilleur sauna alentour était à un mariage. Il y avait quatre jours que je ne m'étais pas lavé: il me fallait au moins la lumière du jour pour affronter une douche froide et parcimonieuse...

Plus avant dans l'après-midi, Muboraksho et moi errâmes à la recherche d'un peu de courant, non sans avoir travaillé une heure durant à maintenir en route notre générateur dont la pompe à essence était toujours foutue...

## Bouffe

---

Il ne me semble pas superflu de consacrer un chapitre entier à mon régime, tant je crois avoir trouvé à Vanj - contre toutes attentes en pays de carnivores "invertébrés" - un mode d'alimentation qui me sied comme une paire de bretelles.

Chaque matin, une petite vieille que le propriétaire a nommée pour garder la maison et faire un peu de ménage nous prépare du thé et nous apporte pain et yoghourt. Comme elle cuisine sur un feu ouvert, à l'extérieur, elle sent bon le feu. Quand je dis "petite vieille", j'exagère un peu: elle est plus jeune que ma mère, mais à la décharge de ma figure de style quelque peu éculée, elle en paraît vingt de plus. Je sais son âge car ici on peut demander leur âge aux femmes, mais pas leur prénom: autant Muboraksho (qui est son aîné) que moi devons l'appeler "ma Tante".

Du thé, du pain et du yoghourt, disais-je. En un mot, le bonheur, pour moi qui suis panivore ceinture noire sixième dan depuis peu. Le blé est moulu dans des moulins à eau et le pain est cuit dans chaque maison. De même pour le yoghourt: le goût en diffère dans chaque foyer.

Pour les autres repas, s'ajoutent à cette base des crudités (tomates et concombres) et pour moi on cuisine soit des œufs au plat soit des patates, deux mets dont je raffole. Et toute la journée, je suis abreuvé de thé vert - heureusement léger - et nourri de fruits, poires et pommes - ne manquent que prunes et pêches pour mon parfait bonheur. Le thé est souvent servi avec des sucreries, dont du chocolat russe parfois bon, et abondance de fruits séchés dont la meilleure combinaison est le quart de noix (cela me rappelle les BDs des *Quatre as* de ma jeunesse) accompagné de deux mûres séchées (mûres d'arbres, pas de buisson - du mûrier du vers à soie, quoi).

Je crois que si j'ajoutais à ce régime du fromage qui pue, je ne trouverais plus à l'améliorer. En attendant, je m'attelle à reconnaître chaque foyer au goût de ses produits de base...

## Coup de blouse

---

Afin de resserrer les liens entre la demi-douzaine de membres de ma jeune équipe péniblement recrutée, je proposai l'avant-veille de mon départ une raclette. Je ne m'attendais pas à être plébiscité, car non seulement le fromage un peu goûté est rarement apprécié de ceux qui n'y sont pas habitués, mais en plus le fromage que je proposai plus d'un mois après mon arrivée - sans frigo à disposition - n'au-

rait pu être appelé "un peu goûtu" que par délicat euphémisme: il me fallut gratter la moisissure avant de le présenter.

Ce nonobstant ("qu'onques rien ne valus", merci Villon - ah, ce vers magnifique), mes compagnons aimèrent tellement qu'ils réclamèrent un bis le lendemain: je fus ravi de ne pas avoir à jeter ce qui me restait de fromage!

Je quittai Vanj le dimanche 10, après avoir essayé un sauna ma foi assez acceptable même si pas tout à fait aussi chaud que je l'aurais souhaité. J'espérais prendre l'avion de Khorog le lundi matin, mais il ne restait plus de place et il était probable qu'il fût annulé pour raisons météo. Je pris donc le premier taxi venu pour Douchanbé: attente dès 05:30, départ (dès qu'il fut plein) à 08:00, et tout alla bien jusqu'à trois heures de la Capitale (19:00): le chauffeur fit alors le plein et se fit refiler du carburant de tellement mauvaise qualité qu'il ne parvint plus à dépasser les quarante kilomètres à l'heure sur autoroute! Je me voyais arriver au matin, alors que nous étions presque aux portes de Douchanbé. Finalement, notre chauffeur vint me chercher: j'arrivai à minuit, mais j'ignore à quelle heure les autres occupants du taxi parvinrent chez eux... Nous leur avions pourtant proposés de se joindre à nous (puisque'il n'y a pas chez Caritas de politique intérieure interdisant d'embarquer des inconnus). Tant pis pour eux.

Durant ces deux jours de trajet, je fus pris d'un coup d'abattement: j'étais infiniment las. Peut-être était-ce simplement le contrecoup de dix jours trop intenses? Je crois que je ressentais ce que devait éprouver un soldat après une longue bataille. Et, à la réflexion, la bataille avait été victorieuse. Exténuante, mais victorieuse: le projet était lancé, l'équipe - aussi réduite fût-elle en regard de nos ambitions - était motivée et compétente, et il ne restait plus qu'à épaissir la sauce... Bref, un an de projet avait été lancé, la suite suivrait!

Et nous n'avions pas cédé de terrain sur les principes de base, au contraire!

Je songeais à Brassens, qui chantait avec justesse contre l'idée de mourir pour des idées. Non, bien sûr, ne mourrons pas pour des idées, mais vivons pour elles! Je peux vivre pour une certaine conception de l'architecture. Je peux vivre pour l'étincelle que j'ai perçue, parfois, dans le regard d'un étudiant qui avait compris quelque chose qu'il n'oublierait plus jamais. Je peux vivre pour une certaine conception de l'amitié basée sur le respect des compétences et l'amour partagé de la "belle ouvrage" comme on disait autrefois. Oui, pour cela et pour d'autres choses encore je peux vivre.

Mais les autres? Je me demandais pour quoi vivaient les gens en général, et mes amis en particulier. De quoi vivent ceux que j'aime? Pour quels levers de soleils et quels parfums? Pour quelles musiques?

Les gogues de la mairie où nous trouvions souvent des reliquats d'électricité dans les fils sont à chasse, avec trône. À côté, des mottes de terre: c'est ce dont on se sert ici comme torchecul, comme le disait si justement Rabelais. Je ne fus pas surpris de constater que les WCs étaient bouchés...

Le soir, c'est souvent Muboraksho qui conduit, et c'est donc moi qui ouvre le portail. Il fait un bruit tellement étrange que si ç'avait été un film, on aurait lynché le bruiteur!

Les femmes portent une robe traditionnelle dont je regrette l'absence de marquage de la taille mais dont je loue le profond décolleté, même si j'ai parfois surpris des femmes se croyant seules s'y mouchant: oui, à l'intérieur du décolleté de leur robe! Elles ne se mouchent pas du coude, mais devraient peut-être...

La plupart des gens ont des dents en or. Je réalisai que chez nous, on n'en voit presque plus. J'imagine que les gens ont des dents artificielles bien imitées, qu'on ne distingue plus des vraies...

Il y a des poules partout, comme dans les cases d'Uderzo. Mais si les poules d'Uderzo sont grasses et longanimes, celles du Tadjikistan sont toutes petites avec d'immenses jambes musclées. Et qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit: je n'ai jamais comparé les poules tadjikes à des playmates scandinaves, non, non, non!

La douche est chauffée électriquement, tellement que ça picote sérieusement pendant qu'on s'en sert. Du coup, je dois coupler le disjoncteur pour pouvoir me doucher sereinement...

Vous croyiez avoir échappé à Bach ce coup-ci? Raté! Figurez-vous que Muboraksho m'a demandé si je connaissais Bach: quelle ne fut pas sa surprise lorsque je lui prêtai mon coffret quarante CDs...

Les balais en vente partout sont constitués des tiges réunies d'une plante rougeâtre. Parfois, les vendeurs rajoutent de la couleur afin de les rendre plus pimpants: ainsi, Muboraksho me raconta que sa femme avait teint tout un tapis en rouge en voulant le nettoyer avec un balais neuf!

Enfin, je dois vous avouer qu'au grand air, armé d'un marteau ou d'une herminette, casqué d'orange, gesticulant en imaginant compenser ainsi mon incapacité totale à communiquer verbalement avec tout autre que Muboraksho, eh ben je me trouve beau. Et que ceux qui insinuent que c'est peut-être parce que la maison est dépourvue de miroir ne sont que des mauvaises langues, et tant pis pour ceux qui veulent les embrasser...

Après mes trois trop courtes semaines en Europe et un mariage magnifique, je rentraï à Douchanbé début octobre pour donner un récital de cornemuse - le second de ma carrière - puis nous nous précipitâmes à Vanj.

"Nous", c'étaient cinq personnes. Deux que vous connaissez - le coordinateur Muboraksho et le chauffeur "Prince" Muchkin - et deux nouvelles. Oui: "nouvelles". L'administratrice que j'avais recrutée par téléphone avant départ (et que je n'avais pas encore rencontrée) et notre première Formatrice (après bien des hésitations).

Les deux hommes étaient à l'avant du katkat tandis que nous trois, à l'arrière, nous étions chacun creusé un nid dans la haute pile de matériel divers qui encombrait le véhicule, de sorte que nous voyagions plus couchés qu'assis.

Nous nous arrêtâmes dans la matinée pour boire du jus de grenade, mais celui que l'on me servit avait légèrement fermenté. Passé la première surprise et l'envie de me faire rembourser, je réalisai que c'était pétillant à souhait: un régal! Nous grignotâmes également des petites figues séchées enfilées sur un fil et vendues à la longueur.

Nous avions à nous dérouter afin d'interviewer d'autres Formateurs potentiels, et nous crevâmes une fois, de sorte que nous dormîmes à l'hôtel dans la dernière grande ville avant les routes de montagne.

Le lendemain, dès le milieu de matinée, nous en étions à notre seconde crevaison de la journée. Nous avions certes fait réparer la roue de secours la veille, mais nous n'en avions pas de deuxième... Après une longue attente, nous parvînmes à appeler un taxi qui embarqua les deux hommes et les deux roues à réparer. Quant à nous trois, nous nous préparâmes à plusieurs heures d'attente.

Nous étions dans les premiers contreforts du Pamir. Je poursuivis mes réflexions sur la forme de ce massif montagneux: je me disais que les Alpes étaient pures, parachevées, raffinées, idylliques, domestiquées, tandis que le Pamir était comme une montagne préhistorique, encore engluée dans sa gangue de terre, encombrée de chrysalides d'éboulis, brute et colossale. Le Pamir est peut-être aux Alpes ce que Lucy est à Greta Garbo. Et je ne suis pas sûr de ne pas préférer la première...

Je partis souffler dans ma vache à quelque distance de notre véhicule immobilisé et à mon retour je voulus lire un peu. J'étais gêné car j'étais au milieu du *Deuxième sexe* de De Beauvoir, et j'avais peur que l'un des termes du titre soit trop facile à lire et quelque peu équivoque. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'à peine eussé-je commencé la traductrice s'écria: "Tu lis De Beauvoir? C'est marrant, j'ai justement fait ma dissert' de thèse sur le féminisme." Ben voyons: nous avons une féministe tadjik pour administratrice: j'aurai au moins quelqu'un à qui parler philosophie...

À propos, je réalisai qu'une digression de mon précédent *Carnet* sur le paradis avait été un peu elliptique et sans doutes fort absconse. En fait, je brodais librement sur un passage de *L'homme révolté* où Albert Camus cite le révolutionnaire Bielski:

<Bielinski s'adresse à Hegel lui-même: "Avec toute l'estime qui convient à votre philosophie philistine, j'ai l'honneur de vous faire savoir que si j'avais la chance de grimper au plus haut degré de l'échelle de l'évolution, je vous demanderais compte de toutes les victimes de la vie et de l'histoire. Je ne veux pas du bonheur, même gratuit, si je ne suis pas tranquille pour tous mes frères de sang."

<Bielinski a compris que ce qu'il désirait n'était pas l'absolu de la raison, mais la plénitude de l'être.> Camus, *L'homme révolté*, Gallimard 1951, Pléiade p. 559

C'est donc à ce passage que je songeais lorsque je me disais que l'idée même de Paradis me serait à vomir si cela signifiait que d'autres en étaient exclus, s'il fallait qu'il y eût un enfer et des damnés - dans ma conception de la béatitude, elle ne peut qu'être partagée, universelle, inclusive. "Je ne veux pas du bonheur, même gratuit, si je ne suis pas tranquille pour tous mes frères de sang"...

Nous repartîmes enfin en début d'après-midi, et j'avais peu d'espoir alors que nous puissions atteindre Vanj avant la nuit. C'était sans compter un fait simple: Muchkin était jeune marié, et s'il avait conduit fort lentement lorsqu'il s'était agit de s'éloigner de sa femme, il avait tendance à coller aux limitations lorsqu'il s'agissait d'aller vers Vanj, de sorte que nous arrivâmes avant même qu'il fût tard.

C'était mardi soir.

La semaine qui suivit fut échevelée: j'étais fatigué et le boulot était urgent (il fallait en faire le plus possible avant l'hiver), l'électricité et l'eau n'étaient pas constants même si peut-être moins sporadiques que lors de mon dernier séjour, et je finis avec une crève carabinée le vendredi.

Heureusement, l'automne était superbe, comme on en rêve ou comme on nous en fait accroire dans les livres - les saules ressemblaient à une gerbe de feu d'artifice figée tandis que les peupliers illuminés faisaient comme les bougies d'anniversaire d'un géant oublié. J'aime l'automne: c'est une saison riche, colorée, prolifique, généreuse voire superfétatoire - comme une femme lorsque les enfants ont pris leur essor du nid.

Ainsi, malgré la crève, malgré la fatigue, malgré le vieillissement que je sais gagner peu à peu, je me sens bien dans mon corps. Et pour vous j'ai retrouvé à ce sujet une de ces citations qui me font idolâtrer François Cavanna: "J'aime vivre, moi. C'est bon d'avoir faim, d'avoir soif, de manger, de boire, d'aimer, de ne plus l'être, d'avoir peur, de se rassurer, d'ouvrir mes longues jambes maigres et de sentir le trottoir courir dessous, de regarder les pensées cavalier dans ma tête, de me dire que ça, c'est moi, et que je suis dedans, et qu'on va drôlement bien ensemble!" - François Cavanna, *Les pensées*, Le cherche midi éditeur 1994, p.127/177 (mais je crois que c'est extrait de l'un de ses romans classiques). Il y a, dans ces quelques mots, une philosophie de vie à faire se retourner Platon dans sa tombe et c'est tant mieux! Quel hédonisme, quel épicurisme, quel rousseauisme...



Je constatai avec bonheur que je serrais toujours les poings aussi fort que tu temps où je me targuais d'escalade: il ne faudrait pas que l'expérience de la béatitude amollît, bien au contraire!

Enfin, samedi était un grand jour: je donnais une première pleine journée de cours à une équipe un peu étoffée! Outre l'équipe de soutien (Coordinateur, Traductrice, Chauffeur et Mobilisateur, déjà connus), nous en étions arrivés à neuf Formateurs, dont deux femmes. Quatorze personnes, moi inclus. La moitié de ce que j'avais imaginé initialement, mais j'aime autant, en la circonstance du moins, la qualité à la quantité. Chacun de ces Formateurs est déjà un collaborateur, un associé.

Mon cours consista donc essentiellement à souder l'équipe par divers jeux, à détailler les ambitions de notre programme et notre agenda sur un an, à parler de la Suisse, de Caritas et du monde "merveilleux" des ONGs... Rien de bien technique, mais ça allait venir. Le soir, nous visitâmes les chantiers en cours avec les nouveaux et nous mangeâmes ensemble (nous avons hélas terminé mon fromage à raclette la veille avec les "anciens"). Nous terminâmes sur un *Grand Dalmuti* enthousiaste jusqu'à ce que l'électricité fût défaut.

Je n'en pouvais plus du bonheur d'enfin avoir des gens avec qui plaisanter en anglais! Je n'étais plus aussi irrémédiablement solitaire - voire handicapé communicationnellement - que lors de mes premiers séjours. Victoire et pétulance!

Dernière anecdote avant de vous quitter: Je me suis aperçu de ce que ma douche - Encore? Il semble que moins je m'en sers, plus j'en parle! - ma douche, donc, goutte, et goutte au rythme d'un cœur au repos. De plus, les gouttes tombent par deux, pour une raison que j'ignore, de sorte que l'ensemble rend assez exactement le son qu'on perçoit en posant son oreille sur une poitrine aimée un soir paisible.

Bonne nuit.

## 05

## DES MAÇONS SAINT-EXUPÉRIENS

Tadjikistan 2010-2012 — 05

Envoyé le 17 décembre 2010.

Il y a deux mois, je listais quelques idées et sentiments que j'estimais justifier ma vie - si tant est qu'il faille justifier sa vie, ceci est une autre question sur laquelle je me pencherai plus tard, mais la réponse est non, évidemment, si vous voulez tout savoir d'avance, ce qui n'enlève rien à la pertinence de mon propos sur ces quelques choses qui polarisent une vie et lui donne un sens. Je parlais donc de certaines réalisations architecturales et de l'étincelle que le formateur perçoit parfois dans le regard de l'étudiant; je parlais également d'amitié et de "l'amour de la belle ouvrage"; mais j'avais négligé un sentiment, non moins important que les précé-

dents pour moi, et qui est devenu la clef de voûte de ces cinq dernières semaines passées à Vanj: j'appellerais ce sentiment "le complexe du veilleur".

Sans encore pouvoir le nommer, j'avais développé mon "complexe du veilleur" à peine sorti de l'enfance, lorsque j'avais à m'occuper de ma petite sœur, à peine sortie du berceau. Nous sortions alors beaucoup, et elle pouvait s'endormir n'importe où, confiante en ce qu'elle se réveillerait dans son lit. Elle s'endormait souvent dans mes bras, et si c'était par terre que le sommeil l'avait surprise je la soulevais du sol et la trimballait pendant les adieux, les *afters*, les discussions, et les trajets de retour. J'écoutais la régularité de sa respiration. Je lui chuchotais des mots doux pour éclairer ses rêves. Bref, je veillais sur elle. Il y avait déjà là une idée Saint-Exupérienne, même si je n'avais pas encore lu cet auteur: je songe à l'aviateur qui portait le petit prince endormi sous les étoiles, vers le puits: la phrase exacte était imprimée sur les derniers billets de cinquante francs, avant l'euro, en caractère si petits qu'il fallait une loupe pour les déchiffrer.

Plus tard, je sentis ce sentiment gagner en importance: j'aime veiller sur le sommeil de ceux et surtout celles qui sont chers à mon cœur. J'aime les regarder rêver. J'aime être le gardien de la sérénité de leur sommeil. J'aime, le soir, au lieu de me coucher, songer à eux, longuement, à chacun individuellement. Et ces temps, c'est à "mon" équipe que je songeais, le soir, au coucher, malgré l'épuisement des journées de labeur excessif: dix-sept hommes et femmes de vingt à soixante ans, d'horizons tous différents, de cultures toutes différentes, de bagages tous différents, dont il m'appartenait de faire une équipe, presque une famille.

Je tombai amoureux de Saint-Ex vers dix-huit ans, pas avant. Pour une raison que je n'identifie pas, son *Petit Prince* m'avait jusque-là révolté. Mais à partir de ma majorité, je lus et relus cet auteur avec transport. Pourtant, il me fallut attendre encore jusqu'à mes vingt-cinq ans pour qu'au Panamá je m'attaquasse enfin à son seul ouvrage qui me résistait encore, *Citadelle*. C'est de loin le plus épais de ses livres. C'est également un livre inachevé, prémédité comme posthume, dont on peut conjecturer mille états finaux possibles, puisqu'on sait que Saint-Exupéry élaguait beaucoup pour parvenir à un ouvrage fini le plus ciselé, le plus pur possible. Toujours est-il que comme pour les *Pensées* de Pascal, nous disposons aujourd'hui de centaines de petites notes et réflexions qui forment un ouvrage - un ouvrage d'ailleurs très controversé, car suivant comment on le lit, on peut le trouver passablement fasciste. Et j'ai peur que ceux qui trouveraient *Citadelle* fasciste me taxent du même défaut, car plus j'embrasse de responsabilités, plus je cherche à ressembler à ce chef dont parle Saint-Exupéry - consciemment ou inconsciemment. Ne nous traite-t-on pas de fasciste simplement parce que nous prenons en charge un groupe d'hommes? Tout chef n'encourt-il pas le risque de se faire traiter de fasciste du fait même qu'il assume un certain pouvoir, une charge d'hommes - d'âmes? Peut-être que je me fourvoie et qu'il y a d'autres façons d'être chef que la mienne, mais je ne les connais pas. La mienne, inconsciemment proche de celle de Saint-Ex,

consiste à demander beaucoup, à forcer les gens à révéler ce qu'ils ont de meilleur, à leur refuser la médiocrité, à les pousser au dépassement. Je me souviens des discours d'adieux dont on m'avait honoré au Libéria: chacun avait à cœur de dire que j'avais été dur, mais chacun le disait avec émotion, avec dans les yeux un "quelque chose" qui me montrait qu'ils étaient fiers de ce qu'ils étaient devenus, qu'ils étaient fiers tout court.

Un de mes professeurs d'archi accolait deux compléments à notre profession: "Maïeutique et sparadrap". Par le premier, il voulait dire que l'architecte fait accoucher le "client" du projet qu'il a en lui. Par le second, il faisait référence aux bandages dont se couvrent nos mains en période de maquette. "Maïeutique": je retrouve là le même concept qui me travaille depuis le début de ce *carnet*: faire accoucher les gens d'eux-mêmes, et les faire accoucher ensemble d'une équipe. Voilà peut-être la plus simple définition du chef - du moins selon les Saint-Exupéry de *Citadelle* et, ma foi, selon moi.

Voici quelques citations de *Citadelle* qui, aussi lapidaires soient-elles, peuvent peut-être éclairer mon propos:

> Force-les à bâtir ensemble une tour et tu les changeras en frères. Mais si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur du grain. (Pléiade p. 58)

> Une civilisation repose sur ce qui est exigé des hommes, non sur ce qui leur est fourni. (Pléiade p. 58)

> J'ai remarqué qu'il leur était donné peu de chose, et beaucoup demandé. / Comme si reposait sur eux, comme si sur elles, le sort du monde. (Pléiade p. 522)

> Faire don de la culture, disait mon père, c'est faire don de la soif. Le reste viendra de soi-même. (Pléiade p. 520)

Quelques mots sur l'orgueil du veilleur:

> Je n'ai jamais connu de jardinier qui fût vaniteux si, simplement, il aimait son jardin. (Pléiade p. 275)

Ensuite, un peu hors du propos précédent, quelques mots très beau sur les moyens qui prévalent sur la fin (contre Machiavel et avec le Camus des *Justes*):

> Seule compte la démarche. Car c'est elle qui dure et non le but qui n'est qu'illusion du voyageur quand il marche de crête en crête comme si le but atteint avait un sens. (Pléiade p. 176)

> Tu ne peux rien connaître des étapes qui ne sont qu'invention du langage. Seule la direction a un sens. Ce qui importe c'est d'"aller vers" et non d'être arrivé car jamais l'on arrive nulle part sauf dans la mort. (Pléiade p. 186)

Et ces mots, enfin, qui chaque jour m'aident à identifier les priorités:

> J'ai toujours appris à distinguer l'important de l'urgent. (Pléiade p. 95)

Bref, lorsque j'ai quitté Vanj après cinq semaines de chantier et de formation intensifs, j'ai quitté une équipe de dix-sept personnes soudée, heureuse et fière - du moins je crois. Il me tarde déjà de les retrouver mi-février.

Pour témoigner qu'on peut être chef et avoir de l'humour, je tiens à rapporter ici que j'avais dans mes bagages un livre d'Erich Fromm intitulé *On Desobedience* (*La désobéissance*): ma féministe de traductrice s'est ruée dessus et se réfère au titre à chaque fois qu'elle me trouve abusif. Maintenant c'est le coordinateur Muboraksho qui s'y attaque. Vivent la pensée paradoxale et la "contradiction interne" chère à mon Cousin PYou!

Deux souvenirs d'équipe ont marqué ces derniers temps - outre, bien sûr, les chantiers, les cours du samedi, et tout ce que nous partageons au quotidien:

Un soir, épuisé par ma propre puanteur, j'avais supplié Muboraksho de nous réserver un sauna. Il proposa d'en essayer un nouveau, afin d'avoir le choix à l'avenir. Le choix sera vite fait: celui-ci ne fonctionnait pas, ou si peu que pas: nous failîmes attraper un rhume! Bref, nous acceptâmes un thé pour nous consoler de notre déception, mais la soirée était à peine entamée, aussi décidâmes-nous d'embarquer quelques collègues pour un film, puisque ce soir-là nous avions de l'électricité. Avant qu'il fût tard, je raccompagnai deux filles qui logeaient en ville, à un quart d'heure de marche sous les étoiles. De là, je décidai de rendre visite à un autre collègue, logeant également en ville et qui avait été malade la journée. Nous avions voulu lui rendre visite à midi, mais il était sorti manger. Je passai donc à l'heure du coucher dans une maison que nous louons pour quatre maçons. Je les surpris en pyjamas et enchantés. Ils étaient heureux qu'on se souciât d'eux. Ils m'offrirent du thé, et je pus constater qu'ils faisaient chauffer des briques sur les plaques électriques afin de s'en servir comme bouillottes. Ils ne voulurent pas me laisser rentrer sans accompagnement, et il s'en fallut de peu pour que le malade que j'étais venu border m'accompagnât également. À mi-chemin, je pus les convaincre de ce que je ne risquais pas de me perdre, et ils acceptèrent de rentrer car des voisins passaient par là. Je m'arrêtai encore dans une autre maison où l'administratrice faisait des heures sup' et avait besoin d'aide. Elle partageait ce logement avec une autre formatrice, et là encore je fus invité à boire du thé. Enfin, je regagnai la maison que je partage avec Muboraksho, et avec lui, je partageai un petit ouiski de derrière les fagots: ça change du thé. Mon plus gros problème au Tadjikistan, c'est la faible capacité de la vessie humaine!

L'autre souvenir était notre dernier dimanche à Vanj: j'avais envie d'enfin sortir des environs immédiats de nos chantiers, et de remonter la vallée jusqu'à l'immense glacier qui en occupe l'amont - Fetchenko, apparemment l'un des grands glaciers du monde, et qui a surtout pour lui, à mes yeux tout du moins, d'être au pied du fameux pic Somoni, 7'500 m environ, sommet de ce qui fut l'Empire Soviétique. Bref, un gros glacier et une grosse montagne, diront ceux qui préfèrent la plage aux altitudes. Nous partîmes à sept: les quatre femmes de l'équipe et trois hommes. J'offrais l'essence, le chauffeur offrait le chauffage, et les cinq autres étaient en charge du pique-nique. Inutile de préciser que nous ne mourûmes pas de

faim! Ce qui me plut, c'est que comme Caritas ne s'encombre pas d'autant de règlements internes que les autres structures que j'ai connues, nous pûmes régulièrement embarquer des gens pour les "pousser" un peu sur leur chemin. D'ailleurs, sur les indications péremptoires de l'un d'eux nous nous retrouvâmes jusqu'aux essieux dans une rivière dont la glace avait cédé: il nous fallu deux bonnes heures et beaucoup d'aide pour nous dépatouiller de là. Heureusement, nous étions à deux pas de la maison de la tante de l'une des Formatrices: thé, donc, etc.

Et puis, sur le retour, nous nous arrê tâmes pour secourir une voiture en panne. Là encore, j'apprécie la liberté que nous avons de pouvoir faire ce genre de choses. Et là encore, les maisons alentours étaient pleines de belles-mères et autres cousins, et il nous fallu accepter plusieurs thés. Nous rentrâmes bien après la nuit tombée, bien sûr, sans être parvenus au glacier (une seconde rivière barrait la route, et nous étions un peu échaudés, ce qui en la circonstance est surtout une antithèse), mais après avoir marché plusieurs heures dans la neige, ce qui m'est fort agréable.

Parce qu'à Vanj, je n'ai pas vu la neige: ce sera pour février. En effet, s'il gèle "à pierre fendre" (comme on dit dans les romans) toutes les nuits, le ciel est absolument limpide, continument sans la moindre velléité de précipitation. Les couleurs d'automne sont passées, et il reste la terre noire, les arbres nus aux branches dégingandées et au-dessus le ciel clair. Quant à nos conditions de vie, l'eau s'est faite de plus en plus rare, et l'électricité est demeurée aléatoire - partant, le chauffage, puisque nous chauffons exclusivement à l'électrique. Un soir, pas bien tard, je fus tellement déprimé par la conjugaison obscurité + froid que je regardai un film au lit, bénissant la batterie de mon lape-taupe. Je précise pour ceux qui ne me connaissent pas que pour moi, regarder un film seul est un plaisir solitaire coupable, comme boire en suisse, et qu'il m'en coûte peut-être plus de confesser ce qui précède qu'il en dût coûter à Rousseau de confesser qu'il se masturbait. Mais mon but, bien différent de celui que poursuivait Rousseau dans ses *Confessions*, n'était pas de revenir sur les tares de ma vie, mais simplement d'illustrer à quels extrêmes nous acculent parfois les circonstances adverses...

J'oubliais: quand, parfois, nous avons de l'eau *et* de l'électricité et que peut-être nous pouvons envisager de nous doucher, c'est l'imprimante/photocopieuse qui nous lâche, ce qui transforme l'administration en acrobatie de haut vol...

Mais le plus difficile dans mes conditions de vie est la rareté des échanges oraux: heureusement qu'il y a la traductrice pour comprendre - je n'ai pas dit apprécier - mes jeux de mots, car à part elle, il n'y a que mon cher Muboraksho et une Formatrice pour parler un peu d'anglais... Je sens que le *logos* et plus généralement la complicité que noue un langage commun me manquent!

Pour me consoler des conditions de vie et de la charge de travail superfétatoire, j'essaye de réserver mes dimanches pour me balader. J'allai une fois encore derrière la maison, cette fois accompagné par notre mobilisateur social qui m'en-

traîna bien plus vite et bien plus loin que lors de ma balade du mois précédent. C'était le temps des premières grosses gelées nocturnes. Une autre fois, je gravis les pentes qui dominent immédiatement Vanj, ce qui me permit de repérer toutes les maisons où logent nos collègues ainsi que celles que nous construisons. Cette fois-là, un chien étique m'accompagnait comme seuls savent accompagner les chiens, et j'eus envie de l'appeler *Spinoza* pour placer un jeu de mot éculé mais imprescriptible.

Pour conclure, quelques mots encore de ce *Citadelle* par lequel j'ai commencé, cette fois explicitement dédiés aux architectes:

> Si vous bâtissez le temple inutile puisqu'il ne sert ni à la cuisson, ni au repos, ni à l'assemblée des notables, ni aux réserves d'eau, mais simplement à l'agrandissement du cœur de l'homme, et au calme des sens, et au temps qui mûrit, car il est tout semblable à un cellier du cœur où l'on s'installe pour baigner quelques heures dans la paix équitable et l'apaisement des passions et la justice sans déshérités, si donc vous bâtissez un temple où la douleur due aux ulcères devient cantique et offrande, où la menace de mort devient port entrevu dans les eaux enfin calmes, croirez-vous avoir gâché vos efforts?

Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, Gallimard 1948, p. 97/632

---

## 05-BIS

## PHOTOS

Tadjikistan 2010-2012 — 05-bis

Fichier d'images envoyé le 09 janvier 2011

---

## 06

## NOËL À DOUCHANBÉ

Tadjikistan 2010-2012 — 06

Envoyé le 29 janvier 2011.

Je vous avais laissé à la fin de notre saison de construction à Vanj. Là, l'équipe se divisa: les Formateurs rentrèrent chacun chez eux tandis que l'équipe de soutien rentrait à Douchanbé, tous sauf moi pour prendre des vacances. Je me retrouvai donc essentiellement seul avec l'équipe de la capitale, laquelle était débordée par les rapports de fin d'année et d'autres audits en cours. Bref, j'avais la paix pour développer la suite de nos activités.

Le vingt-trois décembre, Caritas-de-tous-pays (trois, au Tadjikistan) avait organisé un souper de pré-Noël dans un restaurant un peu bizarre où la "musique", trop forte, décourageait les conversations et ne laissait d'autre alternative que profiter des danseuses du ventre qui se succédaient. L'anecdote devient cocasse lorsque le lendemain, j'emmenai l'administratrice/traductrice à l'opéra et que nous y reconnûmes les mêmes danseurs! J'imagine que ces artistes gagnent bien mieux leur vie avec les soirées qu'avec l'opéra, hélas.... Nous étions assis au premier rang et

comme c'était une énorme rétrospective de septante ans d'activité de l'opéra, nous fûmes abondamment présents à la télévision nationale. Voyez-vous ça!

Le vingt-quatre, nous co-organisâmes une fondue avec un ami suisse, pour quelques amis choisis. Bonne ambiance, bonne nourriture, bons amis: un succès. Le lendemain, je fis connaissance d'une bande d'Italiens sur laquelle je reviendrai dans un instant. Pour le trente-et-un, j'invitai des amis tadjiks la journée pour des jeux et des films, puis nous prîmes l'apéro chez le même ami Suisse que pour Noël, toujours avec quelques personnes choisies pour être des plus sympathiques. Nous rejoignîmes une équipe plus étoffée et non moins agréable pour les douze coups de minuit qu'une Espagnole nous appris à fêter en mangeant douze grains de raisin, un par coup de cloche. Je ne m'attardai pas - je crois que les autres improvisèrent un karaoké -, car la soirée telle qu'elle s'était passée illustrait assez bien ce que j'aurais volontiers appelé une "bonne soirée".

En fait, je suis assez difficile en termes de "bonnes soirées": je n'aime pas la bruizique, je n'aime pas les trop grandes compagnies, je m'aime pas les excès d'alcool et je n'aime pas rester à table. Quel garçon exigeant, me direz-vous? Sans doutes. Mais d'un autre côté, j'ai les moyens de ma politique: comme on m'avait prêté une maison en échange de nourrir le chien, je pus organiser des soirées jeu, des soirées musique classique (comme au bon vieux temps de Monrovia avec mon ami Alaa), et des soirées films (des films originaux, décalés ou même instructifs, ou encore la promotion de la danse contemporaine de mon bien-aimé Cousin PYou). Ces soirées eurent l'heur de tant plaire que j'étais obligé d'organiser des invitations et d'alterner les invités afin de ne pas sombrer dans le deuxième critère cité plus haut ("je n'aime pas les trop grandes compagnies").

Parenthèse destinée aux amateurs de *La guerre des moutons*: nous avons modifié un tout petit peut une seule toute petite règle de ce jeu, et nous l'avons transformé en jeu de haute politique, bluff, stratégie est diplomatie qui comblerait les amateurs les plus exigeants. Je vous expliquerai si vous voulez.

Le 14 janvier, la propriétaire du chien - et de la maison qui allait avec - rentra et je déménageai chez les Italiens cités plus haut, à une demi-heure à pied de nos bureaux. C'était ma huitième résidence à Douchanbé depuis ma première mission en 2009 comme consultant: j'avais essayé les deux appartements de Caritas, j'avais loué trois appartements pour moi-même, et j'avais gardé deux maisons, une fois pour des chats et une fois pour un chien, donc. Cette fois, j'essayais la maison partagée. Avec des Italiens, c'était des plus prometteurs. Ils cuisinent merveilleusement, nous parlons ensemble en espagnol, nous jouons une heure ou deux à l'un ou l'autre de mes jeux préférés, en partageant un verre de l'un de mes ouiskies favoris avant de nous coucher, etc. Pire, je suis ébranlé jusque dans les tréfonds de mon identité, puisqu'Angela, l'administratrice, se lève plus tôt que moi. C'est tout mon "complexe du veilleur" qui est remis en cause: je crois que c'est la première fois de toute ma vie d'adulte que je vis régulièrement dans une maisonnée où je ne suis pas

le premier levé. C'est une véritable révolution de la définition de mon être, et je m'exerce avec volupté à ne pas me lever comme j'en ai à chaque fois l'impulsion, afin de me démontrer que je sais encore ne pas me plier à des (auto)définitions externes.

Puisque j'ai cité un premier nom, laissez-moi citer celui de Bepe, auquel j'aimerais ressembler dans quinze ans: serein, joueur, paisible, constructif, amical, attentionné, et j'en passe. Un gars formidable à côtoyer, surtout en des temps comme ceux qu'il me reste à raconter.

En effet, comme si cette effervescence amicale ne suffisait pas, je suis tombé amoureux. Bon, je ne vous gâche qu'à peine le suspense si je vous dis tout de suite que l'histoire n'a abouti à rien: l'essentiel en a été le processus.

Quand, pour la dernière fois, avez-vous eu envie de mordre dans une étoile pour y laisser l'empreinte de votre sourire?

Quand, pour la dernière fois, avez-vous eu envie de vous couvrir la tête de cendres, de vous transformer en ver de terre, de vous fondre dans l'humus obscur - et d'aller chatouiller une rose par la racine?

Quand, pour la dernière fois, avez-vous trempé votre oreiller des larmes d'un chagrin d'amour?

Pour ma part, ça faisait trop longtemps - ça fait peut-être toujours trop longtemps. Et qu'importe que les larmes fussent de tristesse et non de bonheur: je les préfère encore à l'indifférence et à l'insensibilité - à ce qu'on prend parfois pour de la paix ou de la sagesse. C'est là, d'ailleurs, le seul point de divergence avec mon bien-aimé Épicure: j'ai besoin de mâliner son aspiration à l'ataraxie d'un peu de nietzschéisme, de l'éclat joyeux et bienvenu d'un feu d'artifice. Si j'arrive encore à mouiller un oreiller de larmes, c'est que je suis toujours bien vivant: c'est rassurant.

Bref, je me consolai en me disant que les femmes estimaient à trop cher leurs baisers, en me chantant *Manu* de Renaud et en regrettant d'être trop souvent une sorte de fantôme incarné, que les femmes ne m'aiment que dans leurs rêves, de loin, alors que moi, en bon myope, j'aime aimer de près. Je me consolai en me rappelant qu'il est difficile mais beau de trouver le bon équilibre entre bonheur et tristesse: un bonheur sans tristesse est aussi sinistre qu'un tableau sans ombres. Il faut des précipitations, il faut qu'il neige quelques cendres ou qu'il pleuve quelques larmes dans un coin de l'image, sans quoi le paysage finit par devenir un désert.

Il fallait bien, pour que le monde fût parfait, qu'il y eût une peine que ne consolent pas les amis: dormir trop souvent seul.

Nous avons quitté un Vanj toujours sans Neige pour retrouver un Douchanbé similaire: non que l'hiver fût outrancièrement moins froid qu'à l'accoutumée, mais tout simplement parce que les nuages boudent le pays. Il fit systématiquement beau jusqu'à mon emménagement chez les Italiens: le premier matin où j'eus à me rendre au bural de chez eux avait couvert les rues de son "blanc manteau de neige"



comme dans les contes ou comme dans une phrase célèbre de Raoul Glaber se rapportant aux églises qui couvrirent l'Europe après l'An Mil - je ne résiste pas au plaisir d'étaler le fait que j'avance dans mes DUBY.

Bref, il avait neigé, et je cherchais un chemin qui me permît d'éviter les grands boulevards. Formidable conjonction d'intentions - si tant est que le fait qu'il ait neigé pût être considéré comme une intention -, qui me permit de suivre les traces laissées par les piétons & cyclistes matinaux et oser ainsi m'engager sur des chemins qui par beau temps semblent privés.

Cela dit, si je trouvais ainsi suffisamment de chemins de traverse pour contenter jusqu'à Martin Heidegger, je dus abandonner mon ambition première de ne passer que par des voies secondaires: deux gros complexes avaient fini par occuper l'ensemble d'un vaste îlot, obligeant ainsi le piéton méditatif à arpenter les avenues qui le délimitent. La vie est dure, bonnes gens.

L'itinéraire passait par les deux maisons que j'avais gardées, comme si une boucle se bouclait.

Arrivé au bural, je notai quelques gros flocons: c'était un moineau qui, en se perchait sur la treille, faisait tomber des paquets de neige. Bonjour Moineau...

Le reste de mon temps à Douchanbé, je l'occupai aux activités suivantes (liste non exhaustive mais "nez en moins" significative):

> Des randonnées dominicales où je promène ma vache à tuyaux. Je ne paye que moitié prix parce que les organisateurs considèrent, à tort ou à raison, que notre présence peut attirer du monde. Entre ces randonnées et la demi-heure pour le bural, je me suis aperçu de ce que j'avais retrouvé mes pinceaux de lorsque j'étais danseur ou montagnard: ça me fait une belle jambe, au moins au sens propre.

> Des visites de musées et des reportages photographiques sur les mosaïques de la ville, en péril, avec un Breton rencontré lors de l'une de ces randonnées et avec qui j'eus de délicieuses et interminables discussions sur la musique baroque et les instruments anciens. Je suis décidément un incurable snob.

> L'organisation, avec trois amis particulièrement chers, d'une sorte de course d'orientation anglaise traditionnelle où l'on boit donc beaucoup appelée "Hash", et où les organisateurs sont au sortir généreusement baptisés, à la bière, d'un surnom choisi pour être le plus outrancier possible: je porte donc désormais un nom de guerre que je ne révélerai qu'à ceux qui m'inviteront à participer à un Hash près de chez eux (c'est un réseau mondial, il y a des Hash dans toutes les grandes villes du monde, y compris, vous l'aurez compris, Douchanbé, c'est dire).

> La préparation avec mes nouveaux colocataires italiens d'une grande fête de Noël-en-retard-pour-ceux-qui-étaient-rentrés-chez-eux appelée élégamment *Fill my fridge party* ("Remplissez notre frigo"), car nous ne fournissions que le tiramisù - mais quel tiramisù, mes aïeux!

> Et, tout de même, le bureau, où bien que j'aie considérablement réduit mon activité, je passe tout de même quelques heures sup': je ne parviens pas à descendre en-dessous de cinquante heures hebdomadaires, et ça m'énerve, car j'ai tendance à considérer qu'un bon professionnel n'a pas à faire d'heures sup'. Mais ce projet est tellement serré en termes de calendrier et de budget que j'en sors usé. Pourquoi ne nous donne-t-on jamais les moyens de faire les choses bien?

Heureusement, cette suractivité n'est au moins pas veine, et quelques succès récents m'ont encouragé à prendre un peu de repos avant la semaine prochaine où j'ai des cours très importants à donner devant des publics exigeants. J'ai donc décidé de passer un ouikène prolongé chez mon ami Botir que je n'avais pas revu depuis mon tout premier séjour, en 2009. Mais ça, ce sera le corps de mon prochain "Carnet"...

## 07

## CHANGEMENT DE PROGRAMME

Tadjikistan 2010-2012 — 07

Envoyé le 19 février 2011.

Je devais vous raconter mon séjour chez mes amis de Khujand au nord du pays, je devais vous parler de ma nouvelle équipe et des multiples visites amicales et professionnelles qui ont émaillé ces dernières semaines d'activité, je devais vous raconter la vie à Dushanbe et mon retour à Vanj: tout cela attendra, et je conserve mes notes pour ne rien oublier la prochaine fois, mais exceptionnellement je cèderai à l'urgence et ajournerai l'essentiel.

J'en viens au fait: j'ai présenté ma démission lundi, ce qui m'impose de travailler encore jusqu'à début avril. Ensuite, je prendrai un bon mois pour profiter du pays: le printemps y est unanimement considéré comme la plus belle saison, avis aux amateurs, j'aurai du temps et des amis pour nous accueillir partout! Mi-mai, je compte rentrer en Europe pour un mois et j'espère ensuite avoir retrouvé du boulot dans ce pays où je sens que ma tâche personnelle est encore à accomplir, et où ma valeur est partout reconnue et appréciée indépendamment de mon employeur.

Voilà pour les bonnes nouvelles. Bientôt des détails de tout ça.

En attendant, je vous dois tout de même quelques explications: le projet avait commencé péniblement, par manque de fonds et de temps, ce qui induisait une pression colossale et pénible. Au début du mois, j'avais enfin obtenu une décision de Suisse: nous aurions deux ou trois mois de plus et un tiers de budget supplémentaire - tout était parfait. Le projet n'en devenait pas facile, mais gérable. J'avais retrouvé le sourire. Mais alors que la route s'était enfin dégagé ou, si vous préférez une autre métaphore du même registre, alors que je sortais d'un long tunnel, une surprise m'est tombée dessus: ma cheffe s'est piquée d'ingérence dans la gestion du projet - ce qui déjà a tendance à me hérissier - et en deux décisions débiles l'a torpillé, purement et simplement. Inutile de rentrer dans des détails qui seraient fastidieux à quiconque n'était pas impliqué: en bref, je lui avais annoncé que si elle

m'imposait ce qu'elle proposait, je démissionnais. Qu'elle m'ait cru ou non, elle a confirmé ses décisions - aberrantes -: je lui ai donc confirmé la mienne. Et, ce qui me désespère, le projet part en torche. Un an et demi que je le nourrissais, avec une responsable en Suisse: je suis atterré. Les décisions absurdes dont je parlais ont continué à s'enchaîner cette semaine, et c'est comme autant de coups de couteaux dans un cadavre. Je suis consterné.

Ce qui me tient debout, c'est le soutien unanime que je reçois, que ce soit amicalement ou professionnellement, ainsi que l'espoir passablement fondé de pouvoir continuer l'esprit de ce projet sans la bêtise de la cheffe - probablement dans une autre structure. À suivre, donc.

En attendant, les *Carnets du Tadjikistan* ne sont pas conclus: il me reste un printemps à vivre et à raconter, et peut-être beaucoup plus...

---

08

BIENTÔT LA FIN

Tadjikistan 2010-2012 — 08

Envoyé le 13 mars 2011.

Revenons à fin janvier.

Le ouikène du 22-23, je me rendis à Khujand dans le nord pour retrouver mon vieil ami Botir, pas revu depuis ma visite initiale d'été 2009. J'avais prolongé le ouikène de deux jours afin d'en mieux jouir. Je m'y rendis en avion, mais la journée nuageuse ne dévoila pas de paysages faramineux - juste une trouée sur la vallée parfaitement rectiligne qui débouche sur Samarkand, qui me nargue, là-bas. J'y irai, un jour, par égard à Corto Maltese.

---

### Long ouikène à Khujand

Il y avait donc un an et demi que je n'avais pas revu mon ami Botir. La petite Madina, que j'avais connue âgée de quelques mois à peine, était devenue une petite fille marrante à qui on enseignait à prononcer son nom. Et puis, le "demi" de "un an et demi" implique que la roue des saisons, comme on dit, avait tourné: j'avais séjourné chez Botir au plus chaud d'un été intenable, et j'y revenais au plus sombre de l'hiver. J'y découvris un système que je ne connaissais que des récits du Japon: sous les tables basses est creusé un trou dans lequel on met des braises, recouvertes d'un gril de bois. La nappe est une épaisse couverture qui traîne par terre. On glisse les jambes dessous et on a chaud - chaud! De là, on regarde la "téléide": essentiellement des films romantiques turcs (mal) doublés en russe et sous-titré en ouzbek (langue turque) - authentique. Ou alors des films chinois simplement doublés en ouzbek.

Le dimanche, quelques amis d'amis avaient proposé de doubler la tradition de la Capitale et d'organiser une "randonnée du dimanche". Nous partîmes finalement à deux jeunes américains, Botir et moi, un peu au hasard. Au terme de la grande

boucle que nous fîmes, nous aperçûmes le rebours d'un panneau marqué "bienvenu en Ouzbékistan": nous avons passé la frontière sans nous en apercevoir!

Le père de Botir étant architecte, nous allâmes également voir ses collègues qui me firent des propositions: comme j'étais loin d'être fatigué du pays (au contraire de beaucoup d'amis), je caressai cette idée et cherchai à maintenir la porte ouverte.

## Retours sur ma démission

---

À ma propre surprise, moins de trois semaines plus tard, je présentais ma démission. Voilà qui était inattendu à plus d'un titre: j'étais rentré reposé et motivé de mon ouikène à Khujand, ma cheffe avait terminé un gros morceau de boulot qui l'avait stressée pendant plusieurs mois, et, surtout, je venais d'obtenir une prolongation à la fois budgétaire et calendaire du programme qui me permettait d'enfin envisager sereinement l'avenir de la mission dans laquelle j'étais engagé. Que demander de mieux?

C'est hélas à ce moment que mes relations avec ma cheffe ont pris un tournant aussi radical qu'imprévu: jusqu'alors, elle m'avait laissé gérer le programme dont j'avais la responsabilité et nous ne discutons que stratégie et objectifs - cela me convenait à merveille, et je ne cessais de l'encenser comme cheffe. Et soudain, elle se mit à se mêler de gestion et même de micro-gestion - le pire étant que c'était pour m'imposer des décisions absurdes: c'était plus que j'en pouvais admettre, et j'ai donc dû démissionner.

C'était dommage, mais inéluctable au vu des circonstances. Quelques semaines plus tard, je constate les dégâts causés par les décisions de ma cheffe, et j'ai un petit stress post-traumatique - l'impression d'avoir quitté le navire juste avant le naufrage. Mais si je suis soulagé de n'avoir pas été entraîné dans ledit sinistre, voir couler un projet que j'ai porté pendant des mois sinon une paire d'années de nuits trop courtes n'est pas sans m'affecter hélas. Il m'a fallu plusieurs semaines et bien du soutien pour m'en remettre.

Je ne vous parlerai plus de l'équipe de gestion, puisqu'elle a changé du tout au tout et que je suis sur le point de la quitter. La seule responsabilité qui me reste est celle des Maîtres-maçons que je forme, et ils sont les seules personnes qui m'importent ici. Notre réputation a tellement grandi pendant l'hiver que nous non seulement nous n'avons eu aucun mal à doubler l'équipe pour arriver à vingt-quatre personnes, mais en plus nous avons pu nous payer le luxe de refuser plein de monde.

Bref, j'ai jusqu'à la fin du mois pour profiter de partager avec eux tout ce que je peux partager - le reste m'indiffère désormais, même les pires camouflets qu'on tente encore de m'imposer, comme pour me reprocher mon départ.

## Olivier

---

À part lesdits vingt-quatre Maîtres-maçons, il n'est qu'une personne dont j'aie envie de vous parler: Olivier, un jeune architecte français - mieux, un Pertuisien ayant étudié l'architecture à Strasbourg et enchaîné sur une formation bois à Épinal, des fois que ça vous rappellerait quelqu'un. Après quelques expériences liminaires au Brésil, en Australie et en Asie du Sud-Est qui ne sont pas non plus sans rappeler des aventures au Panamá, Olivier a accepté de venir jouer au volontaire chez nous pendant trois mois (février à avril inclus).

Bien entendu, il n'était pas du tout au programme qu'il se retrouvât pris dans une telle tornade! Heureusement, il fut assez malade les premières semaines pour que mes propres déboires l'indifférassent un peu.

Nous nous entendons bien: nous partageons de nombreuses qualités et opinions, mais il a sur moi de pouvoir s'accompagner à la guitare lorsqu'il chante, ainsi qu'une filmothèque qui ridiculise mon "*The Wall* et c'est tout"...

Bref, emporté par le quotidien des nos emplois du temps respectifs - puisqu'il reste, presque seul, et que je pars -, nous ne nous voyons sans doutes pas aussi souvent que nous le souhaiterions, tout au moins en ce qui me concerne, mais toujours avec le plaisir intense de se retrouver "entre soi", entre gens qui se comprennent sans avoir à s'expliquer.

Bref, en voilà qui est tombé au bon moment, tiens!

## Vie à Dushanbe

---

Olivier et moi sommes restés à Douchanbé jusqu'au vingt-et-un février, mais tandis que lui restait à Vanj, moi j'inaugurais une série d'allers-retours justifiée par la fin de mon contrat. En moyenne un trajet toutes les semaines. Je ne sais plus où j'habite!

Le printemps vint en plusieurs fois, sur le mode: "Trois pas en avant, deux pas en arrière." Lorsque la pluie succédait à la neige, les crottes d'oiseaux (Corneilles?) dégelèrent et nous rappelaient que le printemps pointait son nez. Il y a de telles quantités d'oiseaux perchés sur certains arbres le long des grands boulevards que la probabilité de se prendre une crotte sur le manteau (pour rester poli) - chose que je croyais réservée aux gags de bande dessinée, comme les plaque d'égout à éviter et les feux sous les moteurs des voitures en Sibérie - devient loin de nulle. Plus exactement, mes statistiques personnelle sont de un sur six (6 sur 1D6 pour parler en rôliste). J'ai fini par m'habituer à vérifier l'état de mon manteau après une marche en ville, et à le nettoyer aussitôt, avant que ça s'incruste.

Sinon, on me cède la place dans le bus: ça me fout un coup de vieux mémorable! Et j'ai - Enfin! - noté qu'il n'y avait pas de barbelés au Tadjikistan: les barbelés m'avaient obsédé à Monrovia, en particulier, et m'en voici enfin libéré. Joie, victoire et pétulance.

Et puis, ma vie sociale était devenue telle que j'avais outrepassé mes limites et que la seule façon que je voyais de m'en sortir était de me réfugier à Vanj: la montagne s'était mise à me manquer:

> Soirées musique classique ou *The Wall*. La première eut un succès inattendu: peu confiant, j'avais emporté des jeux pour lorsque la musique aurait lassé, et au bout de sept heures (certes régulièrement interrompues par des pauses gastronomiques), nous en étions encore à écouter du Palestrina! Incroyable. Il y eut même une demande de bis sur du Cornysh. Je ne m'y attendais pas. Quant à *Pink Floyd — The Wall*, ce fut un plébiscite également.

> Soirée en l'honneur de Robert Burns, poète écossais, au cours de laquelle on joue de la cornemuse et mange du haggis. Mon premier haggis: j'imaginai l'expérience mémorable, mais la version végétarienne du plat était tout simplement bonne.

> Visite à une colonie d'artistes - essentiellement des peintres - très intéressant, y compris sans condescendance.

Etc.

## Retour à Vanj

---

Lorsque nous (re)montâmes enfin à Vanj - sans le contenu des parenthèses pour Olivier -, nous trouvâmes une météo absolument similaire à celle de décembre: ni plus, ni moins de neige, et ni plus, ni moins froid. Juste un peu plus d'heures de jour et cette fois plus d'eau du tout et de l'électricité à mi-temps (trois heures toutes les six heures, alternant d'un jour sur l'autre de sorte que si un soir on avait du jus de 17:00 à 20:00, le lendemain on l'avait à partir de 20:00). Étonnamment, l'hiver n'avait été ni plus froid ni plus neigeux qu'à la capitale.

La seule surprise fut que début mars, notre opérateur téléphonique favori déclara forfait, nous privant à la fois de téléphone et d'Internet - ou presque: nous parvînmes peu à peu à nous rabattre sur d'autres fournisseurs.

J'appris, au cours de nos déplacements, que "gauche" se disait "Tchape", mais que "Rost" signifiait à la fois "droite" et "tout droit": ce n'est pas très facile pour donner des directions.

Les premiers jours, il neigea encore, et je dus improviser quelques cours (une journée, il faut tenir) puis, lorsque je fus parti, ce fut au tour d'Olivier. Comme il n'avait pas de choix, il ne lui restait plus qu'à être bon!

Mars fut un mois consacré à la Bagnole. Dès le premier du mois, j'étais re(-re-re-)descendu à Douchanbé, pour une semaine (séminaire essentiel, imman-

quable). Le 09, je remontai à Vanj, pour en redescendre — cette fois définitivement, du moins en ce qui concerne ma vie professionnelle — le 28. Dans cet intervalle, Olivier et moi allâmes deux fois à Khorog (trois ou quatre heures plus haut dans le Pamir), la seconde fois pour les vacances de Navruz, où nous poussâmes enfin jusqu'à Ishkashim.

## Une balade à Vanj

---

Le dimanche 13 était en quelques sortes le dernier de l'hiver, puisque le suivant était intégré aux festivités de Navruz — la fête du printemps.

J'allai me promener avec un collègue, le long de la rivière Vanj, mais sur la berge d'en face: le but était de visiter un village rasé de la carte, comme on dit, vingt ans auparavant par une coulée de boue. Nous ne parvînmes pas exactement au village, mais nous pûmes le détailler d'un bon point de vue.

Comme la fois précédente, c'est moi qui demandai à ce que nous rebroussions chemin, mais c'est mon collègue qui tirait la jambe vers la fin. Sur le retour, nous nous arrêtâmes quelques instants chez sa sœur, qui me fit don de trois pommes golden à peine ridées. Je n'ignore pas qu'aimer les golden est tout sauf original, mais je ne vais pas sacrifier au désir de me distinguer mon plaisir à manger des goldens, na! À chaque bouchée, il me semble en mâcher dix, vingt, tant les arômes sont variés.

Ensuite, bien entendu, je ne pus couper à l'invitation au thé: mon collègue avait fait préparer les plats par téléphone, et je ne maîtrisais pas assez la langue pour l'en prévenir: ne restait plus qu'à m'en réjouir, et ça, je sais faire! D'ailleurs, ses pommes de terre frites, ses œufs au plat et sa "salade" (= ratatouille en conserve, préparée à la belle saison, et servie froide) étaient excellents — et l'ensemble, un gueuleton pantagruélique.

Bref, la vie à Vanj n'est pas toujours si dure que j'essaye de le faire croire...

## Navruz à Khorog

---

Le vendredi 18 mars, toute l'équipe s'égaillait: chacun rentrait retrouver sa famille pour fêter l'arrivée du printemps. Olivier et moi nous joignîmes à la bande se dirigeant vers Khorog, trois bonnes heures plus haut le long de la rivière Panj qui marque la frontière avec l'Afghanistan. La journée n'était pas chômée, car l'après-midi nous donnions conjointement un cours de quelques heures à l'université technique de la ville puis nous avions à négocier avec une ONG allemande la production locale de portes et fenêtres de qualité, en bois. Le soir, les filles de l'équipe de Vanj nous rejoignirent au (seul ou presque) restaurant de Khorog et la jeunesse dansa à en avoir des courbatures toutes les fêtes.

Quelques notes sur Khorog avant de nous enfoncer plus avant dans le Pamir:

1—Le frère de la traductrice nous raconta chasser le "Marco Polo" (une espèce endémique de bouquetin que les chasseurs du monde entier envient) à... la kalash! C'est malin. Sa sœur prétend qu'il bluffe, mais Olivier et moi pensons plutôt qu'elle est pleine d'illusions quant à son 'tit frère de vingt-deux ans...

2—Dans l'hôtel bon marché mais pas trop inconfortable qu'Olivier et moi avions déniché pour nous servir de base, les radiateurs n'étaient pas — plus — reliés à une circulation d'eau menant à un chauffage central. Au lieu de ça, un tube vertical ouvert avait été soudé entre les entrées et sorties du radiateur, et une résistance chauffante y plongeait — tout simplement. C'est l'invention du chauffage central délocalisé!

Le samedi 19, nous allâmes donc à Iskashim pour voir si je retrouvais d'anciens collègues sur le marché de la zone franche. Il y avait trois heures de route départ de Khorog, que nous fîmes en charmante compagnie: le taxi (sept places plus chauffeur) attendait d'être plein quand une horde de six étudiantes — Lycéennes? — le remplit d'un coup: comptez, entre elles, Olivier et moi, la contenance était dépassée. J'étais donc bien serré à l'arrière, tandis qu'Olivier, qui avait hérité de la place du mort, n'avait pour se consoler que la beauté saisissante des paysages.

Pêcheurs à la ligne. Arbres enfagottés (contre l'hiver ou contre les ruminants qui en aiment l'écorce, je l'ignore). Promeneurs qui profitaient de ce que le Panj devenait très modeste pour le traverser à pied.

À Ishkashim, nous nous fîmes déposer au marché "frontalier": il s'agit d'un marché hebdomadaire qui se tient sur une île dans le "no man's land" entre les frontières. Haute surveillance militaire de rigueur, bien sûr. Il faisait un vent à décorner les cocus.

Mon but était de retrouver mes collègues d'Ishkashim Afghanistan que j'avais quitté exactement sept ans auparavant, ou tout au moins de leur faire passer un message. Nous arrivâmes hélas tard, et n'eûmes que le temps de distribuer quelques photos des gens que nous cherchions — reconnus, mais absents. Domage... Pour me consoler, je dénichai une paire de grolles magnifiques qui remplacent à merveille celles, finalement de mauvaise qualité, qui n'avaient pas supporté mes balades autour de Vanj.

Pour contrebalancer la délicate compagnie dont nous avons joui sur le trajet qui nous avait mené là, nous prîmes un autre taxi, similaire, pour aller du marché d'Ishkashim à la ville, mais cette fois nous y étions neuf passagers — un de plus — et il s'agissait de gros militaires hilares, accessoirement bien plus encombrant que les demoiselles précédentes. Heureusement que le trajet était court.

À Ishkashim, Olivier et moi nous promenâmes quelques heures sur le seuil du Wakhan, ce long couloir d'Afghanistan qui mène jusqu'en Chine entre Tadjikistan (= ex-empire russe) et Pakistan (= ex-empire anglais).

Le retour, en fin de journée, fut bien différent des deux trajets précédents. Lorsque nous cherchâmes un taxi, les rues d'Ishkashim étaient désertes: chacun



s'était retiré chez soir pour Navruz, plus personne n'avait à se déplacer. C'est là qu'Anwar vint à notre secours. Nous l'avions vaguement croisé quelques jours plus tôt. Il était droit le genre de personnes qu'on apprécie lorsqu'on veut des vacances tranquilles: pas intrusif pour un sou. Nous nous alors étions vaguement salués de quelques politesses convenues et avaries. Là, il était coincé lui aussi, parce que la frontière était fermée alors qu'il comptait aller passer quelques jours côté afghan. Il parlait anglais, et nous aida à négocier un taxi: nous acceptâmes de payer pour les sept sièges, puisque personne d'autre ne voulait partir avec nous. Nous avions déjà bien fait baisser le prix, car initialement le chauffeur voulait que nous payions l'aller-retour, car il craignait que personne ne vînt le lendemain non plus.

Tandis que le chauffeur préparait son véhicule, nous allâmes prendre un thé dans le bazar désert, que le tenancier tint à nous offrir. De retour à notre taxi, nous eûmes la surprise d'en trouver un autre à côté, presque plein et prêt à partir. Nous commençâmes à nous renseigner, car la perspective de ne payer que nos places était attrayante et nous pensions que notre chauffeur aurait aimé passer les fêtes dans sa famille. Le rabatteur de l'autre taxi avait une dégaine de mafioso qui n'inspira confiance ni à Olivier ni à moi. En effet, après "négociations" avec notre chauffeur, il nous avait dégotté des places dans le taxi bondé pour le même prix que nous proposait le premier dans son véhicule vide! Nous lui rîmes au nez, et d'abondance encore. L'incident nous permit de renégocier avec notre chauffeur initial: il embarquait deux de ses frères, et nous embarquions Anwar qui rentrait chez lui, le tout pour le même prix, mais arrondi au-dessous.

Olivier et moi commençâmes par offrir des biscuits. Du coup, l'un des frères du chauffeur, lors d'un arrêt-pipi, acheta pain et vodka en abondance, et pour compléter la compagnie, nous invitâmes à bord — gratuitement bien sûr — un vieux qui attendait en vain un taxi. L'ambiance était fort différente de celle de l'aller, mais non moins agréable (c'est un euphémisme).

Les jours suivants, nous visitâmes avec Anwar le site d'une ancienne mine de rubis, où avait été extrait le fameux gros machin qui orne la Couronne d'Angleterre, et deux sources chaudes très différentes mais aussi puante l'une que l'autre. La seconde, bien qu'en fond de vallée, était sise quelques mètres seulement en-dessous de la barre des quatre mille, et lorsqu'il fallut pousser le microbus qui patinait dans la neige, je fus bien vite essoufflé! Pour cette dernière virée, quelques-uns des Maîtres-Maçons de Khorog nous avaient rejoints, ce qui faisait une bien joyeuse équipe et une autre façon de nous connaître que le boulot.

## Derniers jours

---

Nous rentrâmes avec nos Maîtres-Maçons de Khorog, dans un minibus un peu plus gros que les précédents — mais nous n'y étions pas moins serrés qu'auparavant, attendu que nous y étions bien nombreux, onze, je crois — dont la principale

caractéristique était que le coffre fermait d'un boulon, qu'il fallait totalement visser ou dévisser à chaque fois que nous voulions accéder à nos bagages.

En chemin, nous visitâmes un vieux fort somme toute assez moche mais qui nous permit de nous dégourdir les jambes.

À Vanj, nous eûmes l'heureuse surprise d'enfin trouver de l'eau aux robinets et du réseau aux téléphones. Le printemps pointait son nez, pluvieux et gris, mais hors gel!

Les autres Maçons arrièrent par vagues successives en fonction de leurs provenances. Les derniers à débarquer furent deux Hongrois chers qui venaient en tant que consultants donner une formation de deux jours. Le lendemain, nous avons un double anniversaire à fêter, de sorte que nous transformâmes la salle de conférence en salle de bal. Olivier voulait proposer une soirée "découverte de la musique française", mais sa *playlist* fut vite *trustée* par les collègues qui imposèrent de la soupe américaine en la prétendant originaire du Pamir...

Marrant!

Le dimanche 27, mon dernier dimanche et même mon dernier jour à Vanj, je partis me promener avec deux collègues, un jeune et un vieux, qui tous deux crapahutaient bien. Nous gravâmes lentement d'immenses cônes de déjection gravillonneux, pour le plaisir de les descendre en courant, nous équilibrant d'un bâton. Cela nous consola de ne pas pouvoir tenter une seconde expédition vers le glacier Fetchenko, au fond de la vallée de Vanj: les taxis demandaient trop cher.

Pour ma dernière soirée, nous jouâmes au *Grandissime Dalmuti* avec enthousiasme, et Olivier, en guise de fond sonore, avait choisi des chansons paillardes qui ne faisaient, bien sûr, rire que nous.

Nos collègues ayant décidé de l'appeler Gogol pour la ressemblance de sa coupe de cheveux avec celle de l'auteur, il tenta de m'entraîner avec lui en proposant de m'appeler Bilbo — ce que j'ai du mal à prendre comme une insulte!

## Retour épique

---

Mes amis hongrois avaient mis seize heures pour arriver à Vanj au lieu des douze ou treize habituelles. C'était le record du genre: trois pannes sur la route, pour le moins! Et comme le chauffeur n'avait été prêt qu'à 10:00 du matin, ils avaient débarqué à 02:20 dans la nuit... Les discussions vespérales ne s'étaient pas éternisées... Mais au retour, après leurs cours, ils partirent de Vanj à 07:30 et arrivèrent plus tôt que prévu, à 19:00. Moi, deux jours plus tard, parti à la même heure, j'arrivai à... minuit! Grrrrr!

D'abord, le chauffeur mit une bonne heure à quitter Vanj (visites, prières, essence, etc.). Ensuite, il avait embarqué gratuitement un garçon d'une dizaine d'années qui souffrit tout du long d'un mal des transports effroyable. La première heure, il avait vomi toutes ses tripes, mais ça ne l'empêcha pas de continuer jus-

qu'au bout: je me demande où il trouvait encore quelque chose à renvoyer. Sa mère, également à bord, l'imitait, mais moins violemment et surtout moins bruyamment. Quant à la grand-mère qui les accompagnait, elle se marrait. Elle avait les yeux pétillants et me proposait de la vodka aux pauses-repas. Elle me parlait très fort, espérant compenser mon manque de pratique de la langue par des décibels.

La principale conséquence de ces malades à bord fut que le chauffeur essaya d'éviter les nids-de-poules — vaine espérance attendu l'état des routes! Le seul effet de ses généreuses tentatives fut de prolonger de quelques heures les souffrances de nos malheureux passagers et de substituer un tangage horizontal aux secousses verticales.

Vers 19:00 — l'heure où, deux jours plus tôt, mes amis étaient chez eux —, nous étions encore loin de Dushanbe. À un contrôle de police, le chauffeur recula et enfonça tout l'arrière de notre véhicule contre un camion. Le hayon ne fermait plus et les feux arrière ne fonctionnaient plus. Il fallut réparer, au moins de fortune, et rouler encore plus lentement ensuite, de sorte que nous n'arrivâmes que passé minuit. Seize heures trente: record battu! — Je m'en serais bien passé.

En ville, je rendis mes rapports de fin de mission et retrouvai mes amis. Mes vacances commençaient.

Mais ça, c'est une autre histoire, qui sera contée une autre fois...

Tadjikistan 2010-2012 — 10

Envoyé le 09 mai 2011.

Le mois d'avril fut caractérisé par trois visites successives, rien de moins! Il faut dire que c'étaient les vacances en Europe, que j'en avais fini avec Caritas et surtout que c'était le court printemps tadjik, la plus belle saison pour visiter le pays! Autant de bonnes raisons qui expliquent que je ne me suis guère reposé après la fin de mon contrat.

Je ne parlerai pas de mes amis, qui ont droit à leur vie privée, mais des aventures qu'ils m'ont entraîné à vivre! C'est déjà pas mal, comme vous le verrez.

---

### Ismatullah — Enfin!

La première personne qui me rendit visite avait un permis pour le Pamir (il faut un permis spécial pour visiter cette région, soit à cause de sa spécificité géopolitique soit simplement à cause de son riche potentiel touristique). Comme il n'y avait pas d'avion, nous remontâmes patiemment six cent trente kilomètres de Panj, la rivière qui marque la frontière avec l'Afghanistan.

J'en connaissais par cœur les trois cents cinquante premiers kilomètres qui mènent à Vanj puis Khorog (capitale et seule véritable ville du Pamir), mais c'était la première fois que j'y voyais le printemps — magnifique. Et puis, nous voyagions,

entre autres, en compagnie d'un Belge fort sympathique. Il avait trouvé des places d'avion pour sa sœur, sa femme et leurs enfants, mais pas pour lui. Du coup, un peu de compagnie ne lui était pas odieuse.

Les cent kilomètres suivants menaient de Khorog à Ishkashim, que les plus fidèles lecteurs se rappelleront que j'étais déjà venu visiter avec Olivier exactement trois semaines plus tôt. En ce temps-là, je n'étais pas parvenu à retrouver mes collaborateurs de sept ans auparavant — du temps de ma première mission, dans le Badakhshan afghan avec MSF. Mais cette fois, nous étions accompagnés par Anwar, le Tadjik anglophone avec lequel Olivier et moi nous étions liés d'amitié — de sorte que nous je pouvais me faire comprendre. Ainsi, nous pûmes faire appeler Ismatullah, mon fidèle bras droit d'autrefois. Embrassades, cadeaux, embrassades, thé, embrassades: vous voyez le genre. Le tout dans un marché de bout du monde: sur une île, un rectangle délimité par des murs de pierre sous haute surveillance militaire. J'étais enchanté. Ismatullah m'offrit une écharpe exactement comme j'en rêvais...

Anwar continua à nous accompagner, mi-guide, mi-traducteur, mi-ami (!), et que ceux que les trois demis chagrinent retournent à leurs mathématiques étriquées. Les cent dix kilomètres suivants, nous les parcourûmes en deux jours en Lada Niva — parfaite pour ce terrain. Le but était de visiter sept châteaux qui s'alignent le long du Wakhan "comme les perles d'un collier" disent les guides touristiques. Fière moisson: croquis, photos, presque relevés parfois. La plupart de ces citadelles sont du troisième siècle avant Jésus-Christ: il faudra que j'étudie ce qui c'est passé alors dans la région. La plus moderne, peut-être, des forteresses était du douzième siècle de notre ère. Souvent, bien peu de ruines demeuraient identifiables, mais les sites étaient au moins aussi remarquables que ceux des "citadelles du vertige" qui font la gloire de Pyrénées. J'étais enchanté. Mon rêve serait de pouvoir participer à la restauration de l'une de ces forteresses! Ça me changerait de l'humanitaire... J'ai écrit une proposition de projet que j'ai soumis à quelques bailleurs de fonds potentiels: à suivre...

Le printemps n'était pas arrivé si haut, et le paysage ressemblait à celui que j'avais connu plus aval en fin d'hiver. C'était pleine saison des labours, et dès que le moteur s'arrêtait l'air résonnait des cris des bouviers poussant leurs pairs de bœufs attelés à un araire — même pas une charrue —: image d'un autre temps.

Quant aux derniers septante kilomètres, ils étaient toujours le long de la frontière mais techniquement le Panj avait changé de nom (deux rivière, en confluent, devenaient cette nouvelle entité, le Panj, qui signifie "cinq" car réputé avoir cinq sources). C'était un petit ruisseau de montagne, passable à gué sans difficulté et sans même se mouiller les genoux. La voiture avait dû monter soudain les derniers mille mètres de dénivelée (afin d'arriver à quatre mille mètres). Nous avons quitté les profondes vallées en auge typique des érosions glaciaires pour trouver une vaste et large vallée d'altitude, bordée par les ondolements de sommets dont rien

ne trahissaient qu'ils culminassent à cinq mille mètres d'altitude sinon l'absence presque totale de végétation et, surtout d'occupation humaine: la carte au cinq cent millièmes était intégralement vierge de toute toponymie! Le seul signe d'occupation humaine que nous rencontrâmes — exceptée la route que nous suivions — fut le poste de frontière interne où il nous fallut attendre un vrai quart d'heure que des militaires se déplacent du camp pourtant voisin!

De là, nous quittâmes enfin la frontière afghane pour nous enfoncer dans le Pamir tadjik — même décors lunaire sur une centaine de kilomètres avec un col (à peine marqué) à 4'344 m. avant de retrouver la civilisation sous forme de sources chaudes — celles visitées trois semaines plus tôt avec Olivier et une partie de l'équipe de Vanj, en arrivant par l'autre côté. Joie, victoire et pétulance!

Sur cette dernière partie du voyage, nous vîmes un loup bondir à peu de distance de la voiture: c'était la première fois que j'en surprénais un en liberté. Cela me dégrisa immédiatement de mes doux rêves de longues randonnées dans la région.

Toujours sur cette dernière partie du voyage, en haute altitude, je tiens à noter le fait suivant: bien que la route fût d'excellente qualité — pour l'endroit —, nous ne croisâmes en tout et pour tout qu'un seul véhicule en cinq heures de route. Même si une bonne partie de la route avait été mal déneigée au bulldozer, l'aspect quatre-quatre de la Lada Niva se révéla encore une fois fort utile. Deux lacs d'altitude d'un bon kilomètre de grande longueur étaient encore intégralement gelés. Bref, là-haut, c'était encore clairement l'hiver.

Les bons Suisses que nous étions là-haut inventâmes un nouveau concept, "hypolacté", caractérisant les Suisses en mal de fromage, soit après quelques jours à peine en général pour les premiers symptômes — irritabilité, mains qui tremblent, incohérence verbale, puis troubles du système digestif et j'en passe. Comment ça, j'exagère? En tous cas, la première chose que nous fîmes à Khorog fut de chercher du fromage!

### *La maison dorée de Samarkand*

---

Après cette visite, je fus rejoint à Douchanbé par Olivier, qui en avait fini avec ses trois mois de mission à Vanj. Il s'était réservé une semaine de vacances que nous avions prévu de passer à Samarkand, pour le fameux titre de Corto Maltese. Nous commençâmes par une visite à mon ami Botir et sa famille à Khujand dans le nord du Tadjikistan, et de là nous tentâmes de passer la frontière avec l'Ouzbékistan. "Tentèrent" car parler de difficultés lorsqu'il s'agit de traverser la frontière entre ces deux pays qui sont presque en état de guerre relève de l'euphémisme: dans les deux sens, nous fûmes refoulés à des postes frontières fermés et dûmes allonger de bien des heures des trajets déjà longs pour en rallier des qui acceptaient de considérer nos papiers. Et encore: les tracas étaient tels que nous songeâmes sérieusement à rebrousser chemin! Mais finalement nous pûmes entrer en Ouzbékistan.

L'un des aspects les plus originaux de cet autre petit pays d'Asie Centrale est sa monnaie: la plus grosse coupure disponible (qui, d'ailleurs est un billet de grande taille) vaut un tiers d'euro. Il en faut donc une liasse pour payer un repas dans un bon restaurant, et une valise pour acheter un ordinateur. Le moindre petit magasin a une machine à compter les billets dont le "frouf" est omniprésent.

Je n'ai pas réussi à déterminer si la fameuse "Maison dorée" est une invention de Hugo Pratt ou non. Quoi qu'il en soit, dans les aventures de Corto Maltese, c'est une prison où est enfermé son "ami" Raspoutine, et le but de notre voyage n'était pas de la visiter, pas plus que de trouver le fameux trésor de Cyrus II que les héros poursuivent sans parvenir à le dénicher: nous voulions simplement visiter les fameux monuments que tout livre d'histoire d'architecture se doit de mettre en avant.

Qu'en dire? C'est beau, bien sûr. Bien décoré, bien chatoyant, bien joli et tout. Et le fait que presque rien ne soit d'aplomb a le charme certain et légèrement troublant des plaisirs illicites. Mais au-delà? Nos âmes d'architectes et d'ingénieurs ne pouvaient qu'être déçus: les espaces et les volumes sont pauvres, les structures primaires et simplistes, et la restauration, commencée par les soviétiques, brutale: structure béton, ferrailage des maçonneries, briques émaillées en parement seulement, voire en plaques décorées, etc. Bref, mon seul grand plaisir architectural a été de contempler les photographies d'avant cette "restauration". Pour l'essentiel, il n'était pas nécessaire de venir voir, un bon livre d'histoire suffisait!

Heureusement, une mosquée "moins bien restaurée" — ou plutôt dont la restauration traîne — put nous dévoiler des attraits bien plus appétissants: arches éventrées, coupoles sans décorum, colonnes tronquées témoignant de vastes espaces couverts, murs de maçonnerie brute, et j'en passe. Il s'agit de la mosquée Bibi-Khanum, au cas où vous passez par là par hasard. J'y passé quelques heures de rare et puissante jouissance architecturale.

Ouf!

Quant au pays, l'Ouzbékistan est plus sec encore que le Tadjikistan: les paysages trop longuement défilants par les fenêtres des taxis reliant un poste frontière à l'autre dévoilaient des collines arides ressemblant à l'image que je me fais de la Mongolie.

Ensuite, Olivier partit, presque aussi écoeuré que moi par l'humanitaire en général et par Caritas en particulier! Un ami me faisait remarquer que certaines gens finissaient toujours par gagner: même si nous nous en sortions bien, ils auront toujours réussi à nous pourrir l'existence pendant des mois. Dommage.

## Bepe au bout du monde

---

La troisième visite que je reçus fut décidée au dernier moment et la personne n'avait pas de visa pour le Pamir: ça m'arrangeait bien, car j'avais usé suffisamment de fonds de culotte sur des sièges de voiture pour les prochaines décennies à venir!

Nous restâmes donc d'abord tranquillement à Douchanbé, puis nous allâmes pour deux jours rendre visite à Bepe dans son fief. Pour ceux qui se souviennent vaguement de lui, Bepe est l'un de ces Italiens chez qui j'avais squatté après Noël. Il ne passe que des jours de repos à Douchanbé, et travaille le reste du temps dans un village de moyenne montagne comparable à Vanj en cela qu'il y est sans doute le seul étranger (du moins hors ancien empire soviétique) et qu'à part ses employés il ne doit pouvoir communiquer avec personne.

L'endroit est une vallée d'altitude des contreforts du Pamir: un paysage calme de campagne ondoyante, vert et tranquille, qui d'abord m'évoqua vaguement l'Irlande puis me fit songer à la Grèce des peintres classiques, une sorte d'Arcadie plus mythique que perdue.

Nous arrivâmes dans l'après-midi et accompagnâmes Bepe dans ses visites de terrain: ils travaillent sur les problématiques d'irrigation, et nous avons à visiter des canaux abîmés en nous couvrant joyeusement de boue. J'avais bien besoin de marcher un peu ainsi.

Le soir, je jouai de la cornemuse pour toute l'équipe, et presque chacun s'ingénia à essayer ensuite à gonfler ma chère vache. Nous mangeâmes excellemment bien sûr, et le lendemain nous ne nous attardâmes pas après le déjeuner, car nous voulions être rentrés pour un opéra. Sur la route, nous nous arrêtâmes pour manger une soupe d'une verdure dont je soutiens qu'elle m'évoque l'endive tandis que d'autres la tiennent pour apparentée à la rhubarbe. J'espère que vous parviendrez à mélanger ces deux produits pour imaginer celui dont nous nous régalâmes alors!

## L'opéra de Douchanbé

---

L'aspect le plus important de ma vie à Douchanbé est peut-être l'opéra. J'essaie d'y être le plus souvent possible et avec le plus de monde possible. Une fois, je crois que notre "petite bande" représentait dix pour cents de l'audience! Il faut dire à la décharge des absents que l'opéra brille par son absence de publicité, et qu'il est pratiquement impossible de connaître la date et l'heure de la prochaine représentation si l'on ne connaît pas l'un des artistes!

C'est une jouissance puissante que de pouvoir aller très souvent écouter un opéra joué par des professionnels dans un bâtiment classique, serrer la main aux artistes, et s'asseoir au premier rang pour à peine plus d'un euro!

Le soir de notre retour, ils jouaient du Pergolèse, avec en introduction un petit ballet sur d'autres grands classiques du baroque, dont un concerto pour hautbois et deux pour basson: on aurait dit que le chef d'orchestre, un Italien que je connais bien, avait écrit ce programme exactement pour m'enchanter.

Sinon, quelques anecdotes de ma vie quotidienne de Douchanbé:

1—J'avais un bout de dent pété. Ça ne touchait pas le nerf, mais je ne pouvais pas laisser en l'état jusqu'à mon retour en Europe. Après trois semaines, je me décidai enfin de profiter de mes vacances pour aller voir un dentiste. Je choisi d'après recommandations de plusieurs expatriés: je tombai sur un jeune homme qui parlait assez d'anglais pour détourner mon attention durant l'opération. Il fut diligent, adroit et probablement pertinent — le tout pour exactement cinquante dollars ou francs suisses! À ce tarif-là, je n'ai même pas pris de facture.

2—J'habite une maison où côté rue est la devanture d'une boucherie. Si l'on y entre, on peut accéder à une salle où des ordinateurs permettent de se connecter à Internet. C'est la première Cyber-Boucherie que je visite!

3—J'ai découvert dans l'édition Pléiade un petit récit de Montesquieu absolument délicieux d'ironie intitulé tout simplement *Histoire véritable*: il y raconte les souvenirs d'un qui reçut en présent des dieux la capacité à se remémorer toutes ses anciennes incarnations. Une occasion de réflexions sur l'âme humaine particulièrement fines et parfois caustiques. À ne pas manquer si vous en avez l'occasion!

4—Le gouvernement tadjik a inventé un impôt dont le seul précédent auquel je puisse songer est celui sur les barbes de Pierre le Grand édicté en 1705: au Tadjikistan, on taxe les vitres teintées! C'est un impôt qui ne touche donc que les riches poseurs, et pas négligemment: tout de même cinq cents dollars à l'installation et ensuite vingt par an!

## HORS-SÉRIE 1

## PETIT "CARNET" CRESSIACOIS

Envoyé le 29 mai 2011

Le Tadjikistan me manque déjà — si tant est que ce soit le pays en lui-même qui me manque — mais il valait la peine de prendre des vacances, je veux dire outre la joie profonde et chaleureuse de retrouver beaucoup de ceux que j'aime: La Couronne, hôtel hérité de mon grand-père Gino, a trouvé un exploitant qui démarra au premier août! L'endroit va revivre: joie, victoire et pétulance!

Clin d'œil du hasard qui aime à faire croire qu'il n'existe pas: la signature a eu lieu le jour où ledit grand-père aurait fêté ses quatre-vingt cinq ans!

La vie est belle...

Je ne vous abandonnerai pas sans vous avoir parlé littérature: j'ai découvert récemment — sur le tard donc, mais "vieux motard que j'aimais" comme disait ma grand-mère — *Pères et fils* de Tourgueniev: une sorte d'ancêtre poétique des *démons* (parfois traduit *Les possédés*) de Dostoïevski. Remarquable à plus d'un titre: essayez-le!



Envoyé le 04 juillet 2011

J'étais tranquillement dans le train. J'avais commencé mon périple en autocar SNCF (rien que sur ce monopole d'État, il y aurait des poèmes pamphlétaires délicieux à composer), et j'avais demandé au chauffeur de composer mon billet. Dans le train, le contrôleur me fit remarquer que mon billet n'était pas "composté" mais simplement "poinçonné". J'étais donc en infraction (vingt-cinq euros, tout de même — sur un trajet à trente-trois euros). Comme je refusais de payer, j'étais attendu à Paris par quatre CRS — rien que pour moi! Une première dans ma petite vie...

Résolution à l'amiable magique lorsqu'il fallut prendre mon identité: "Ah, vous êtes étranger? Fallait le dire tout de suite: la législation est différente pour les étrangers." Pirouette élégante, mais si c'était vrai? Si la législation SNCF était différente pour les étrangers? Je suis inquiet.

Mais surtout, j'en ai marre de payer pour les erreurs patentes des autres. C'est au moins la troisième fois! Florilège:

> Une fois, nous étions deux dans le train. Pour une raison mystérieuse, le guichetier qui nous avait vendu les billets en avait produit un en tarif "jeune". Il avait demandé si nous avions une telle réduction, j'avais répondu que non, mais il avait dû mal entendre ou ne pas écouter. Nous étions donc en tort, le contrôleur estimant que nous avions pu demander la réduction en espérant passer inaperçus. Nous dûmes payer. J'étais outré.

> Une autre fois, j'avais un billet avec un itinéraire, mais un autre train pour la même destination me convenait mieux. Je demandai en guichet s'il fallait changer mon billet, il me fut répondu que non. Le contrôleur n'était pas de cet avis. J'étais si en colère ce jour-là que le contrôleur n'insista pas.

J'en ai d'autres en tête, dont la fois où j'avais reçu un horaire imprimé juste mais un billet pour une fausse destination, et j'en passe: en un mot, j'en ai marre de payer lorsque l'erreur vient d'un guichetier négligent! Je commence à sérieusement songer à porter plainte contre les guichetiers, si les contrôleurs ne se montrent pas un minuscule peu plus compréhensifs...

Et puisqu'on parle de trains, j'ai envie de m'élever contre l'idée consensuelle et molle comme quoi "le train, c'est forcément écolo, c'est forcément bien." Par exemple, je n'aime pas le concept même du TGV: investissements d'infrastructure colossaux (aux frais de l'État) pour gagner quelques heures alors que j'ai plus d'une fois attendu une heure et demie (Une heure et demie!!!) à un guichet — temps que fait gagner une TGV par rapport à un train standard sur un grand trajet. Bref, je préférerais plus de guichets et des trains moins rapides, moins chers, plus fréquents, plus réguliers, et qui arrivent en ville plutôt qu'au milieu des champs...

Pour me consoler, j'ai été en voiture voir *The Wall* avec un ami très cher et très amateur des Pink Floyd: ça nous a pris des heures pour arriver à Zürich, mais nous y sommes arrivés. Na.

Et puis, *The Wall... The Wall!!!* Moi qui aime Pink Floyd du même amour que j'aime Bach, j'étais aux anges. Surtout que Bach, j'ai peu de chances de le voir un jour en *live*! Roger Waters avait entièrement retravaillé son album mythique, le son était formidable, et les effets pyrotechniques vraiment impressionnants. Et puis, Waters avait actualisé son message et ajouté aux victimes innocentes de la seconde Guerre Mondiale celles de guerres plus récentes. Georges Bush était aux côtés des plus grands dictateurs de l'histoire... Sur *Bring the boys back home*, peut-être le titre le plus anti-militariste de l'histoire, j'avais les yeux trop embués pour bien voir. Roger Waters mérite un prix Nobel de la paix...

*Bring the boys back home*: rappelez nos petits soldats et arrêtons la guerre — toute guerre!

Tadjikistan 2010-2012 — 11

Envoyé le 15 juillet 2011.

Pour revenir au Tadjikistan, j'avais décidé de tenter la troisième des compagnies qui desservent le pays à partir de l'Europe: Somon Air, direct de Frankfort. Bien m'en prit: ce vol a de multiples avantages sur les autres, au-delà de celui assez évident d'être de loin le moins cher:

> L'arrivée se fait plus tôt, donc coupe moins la nuit. Les autres compagnies arrivent vers 03:00. En comptant qu'il faut une ou deux heures pour sortir de l'aéroport et encore atteindre chez soi ensuite, on ne peut guère envisager se coucher avant 05:00 ou 06:00, etc. Bref, les horaires des autres compagnies vous bousillent joyeusement un jour ou deux derrière où il faut récupérer le décalage horaire.

> L'avion est presque vide, de sorte que la majorité d'entre nous dispose de trois sièges pour se délasser.

> Corollaire — inattendu je l'avoue — du précédent, l'avion étant vide les formalités de sortie furent expédiées en une demi-heure. Gain de temps considérable. J'étais à la maison à 02:00 (heure locale), de sorte qu'il valait encore la peine de se coucher pour une vraie nuit.

Mais enfin et surtout, l'avion était dépourvu des ces horripilants écrans qui vous captent le regard et vous sucent l'attention, même sans son. Dans le monde d'agression audio-visuelle qu'est le nôtre, je crois que le silence et l'absence d'écran deviennent des luxes rares et précieux.

Comme par un fait exprès, je terminais dans cet avion un essai décapant de Pascal Quignard sur la musique où il montre que cette dernière est l'un des outils de contrôle des masses les plus puissants qui soient, car des plus primitifs. L'enregistrement de la musique et sa diffusion sempiternelle jusqu'au plus profond de

notre intimité ont fondamentalement changé notre rapport à cette agression — à ce joug! Pascal Quignard rappelle par exemple que "Le roi Louis XIV n'écoutait qu'une seule fois les œuvres que Couperin ou que Charpentier proposaient à son attention dans sa chapelle ou dans sa chambre. Le lendemain, d'autres œuvres étaient prêtes à sonner pour la première et la dernière fois." (Pascal Quignard, *La haine de la musique*, Calmann-Lévy 1996, p. 257/302). Ledit roi devait prêter à ces œuvres forcément uniques une toute autre attention que moi qui en réécoute tant les enregistrements qu'une autre version que celle à laquelle je suis habitué m'en devient odieuse.

Puisque j'ai commencé avec cet auteur, laissez-moi partager encore deux citations: "C'est le mot de Tolstoï: « Là où on veut avoir des esclaves, il faut le plus de musique possible. » Ce mot avait frappé Maxime Gorki. Il est cité dans les *Entretiens à Iasnaïa Poliana*." (*La haine de la musique*, p. 226) et "Selon Cneius Mammeius, Pierre aurait confié un jour à Judas Iscariote que le seul regret qu'il conçût de son ancien métier, ce n'était ni la barque, ni la crique, ni l'eau, ni les filets, ni l'odeur puissante, ni la lumière qui se prend dans les écailles des poissons qui meurent dans une sorte de sursaut: Saint Pierre confia que ce qu'il regrettait dans les poissons, c'était le silence." (p. 85).

Bref, un voyage paisible, au sens le plus profond et le plus fort du terme — un sens rendu caduc par l'omniprésence des "bruiziques" de tous ordres, dans un monde où même la plus belle musique, par sa répétition, participe à l'asservissement général, à l'abrutissement des masses.

Je retrouvai la maison où j'avais emménagé juste avant mon voyage en Europe. Je m'y créai le corpus de petites habitudes pathologiques sans lesquelles je suis plus déboussolé qu'un marin du treizième siècle: le matin, j'arrose la vaste terrasse ouverte sur l'ouest et dominant la ville. Le béton a avalé goulûment l'eau avant même que j'aie terminé. Il est encore possible de déjeuner là, mais très vite l'endroit devient intenablement chaud, et l'on ne peut le réinvestir que longtemps après que le soleil est couché. Les amis qui viennent en fin de journée sont accueillis au salon, pièce semi-enterrée et haute de plafond, ce qui la rend doublement fraîche et permet qu'on se passe du climatiseur qui y est installé.

L'été tadjik est à comparer avec un été espagnol, tandis que l'hiver est plutôt suisse. Le contraste est grand, et les demi-saisons plus courtes que chez nous, ce qui laisse à l'été six bons mois de règne torride.

La fraîcheur de l'arrosage aidant sans doutes, la terrasse a souvent la visite d'oiseaux que je peine à identifier, tant je suis un piètre zoologue en général et ornithologue en particulier — des oiseaux un peu comme des pigeons, un peu plus petits, un peu roses: ramiers? Tourterelles? Geais? Qu'en sais-je? Que fait ma Cousine Olga, qui pourrait si aisément me renseigner? Parfois, je reçois également un moinal: ça, je sais l'identifier.

Et puis, si la maison n'a pas de jardin, elle a quelques trous ronds dans le sol de la terrasse qui permettent à des plantes et fleurs choisies d'animer l'espace minéral, à commencer par une immense vigne qui abrite le hamac mais à moyen terme le menacera car les grappes s'alourdissent déjà. Il y a également des fleurs de ce violet que j'idolâtre: sont-ce des capucines? Je suis aussi ignare en flore qu'en faune...

Tout cela n'est pas sans me rappeler la délicieuse série du *Retour à la terre* de Manu Larcenet. Le propriétaire-et-voisin fait des confitures et nous regarde vivre: il n'est pas sans rappeler Monsieur Henri!

Dans les craquelures des murs d'adobe poussent parfois quelques longues plantes non invitées — comme une revanche de la nature sur les projets des hommes.

À la cuisine, une lame de plancher près de l'évier couine très délicatement un petit cri de souri, et propose ainsi une compagnie discrète à celui qui s'occupe de la vaisselle.

Je passe le gros des jours dans un bural climatisé avec quelques collègues sympathiques et distingués. Ça me change du terrain-où-je pue! Je découvre ce que c'est que d'écrire des rapports rédigés d'abondance plutôt que ceux en *bullet points* qui ont fait mon succès dans les milieux techniques. Bref, je m'amuse — tant que ce n'est pas pour trop longtemps!

Je vais au boulot en Mashutka — ces taxis mini-bus (sept passagers pour les petits, neuf pour les grands) à itinéraires fixes que l'on arrête où l'on veut. Un matin, étant le premier passager, je me suis installé à l'avant, à côté du chauffeur. Plus tard, lorsque le bus était plein, le chauffeur refusa un petit vieux qui insistait lourdement. Une fois qu'il eut redémarré, il m'expliqua que le bonhomme était saoul. J'ai commencé à prendre des cours de tadjiks, et cette "conversation", si simple fût-elle, créa une atmosphère de complicité avec le pays qui égaya toute la journée. Ma vie est pleine de ces petits moments délicieux.

Autre exemple: on m'avait indiqué un cordonnier qui travaillait aussi proprement que promptement, et pour un prix tellement modique je me surpris à souhaiter découdre mes chaussures au couteau pour renouveler le plaisir de m'entendre demander un seul petit euro pour une réparation propre et nette! Cet artisan habile me répara le vieux sac à dos *Karrimor* auquel je devais déjà plus de quinze ans de "bons et loyaux services"... Incroyable! Ces artisans sont des génies. J'admire bien plus leur art que les plus formidables avancées de la technologie...

Je redécouvre également un pays sans hommes, où seuls travaillent les femmes et quelques expatriés ingénieurs. Ce n'est pas désagréable, comme environnement! Je ne comprends décidément pas le faible attrait touristique dont jouit ce pays — mais d'une certaine façon, cette absence d'étrangers ne me le rend qu'encore plus agréable!

Dimanche, je suis retourné au lac où je m'étais baigné nu à mon arrivé il y avait près d'un an. Le fils du bonhomme fêtait ses trente ans. J'avais amené Meuille, ma fidèle vache à tuyaux, et ne trouvai pas moins de cinq opportunités de jouer, au début loin de convives alanguis, mais à leur demande de plus en plus près, pour terminer en séance de photos/vidéo qui ravit le jeune homme — encore qu'à trente ans, ici, on ne l'appelle plus guère ainsi: il est père de deux enfants!

Malgré le travail, je parviens à gonfler Meuille régulièrement, à lire suffisamment et même à écrire un peu: ces trois indicateurs permettent de mesurer combien ma vie est équilibrée ou non. Actuellement, elle l'est — donc.

*Vendredi 15 juillet* — Il y avait concert hard rock ce soir-là. Comme nous nous étions d'abord retrouvés pour boire un verre à une petite équipe, nous sommes arrivés trop tard pour la première bande, un groupe de punk tadjik entièrement féminin. Ça fait plusieurs fois que j'entends parler de ces jeunes originales, et je regrette de les avoir manquées. Nous avons tenté de nous installer en galerie avec une amie architecte française, mais nous en avons été refoulés pour raisons sécu. Du coup, nous avons rejoints mon ami violoncelliste de l'opéra à une table presque derrière la scène, côté jardin. De là, nous voyions mieux le public que les artistes — bon, eux, nous les entendions, pas de problèmes. Ce qui m'a impressionné en regardant ces gens qui écoutaient de la "musique" (pardonnez les guillemets, mais c'est plus fort que moi), c'est l'effort colossal demandé à toutes les vertèbres cervicales présentes: chacun était campé sur ses pattes mais agitait frénétiquement le bocal. Drôle d'humanité.

*Lundi 18 juillet* — Le tadjik est une langue formidable! Une prune se dit *Olou*. Un abricot se dit *Zardolou* soit "prune jaune". Rien de désopilant jusque-là je vous l'accorde, mais si vous cessiez de m'interrompre, je pourrais poursuivre. Une pêche se dit *Chaftolou* soit "prune poilue". Poétique. Ensuite, on en vient aux variétés de pêches: une pêche ronde se dit *Chaftolouï Guird*, une pêche plate se dit *Chartolouï Patchak* (exactement "pêche écrasée") et une nectarine se dit *Chaftolouï Loutchak* soit "pêche dénudée" ou encore, si vous avez suivi, "pêche poilue à poil". Quand je vous dis que le tadjik est une langue formidable!

*Mardi 19 juillet* — Ce matin-là, nous étions deux à attendre un *mashutka*. Tous étaient pleins. Finalement, un particulier s'arrêta et nous embarqua. Il nous expliqua qu'il était médecin dans le Badakhshan. J'aime vivre dans un monde où les particuliers embarquent gracieusement ceux qui attendent le bus sans autre raison que le plaisir d'une brève conversation urbaine.

*Mercredi 20 juillet* — Un petit chat vint nous tourner entre les pattes au petit déjeuner, sur la terrasse. Il était déjà alentour la veille. J'aime autant avoir un chat dans le jardin que j'abhorre en avoir un à l'intérieur de la maison. Bref, je suis ravi.

Dix jours plus tard, il était reparti comme il était venu.

*Jeudi 21 juillet* — Tout n'est pas toujours rose non plus, n'allez pas croire ça. Le soir, je pris un *mashutka* dont le chauffeur n'était rien d'autre qu'un p'tit con. Il conduisait en faisant crisser les pneus, en projetant ses passagers les uns contre les autres, en embarquant des surnuméraires jusqu'à asseoir un pote sur ses genoux et lui confier le volant tandis qu'il gérait les pédales. Je suis descendu avant destination et ai continué à pied.

*Samedi 23 juillet* — Il paraît que le Tadjikistan est le pays le plus ensoleillé du monde. Je doute du superlatif catégorique, mais je ne doute pas de ce que le pays se place aisément en peloton de tête...

## Khorog

---

*Mercredi 27 juillet* — Ce matin, je pris l'hélico pour aller à Khorog avec mon chef. Aussi loin que je me rappelle, c'était la première fois de ma vie que je volais en hélicoptère. Magnifique. Bien sûr. Très différent du petit avion avec lequel j'avais survolé le même itinéraire quelques mois plus tôt. J'eus le temps de bien voir Vanj de haut et de détailler les rochers acérés par absence d'érosion.

Khorog est une bourgade enchanteresse. Un long boulevard lui sert de Champs Élysées, et à toute heure il est arpenté par des hommes et des femmes élégants et, ma foi, belles et beaux. Les femmes ont la ligne de menton très fière. Il fait frais et vent: ça change de la touffeur de Douchanbé!

Le seul embranchement majeur croisant cette avenue est l'occasion d'un feu tricolore, le seul de la ville, et, partant, le seul à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde! Un vaste parc accueille mamans à poussette et baigneurs. On se croirait dans une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est paisible, primesautier, serein — délicieux. Je ne conçois pas qu'on puisse s'y ennuyer. C'est pourtant le cas de partie des collègues qui y travaillent...

Lorsque j'y venais de Vanj (trois ou quatre heures seulement de bagnole), ça me paraissait une métropole immense, "la" grande ville! J'en garde cette impression: loin d'une bourgade de province, Khorog me reste un pôle de centralité régionale.

Durant mon premier rendez-vous, l'immeuble s'est mis à tanguer: nous avons estimé (entre spécialistes donc) que c'était un petit séisme de magnitude 5. Rien à voir, donc, avec celui dont vous avez peut-être entendu parler qui a fait quelques morts au Kirghizistan: c'était le 19 juillet, et une magnitude officielle de 6.0...

---

*Douchanbé, le mercredi 03 août* — Hier soir, nous avons partagé une raclette entre Suisses (bien sûr), Russe, Ukrainiennes, Iranienne et Tadjiks. Vive le fromage fondu! La journée avait été une de ces journées que Bourdieu aurait définies comme un "sport de combat": il s'agissait de faire passer quelques messages fondamentaux à propos du parasismique, des messages du terrain contre les universitaires qui veulent importer leurs études dans des contextes où elles ne s'appliquent pas... Ouf!

Et puis, je suis d'humeur à vous proposer un petit cours introductif rapide de lecture du cyrillique! Après ces premiers pas, vous pourrez lire au moins 50% des enseignes publicitaires du pays (les lire, pas forcément les comprendre). Message de base: le cyrillique, c'est facile, c'est comme l'alphabet latin, sauf que c'est différent:

A, K, M, O, T et un grand e-minuscule se prononcent comme en français, mais:

B se prononce V

C se prononce toujours S,

F se prononce comme un G tellement dur que c'en est un R (en fait, tout le monde se marre lorsque j'essaye de prononcer cette lettre)

H se prononce N

N-à-l'envers se prononce I

P se prononce R

R-à-l'envers se prononce IA

X se prononce KH (comme Jean-Sébastien Bakh)

Y se prononce OU

3 se prononce Z

Facile, non? Les autres lettres la prochaine fois.

*Vendredi 05 août* — Pour des raisons qu'il serait fastidieux de développer ici, j'ai fait transférer aujourd'hui mon enregistrement officiel de Marseille à Astana (ambassade suisse la plus proche). C'est la première fois (depuis, je crois, le Burkina Faso en 2003) que je déplace ma résidence officielle. Me voilà donc en Asie Centrale "pour de bon"!

*Dimanche 07 août* — Dimanche aprême, nous sommes allés à six à un lac artificiel voisin créé pour la baignade: peu profond, pentes accessibles sur tout le pourtour, petites jetées pour plonger, location de bateaux pneumatiques, vendeurs de glace à la criée et guitounes pour que les familles ne soient pas dérangées par les voisins. Mais surtout, je ne m'attendais pas à voir les femmes tadjiks en maillot de bain. En fait, et contre mes préjugés, rien sur une photo aurait pu distinguer cette plage de, disons, le Lac de la Bonde en Provence...

Ce pays est décidément plein de surprises!

*Lundi 08 août* — Il recommence à faire des températures viables, grâce à une petite brume de chaleur et de poussière qui voile pudiquement le soleil cru. On peut même redormir sans air conditionné. Ouf.

Il fait néanmoins encore trop chaud pour manger à midi, alors j'ai pris la bonne habitude suivante: je mange matin et soir, et pour le dîner (midi), je me fais une orgie de fruits: pêches, abricots, prunes, poires, pommes, raisin (du jardin) miam!

*J'étais tranquille, j'étais peinarde...*

(Renaud, *Laisse béton*)

Depuis la fin de nos derniers contrats, Fatemeh et moi vivions tranquillement au Tadjikistan, préparant la visite de quatre de mes chères Cousines. Nous profitons de la vie à Douchanbé en essayant de survivre à la chaleur.

Il y a, au sortir de Dushanbe en direction de Khujand, un immense aqueduc métallique qui franchit une gorge d'un jet rectiligne. Pour une raison que je ne m'explique pas, cet aqueduc moderne déborde en permanence, de sorte que la vallée est coupée par un double rideau d'eau qu'on aperçoit de la route principale. C'est magnifique. Un jour où rester dedans ne suffisait pas à supporter la chaleur, nous y sommes allés et j'y ai joué de la cornemuse.

Vol de pigeons (ou autres oiseaux urbains): presque chaque matin une ou deux douzaines de volatiles tournent en rond pendant plusieurs minutes. Lorsqu'ils se présentent de profil, les ailes alternant blanc et anthracite ont un effet stroboscopique hallucinatoire. Lorsqu'ils se présentent de face ou de dos, chaque oiseau n'est plus qu'un point et l'ensemble de la horde hypnotisante semble avoir été brièvement avalé par le ciel.

À une intersection plus ou moins ombreuse, un petit gars en polo rouge était allongé ventre contre terre sur une natte. Il vendait des "meulons" empilés devant lui... La chaleur n'épargne personne. Les seuls à la supporter sont les garçons bronzés en vieille culotte qui plongent dans les canaux, les fontaines et les rivières.

Le jeu de tuiles que j'affinais depuis des années — *mi-Guerre des moutons*, *mi-Carcassonne*, *mi-Risk*, *mi-Colons de Catane*, hi, hi, hi — commença à recueillir des adeptes. Nous jouâmes de nombreuses soirées d'initiation ainsi que de nombreuses soirées "engagées" avec les joueurs précédemment initiés. Bref, c'était un beau succès.

Nous notâmes qu'à l'approche du vingtième anniversaire de la jeune république — qui, de toute son histoire, n'a jamais eu qu'un seul et même Président-Dictateur-Général —, les grands axes "élyséens" furent revêtus de goudron frais



tandis que sur les rues parallèles, on continuait à slalomer entre les trous. Sur ce même grand axe, tous les feux tricolores furent désormais dotés d'un compteur qui égrène les secondes qu'il vous reste soit à attendre, soit pour vous engager... C'est bien joli.

Pendant ces "vacances", je pus enfin terminer le gros Pléiade de Rabelais: cinq *Livres et œuvres diverses* en ancien français, non modernisé, orthographe d'époque! J'en ai bavé. Je vais me ruer sur une édition abordable de *Pantagruel* pour retrouver le plaisir de lire Rabelais, et abandonner l'ambition de lire le XVI<sup>e</sup> siècle non revu.

Sinon, je me régale toujours à lire Giono (actuellement l'époque du *Hussard*), et n'accroche toujours pas à Ramuz qui lui est pourtant souvent comparé (j'ai essayé *Aline* et *Si le soleil ne revenait pas*). J'ai beaucoup aimé un vieux Paasilinna (*Le lièvre de Vatanen*) et je continue à prendre énormément de plaisir au style posé de Tourgueniev (*Pères et fils*, génial — où est créé, mondialement, le terme de "nihiliste" — et *Les mémoires d'un chasseur* que je n'ai pas encore fini). En anglais, j'aime toujours lire David Lodge et Somerset Maugham.

Quant tout à coup...

Mercredi 17 août

Un certain mercredi 17 août, presque par hasard, j'appelai un gars dont je savais qu'il construisait une usine de coton — c'était une amie qui lui avait fait les études constructives. Le gars était en pleine panique, car depuis le départ de ladite copine, tout se cassait la gueule. Le lendemain matin du soir où je l'avais appelé pour savoir s'il avait peut-être du travail des fois par hasard, il me donnait rendez-vous au matin pour aller voir le site. Bilan catastrophique. Je piétinai aux gros souliers ferrés le peu de moral restant au gars. Ils étaient très, très mal partis... Le soir même, je le rencontrai après deux soirées d'au-revoir, entre 23:00 et 01:00 du matin. Il essayait de me convaincre de tout plaquer et de travailler pour lui jour et nuit.

Nous trouvâmes un compromis où Fatemeh me secondait et où nous ne travaillions qu'un jour sur deux. Mais pour commencer, nous passâmes sur le chantier le samedi et le dimanche précédant l'arrivée desdites Cousines! Et nous dûmes travailler encore un peu avant de nous accorder des vacances dans le Pamir ensemble. Mais tout ceci vous sera détaillé dans un prochain *Carnet*...

En attendant, tous nos projets d'avenir à moyen terme sont à réviser, y compris notre voyage en Europe: plus de nouvelles dès que les choses se sont un peu tassées...

## Les Cousines

---

Les Cousines débarquèrent le lundi 22 z'août. Quand je dis "Cousines", entendez deux Cousines, une amie à elles et leur mère — c'est-à-dire ma tante. Pour commencer, elles désapprouvèrent collectivement ma nouvelle coupe de barbe, mais peu m'en chaut (empereur), car il y avait quelque six ans que je n'avais pas changé fondamentalement d'ensemble cheveux-barbe, et ça commençait à me démanger.

À regarder le Tadjikistan avec leurs yeux, une chose me frappa d'emblée: il fallait constamment qu'elles fassent attention aux poignées de portes et de fenêtres, aux robinets et aux interrupteurs, car ces objets, robustes et fonctionnels par chez elles, sont ici fragiles. Il faut en prendre soin. De même, mes Cousines commencèrent par trébucher de partout lorsque nous marchions le long des trottoirs douchambéiens — semés de trous, de nids-de-poule, voire coupés par de profonds caniveaux ouverts — avant qu'elles s'habituaient à regarder leurs pieds.

Comme elles étaient infiniment cultivées en matières de faune et flore, j'eus quelques réponses aux questions fondamentales qui me taraudaient: la jolie plante qui escalade joyeusement les poteaux de notre terrasse et les émaille de violet magnifique est du liseron. L'oiseau qui nous rend visite est une tourterelle maillée. Quant aux autres oiseaux que l'on a croisés en route à travers le pays, j'ai retenu le Martin Triste et le Guêpier.

## Pamir — encore une fois

---

Nous avions prévu d'aller à Khorog dans le Pamir. C'est-à-dire deux jours de route aller, deux jours sur place et deux jours de route retour. Heureusement que nous avons des carnets de chant pour occuper les longues heures de tapecul! Sinon, pour émailler l'aventure, nous eûmes droit à deux crevaisons à l'aller et un chauffeur fou au retour, qui voulait nous renégocier le prix convenu en menaçant de nous abandonner au bord de la route (au point que nous ne quittions jamais tous le véhicule en même temps)...

En route, je passai de longues heures à tenter de convaincre mes Cousines de ce que l'un des plus purs achèvements de l'humanité, d'une élégance et d'une perfection inégalées sinon inégalables, était la niveleuse — j'ai peur de ne pas avoir rallié leur enthousiasme. De même, j'ai crainte de ne pas être parvenu à leur faire entendre toute la poésie du doux chant des chenilles de bulldozer au crépuscule, ce gémissement chuinté et légèrement grinçant qui ne laisse aucun amateur de chantier indifférent... Sans parler de l'odeur de soudure qui rappelle tant de bons souvenirs à qui a aimé travailler à la construction.

Passons, puisque mes tentatives de désilage furent vaines. Des deux jours que nous passâmes dans le Pamir, le premier fut consacré — outre à récupérer de nos dos endoloris, pour ne parler que du dos — à une visite au marché afghan de Kho-

rog. Même principe qu'à Ishkashim où j'étais allé deux fois: une zone neutre entre les deux pays où les ressortissants de l'un comme de l'autre peuvent sans visa venir vendre et acheter ce qui leur chante. Le second jour, nous allâmes à Djelondi, ces sources chaudes sises à quatre mille mètres d'altitude dont j'ai déjà parlé par deux fois (*Carnets* 09 et 10 ci-dessus) sans jamais les nommer. Je fus surpris, car en été, les lieux n'évoquaient plus, mais alors plus du tout la bande dessinée *Partie de chasse* d'Enki Bilal à laquelle Olivier comme moi avons songé obsessionnellement lors de nos visites hivernales. Par contre, altitude aidant, nous fûmes tous essoufflés lors d'une petite balade dans les environs.

Nous rentrâmes afin d'accueillir ma mère qui se joignait à nous. Les premiers jours à sept furent tranquilles.

## Boulot (coton)

---

Quand je dis "tranquilles", je l'entends pour nos cinq invités qui profitaient de l'air conditionné à la maison. Mais pour Fatemeh et moi, nous avions à faire avec l'usine de coton dont j'ai parlé la dernière fois.

Voici l'affaire en bref: une grande entreprise du coton voulait égrener le produit "sur place" au Tadjikistan, et pour ce faire remonter ici une usine qu'ils démontraient en Amérique Latine. Sur le principe, rien à redire...

Mais pour une raison que je ne m'explique pas, les gérants de cette entreprise sous-estimèrent formidablement l'aventure que constituait la construction d'une usine: ils se lancèrent dans l'affaire tard, beaucoup trop tard, sans architecte expatrié, sans architecte local, sans plans, sans contrats, sans calendrier, sans quantitatifs, sans descriptifs, sans définitions des marges de tolérances à l'exécution, sans directeur de chantier, sans rien, rien de ce qui fonde la base d'un projet de construction, même simplissime. Une amie architecte française les avait aidés au printemps, puis avait abandonné la partie. Plusieurs mois plus tard, figurez-vous que les choses ne s'étaient pas améliorées!

Bref, il nous fallut huit jours de consultance échevelée pour enfin convaincre notre employeur qu'attendu comment les choses étaient parties, il valait mieux qu'il continue à faire de la "tadjiquerie" (le mot est de lui, mais je l'adopte avec plaisir), plutôt qu'essayer de faire mieux sans espoir d'y parvenir — quitte à refaire une usine dans deux ans lorsque l'existante commencera à donner de la bande.

Le directeur avait fini par m'appeler "Cassandra" et pour sûr ne m'a pas gardé sa plus indéfectible amitié, car on n'aime jamais à se voir détruire les illusions auxquelles on a à se raccrocher. Je commence à m'habituer à ce rôle que j'ai souvent tenu ces dernières années: trop de gens sous-estiment la complexité d'un projet de construction, ses délais, ses coûts. Et puis, je préfère une vérité qui fait mal (même si j'essaye d'enrober un peu les choses) à abonder dans le sens d'un client que je vois foncer vers un échec annoncé.

Le seul problème de cette aventure est qu'elle nous a tenus occupés lorsque les Cousines étaient là. Heureusement que nos amis tadjiks acceptèrent de s'occuper d'elles...

## Le 09 septembre

---

Le 09 septembre était le vingtième anniversaire de la jeune République — qui, je le rappelle, n'a jamais connu qu'un seul Président-Dictateur-Général de toute son histoire —, préparé depuis bien des mois avec une exclusivité croissante, et finalement célébré en immense pompe.

À cette date, les Cousines étaient déjà rentrées et seule nous demeurait en visite ma mère. Elle profita un peu des défilés et des concerts, mais sans nous, car une affaire de visas pas renouvelés à temps nous retenait cloîtrés. Cette situation dura jusqu'au-delà du départ de ma mère, ce qui rendit son séjour bien moins aventureux que celui des Cousines qui l'avaient précédées. Heureusement, le court été trop chaud avait cédé la place au long et agréable début d'automne, et on pouvait recommencer à vivre le jour. Je pus également accompagner ma mère pour une balade dans les montagnes alentours, mais Fatemeh dut rester enfermée ce jour-là aussi.

Une fois la fête terminée, la gueule de bois nationale commença: nous conûmes les premières coupures de courant de l'année.

## Perspectives

---

Lorsque ma mère partit, Fatemeh et moi tentâmes un premier bilan de notre situation, que voici:

1—À nous deux, nous avons collaboré avec plus de neuf employeurs — privés, institutionnels, ONGs, etc. Pour moi, vous vous souvenez peut-être de Caritas (ONG internationale), de AKDN (fondation privée) et de la récente usine de coton (entreprise multinationale). Fatemeh ajoutait à la liste d'autres ONGs (nationales et internationales), un privé (qui, comme Caritas, nous doit toujours de l'argent), une école, etc. Bref, il nous semblait avoir passablement fait le tour des options.

2—L'affaire des visas citée plus haut commençait à nous donner l'impression que nous étions malvenus dans ce pays.

3—Beaucoup de nos plus proches et chers amis se mirent à partir, au point que nous devons parfois partager une soirée en deux pour ne pas manquer une fête d'adieux. Après l'architecte Ilona que j'ai mentionnée ci-dessus, citons nos proches amis hongrois Csilla & Géza, l'Italienne Angela avec qui j'avais colloqué au début de l'année, les Anglais Carly & Shane, Artemy de Moscou — sans compter ceux qui, sans être partis encore étaient sur le départ...

4—Mais surtout, nous nous mêmes à ressentir ce que j'avais prédit dès le début de cette aventure: une grande lassitude due au fait que malgré tous les efforts de bien des gens, rien ne s'améliorait dans ce pays. Il est très usant de faire le bilan chaque année et de constater que tous les indicateurs sont systématiquement à la baisse — ce, continûment depuis vingt ans. Presque tous les expatriés que j'ai connu sont restés deux ou trois ans en moyenne, ont aimé le pays, mais sont partis épuisés et amers. Nous ne ferons probablement pas exception.

En effet, le bilan de tout ça est que bien que nous aimions ce pays et notre petite maison à la magnifique terrasse, nous risquons de partir bientôt — sauf, bien sûr, improbable et miraculeuse proposition, que nous ne cherchons même plus à susciter!

Mais partir n'est pas sans poser à son tour des questions:

1—Quand partir? Faut-il précipiter les choses et transformer les vacances prévues pour novembre en aller-simple, ou rentrerons-nous profiter du sauna et de la terrasse un dernier hiver afin de pouvoir recevoir encore quelques amis?

2—Et quelle suite? Où? Missions ou architecture en Europe?

Ces questions, ainsi que d'autres, devraient trouver réponses dans les prochains "Carnets"...

## Lanternes magiques et autres anecdotes

---

Un restaurant un peu chic proposait pour s'essuyer les mains aux toilettes de vraies petites serviettes-éponges qu'on pouvait jeter dans une corbeille à linge. La délicate intention était gâchée par un panneau cocasse: "*Please use napkins for its purpose (hands only).*" = "Veuillez ne vous servir de ces serviette que pour ce à quoi elles sont destinées (les mains)."

Un jour, nous étions quelque sept passagers dans un grand marshutka. Le chauffeur était un jeune premier avec une certaine prestance mais un début d'embonpoint qui la menaçait à court terme. Soudain, il gara son véhicule sur le bas-côté (sans feux de détresse bien entendu) et alla aider à pousser un véhicule en difficulté. Le gars n'avait pas hésité à faire attendre tous ses passagers pour aider quelqu'un: je le trouvai soudain sublime, dostoïevskien. Il me rappelait la légende de Saint-Dimitri, je crois, citée dans les *Frères Karamazov*: le saint avait préféré arriver en retard à un rendez-vous avec Dieu Lui-même plutôt que laisser un nécessiteux sans aide.

Enfin, concluons ce *Carnet* sur une énigme. Notre chambre est "ornée" (permettez les guillemets) d'un immense lustre compliqué commandé par deux interrupteurs et un variateur. Un soir, fatigués de n'être éclairés que par une seule ampoule dans l'ensemble, nous en achetâmes un stock. Des quatre commandées par le variateur, trois explosèrent coup sur coup, à quelques pages de Tourgueniev d'intervalle. La dernière tint bon. Mais lorsque je voulus l'éteindre, elle refusa d'obtempé-

rer. Impossible de l'éteindre! Je tentai de la casser, mais à califourchon sur un escabeau fragile, je ne me sentais pas en force et abandonnai rapidement. Finalement j'allai couper les plombs, attendis que l'ampoule refroidît, et alors la dévissai (avec peine, d'ailleurs). L'anecdote se serait arrêtée là que je ne l'aurais sans doute pas rapportée. Mais quelques jours plus tard, nous rentrâmes à la maison avec les Cousines: une autre ampoule était allumée. Une ampoule que personne n'avait installée là et qui datait donc forcément du précédent locataire, que nous n'avions jamais vu fonctionner, et surtout qui s'était allumée sans que personne n'ait fait fonctionner un interrupteur! Un auto-allumage de première. Et impossible, là encore, d'éteindre! Je retentai le coup des plombs, mais l'ampoule refusait de se laisser dévisser. Nous la masquâmes tant bien que mal avec du papier pour la nuit, et au matin contactâmes le propriétaire, lequel n'avait pas d'autres hypothèses à avancer et se contenta de briser la fautive. Toujours est-il que ces histoires de lumière qui récalcitrent à s'éteindre me paraissent délicieuses...

Le monde est plein de mystères.

Le 15 septembre, nous eûmes droit à notre premier orage — beaucoup d'éclaires mais à peine quelques gouttes de pluie. Trois semaines plus tard exactement une étrange brume de poussière couvrit la ville d'une épaisse pellicule rougeâtre. Cette brume mit deux jours à se lever.

Entre ces deux événements, l'automne s'était installé: une saison délicieuse en forme d'été indien. On peut enfin marcher dans la rue sans chercher systématiquement le côté à l'ombre, et dormir sans suffoquer. Certains on même commencé à porter des vestes. Quant à moi, je me suis remis à arpenter la ville à pied — une à deux heures par jour en moyenne. Je revis!

### Saynètes

---

Outre un orage, donc, l'automne commença par une première (pour moi) réunion du *whisky club* de Douchanbé: j'appris ainsi à déguster différents excellents ouiskies au fil d'un bon repas, et de parler de leurs nez, leurs jambes et autres notes finales. Ce soir-là, nous dégustâmes un Glenkinchie (Lowland) de 12 ans, un Dalmore (Highlands) de 15 ans (mon favori ce soir-là), un Tonintoul (?) (Speyside) de 16 ans, et un Bunnahabhain de 9 ans, édition spéciale limitée 180 bouteilles, mais qui me déçut car trop fort. Chacun rentra chez lui sans que personne n'ait mal à la tête, ni le soir même, ni le lendemain matin.

Ce même jour, nous constatâmes une mystérieuse disparition dans la cuisine de notre maison: deux saladiers, remplis respectivement de noix et d'abricots secs, furent retrouvés vides au matin! Même s'il est bien possible que nous ayons des souris dans la maison, qu'auraient-elles fait de tant et tant de nourriture? Voilà qui donne un air nouveaux à nos longues discussions sur les fantômes!

Les 26 et 29, Fatemeh et moi reçûmes successivement nos visas: dès lors et pour six mois, nous étions à nouveaux légalement au Tadjikistan! Ouf. Par contre, c'est également autour de ces dates qu'une amie très chère fut expulsée sans autres formes de procès, du jour au surlendemain, par Caritas. Elle aussi semble avoir mis en cause le pouvoir absolu de la cheffe... Je commence à sérieusement en vouloir aux Quartiers Généraux de continuer à fermer les yeux sur l'accumulation des cas.

Le jeudi 29, l'épouse de mon ami Botir débarqua d'un séjour de trois semaines en Suisse. Nous lui avons préparé un petit déj' sur la terrasse. Aube et chocolat suisse frais émoulu de l'avion. Un instant de bonheur. Dès 07:00, comme le soleil apparaissait enfin, elle repartit pour rejoindre sa famille à Khujand dans le nord du pays.

Le lendemain, nous nous retrouvâmes nombreux devant les portes fermées de l'opéra: l'information circule de plus en plus mal, à telle enseigne que je n'y suis pas retourné depuis bien des mois — en fait, depuis mon retour au Tadjikistan début juillet. Du coup, nous allâmes manger iranien avec d'anciens collègues.

Le 01<sup>er</sup> octobre, Fatemeh et moi rendîmes visite à une amie convalescente. En chemin, le chauffeur du *marshutka* avait besoin de monnaie: il se mit à rouler à côté d'un collègue, et lancé à pleine vitesse lui expliqua son problème, lui tendit le billet à changer, et attendit sa monnaie... Je n'étais qu'à moitié rassuré, mais j'ai trouvé cette ingénuité touchante. Comme notre amie habitait au sixième étage d'une tour et qu'elle était entourée de petits neveux de tous âges, je me lançai dans la confection d'avions en papiers dont certains, emportés par des thermiques, parvinrent même à monter! Le soir, "tout Douchanbé" était à un défilé de mode où plusieurs amis participaient, soit comme créateurs soit comme mannequins. L'événement était consacré à "la beauté", et de fait il y eut pléthore d'épaules nues et de longues jambes! Fatemeh et moi en profitâmes pour visiter — et critiquer — l'hôtel de luxe toujours pas terminé dans lequel l'événement avait lieu et auquel elle avait travaillé jusqu'à plus soif, c'est-à-dire jusqu'à cet été.

Et le 03 octobre, je fis une découverte qui révolutionna mon idée du marketing domestique. Vous savez comme moi que les aspirateurs sont vendus à perte, presque offerts, afin que l'on achète de coûteux sacs (comme les imprimantes à jet d'encre): eh bien ici, dans un tel aspirateur ordinaire, j'ai découvert un sac en tissu, lavable, et donc réutilisable à l'envi! J'hésite à en acheter une série pour les distribuer en Europe!

Fin septembre avait lieu à Douchanbé une grande conférence internationale sur les risques géologiques en montagne (tremblements de terre, glissements de terrain, inondations-éclair, etc.). Je présentais fièrement un papier, peut-être mon premier papier scientifique (bientôt sur le ouaibe). Entres autres j'y défendais une thèse qui prit un second souffle les semaines suivantes, lorsque j'appris que la fondation de l'Aga Khan, pour laquelle j'avais travaillé en août, promouvait exactement l'inverse de ce que j'avais préconisé — et d'autres spécialistes plus spécialistes encore que moi avec moi.

Je m'explique, et j'en profite pour développer deux autres de ces combats dans lesquels sont engagées mes énergies, ces temps où le chômage me libère. Détaillons, puisque que la seule arme dont je dispose pour la diffusion de ces idées est la discussion: il serait bête de m'en priver!

Le premier combat concerne la réaction aux séismes — Que faire lorsque la terre tremble? C'est le facteur "humain", social, en marge de ma spécialité de constructeur, mais sur lequel j'ai quelque idées tout de même, et une certaine expérience depuis quatre ans que je travaille dans des pays à forte sismicité.

Aux États-Unis, on a développé une technique appelée DCH pour *Drop, Cover and Hold on* ("Plongez, couvrez-vous et attendez"). Cette réaction est adaptée à une grande partie du monde occidental. Mais elle est fondée sur quelques présupposés qui la rendent inopérante dans les zones rurales des montagnes du Pamir, à savoir:

> Que les maisons sont solides et les tremblements de terre "raisonnables", c'est-à-dire que lors d'un séisme, la majorité des maisons tiennent debout (ce qui est faux ici, les maisons s'effondrent et écrasent tout),

> Que les rues sont étroites et donc dangereuses à cause des objets qui tombent: volets, géraniums, tuiles, etc. (faux encore, en zone rurale les espaces extérieurs sont sans risques),

> Que la majorité des victimes sont des blessés dont les blessures viennent de chutes ou d'objets tombants (ironique lorsque les maisons sont pratiquement dépourvues de mobilier), et enfin

> Que les maisons sont grandes, à étages, et donc impossibles à évacuer en quelques seconds (mais au Tadjikistan, on est souvent à quelques enjambées seulement d'un dehors dégagé et sans risques).

Bref, le DCH n'est clairement pas approprié lorsque les maisons sont mauvaises et les extérieurs sûrs, c'est-à-dire pour 70% de la population du Tadjikistan. Et je suis furieux car la fondation de l'Aga Khan, qui a une audience énorme, promeut précisément le DCH dans le Pamir. C'est non seulement bête, c'est assassin! On a pu calculer que si les Pakistanais avaient appliqué le DCH en 2005, le nombre de morts,



déjà considérable, aurait été multiplié par un facteur allant jusqu'à quinze! Quinze!!!

Mais comment s'opposer à la fondation de l'Aga Khan, même tous techniciens réunis? Je suis preneur de toute bonne idée.

Le deuxième combat me concerne plus directement: il s'agit d'une technique à la mode, le *retrofitting*, qui consiste à améliorer la résistance d'un immeuble existant en rajoutant un peu de béton par-ci par-là — dans le pire des cas en ajoutant simplement du crépi renforcé.

Le *retrofitting* est très bon marché par rapport à la construction neuve, vous l'imaginez bien. Et comme personne ne s'inquiète de savoir si une école *rétrofittée* "vaut", sismiquement parlant, une école neuve, il est bien plus intéressant de pouvoir se targuer d'avoir "*retrofitté*" vingt écoles que d'en avoir construit deux pour le même budget! La mode du *retrofitting* est donc essentiellement liée aux méthodes de compte-rendu et à l'absence de compétence technique de ceux à qui ces comptes-rendus s'adressent.

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit: ces mesures sont presque toujours une amélioration, mais ce mieux est très, très relatif — et certainement insuffisant.

Techniquement, le *retrofitting* n'a de sens que si on analyse l'existant en finesse: état des fondations, composition chimique et physique des bétons, positionnement et état d'oxydation des ferraillements, état de conservation des bois, etc. Or, ces analyses coûteraient souvent plus cher que de construire un nouveau bâtiment: on n'engage en principe de tels frais que pour des bâtiments exceptionnels. Le *retrofitting* consiste donc à renforcer au petit bonheur un bâtiment dont on ne sait rien, techniquement parlant, en se disant que ce sera toujours un peu mieux qu'avant.

Ce n'est déjà pas très responsable. Mais là où le bât blesse, c'est qu'on renforce surtout les murs, alors que bien souvent ce sont d'autres éléments qui cèdent, par exemple les fondations. C'en est même devenu un scandale après le tremblement de 2008 dans le Sichuan, mais pour tout dire c'était la même chose au Pakistan: les écoles se sont effondrées pour défaut de fondation, pas à cause des murs, et renforcer ces derniers n'aurait servi à rien.

Bref, sans (coûteuse) assistance technique, le *retrofitting* est à côté de la plaque — dangereusement.

Le dernier combat n'a rien à voir avec la construction, mais l'impact et la bêtise impliquée sont tels que je suis profondément touché. Il s'agit du sida.

Un malheureux rapport approuvé par l'Organisation Mondiale de la Santé admet que l'on peut réduire un peu le taux de propagation du sida grâce à... la circoncision.

Forts de ce rapport, des chirurgiens charcutent en masse les pénis africains, laissant croire que les gens sont désormais immunisés. On parle de millions d'opérations effectuées, et plus encore à venir...

*Exit*, en quelques mois, des décennies d'efforts pour promouvoir les seules techniques fiables de protection contre le sida. Or, la circoncision ne diminuera pas la propagation du sida en quantité, elle ne peut, au mieux, que la ralentir un tout petit peu dans le temps.

Je m'explique.

J'ignorais, jusqu'à il y a peu, que le taux de transmission du sida "par acte" est très, très bas: entre 1 pour 200 et 1 pour 20'000 (je prendrai 1 pour 1'000 dans ce qui suit). Il faut donc 700 rapports sexuels pour avoir une probabilité de 50% de transmission, soit sept ans à deux fois par semaine (arrêtez de rire, au fond). Il faut 2'300 rapports pour que cette probabilité de transfert atteigne 90%.

C'est donc la *répétition* de l'acte qui engendre la propagation — sur une "déviation" unique, les risques sont minimes (même si les campagnes de sensibilisation, genre la BD *Jo*, ont raison d'insister précisément sur ce risque).

Réduire le taux de transmission, c'est utile sur un acte unique. Par contre, dès qu'on répète l'acte, la probabilité tend à devenir certitude, que la probabilité "par acte" soit élevée ou réduite. Ce n'est qu'une question de nombre d'itérations.

Prenons un exemple: jouons à la roulette russe avec deux balles dans un barillet de six chambres. Un joueur a une chance sur trois de se faire sauter la cervelle. Si on divise le nombre de balles par deux (une seule balle), il n'a plus qu'une chance sur six d'y passer, ce qui est certes un gain considérable. Par contre, imaginons que le joueur décide de jouer tous les matins, chaque fois en faisant tourner le barillet. Ses chances de survie réduisent très vite:  $2/3 = 67\%$  au premier jour,  $4/9 = 44\%$  au deuxième,  $8/27 = 30\%$  au troisième,...  $1.7\%$  au dixième et  $0.03\%$  au vingtième jour. S'il n'y a qu'une seule balle dans le barillet, les chances de survie sont de  $5/6 = 83\%$  au premier jour,  $16\%$  au dixième,  $1.8\%$  au vingtième-deuxième,  $0.03\%$  au quarante-quatrième. On arrive donc aux mêmes probabilités (au bout de quelques jours, le gars est mort), mais un tout petit peu plus tard. Pour en revenir au sida, cela signifie qu'il faudra un peu plus longtemps pour être infecté, mais que les chances restent les mêmes à long terme: on l'attrapera! Ou, en d'autres termes, on n'est *pas* protégé!!!

Par ailleurs, la circoncision ne protège que l'homme: qui donc a pensé aux femmes dans cette campagne? Un homme infecté, même circoncis, a toujours la même chance de coller la maladie à sa partenaire, nom de nom! C'est révoltant!!!

En résumé, la circoncision a évincé pratiquement toutes les autres méthodes (fiables) de protection du sida, mais elle ne protège pas du sida (elle ralentit juste un peu un processus qui reste inéluctable) et elle ne protège que les hommes.

Et c'est *ça* qu'on promeut en masse, en lieu et place de tout le reste?

Je suis outré — ce qui est un euphémisme pour dire que j'hésite entre vomir et maudire.

---

Mais concluons sur un sujet moins émétique.

J'appris que pour les Persan, au contraire des Grecs, le microcosme est l'univers, et que l'homme est le macrocosme, car ce dernier a plus en lui que le simple univers!

Mignon, non?

Tadjikistan 2010-2012 — 16

Envoyé le 08 novembre 2011.

L'été indien dura aussi longtemps qu'il le pouvait. Fin octobre en effet, cinq jours de pluie continue, régulière, pénétrante furent bienvenus après un été particulièrement dessiccateur, et marquèrent l'entrée dans une saison plus fraîche où le chauffage est de rigueur, même si les beaux jours alternent avec les jours couverts voire pluvieux. Les montagnes autour de la ville se sont d'abord ornées de dentelle, puis de manteaux plus épais et moins affriolants.

Ainsi commença un temps où la terrasse fut moins mise à profit que le vaste salon, un temps où de nombreuses soirées furent consacrées à regarder des films chez les uns ou chez les autres en buvant du vin chaud. Le 17, je découvris le dessin animé de *Bilbo le hobbit*, qui me surprit car je n'en avais jamais entendu parlé alors que je me croyais fan inconditionnel de Tolkien! Cette production de 1977 colle au texte et vieillit, ma foi, très bien — pour peu qu'on ne songe pas à le comparer avec le péplum qu'on a fait du *Seigneur des anneaux*! J'ai aussi proposé *Je vais bien, ne t'en fait pas*, que tous aimèrent particulièrement. Je recommande.

Le 11 octobre, nous avions notre soirée mensuelle du *club littéraire de Douchanbé*, où je parlai du dernier livre d'Erich Fromm que j'avais lu, *La peur de la liberté*: l'auteur y expliquait que par peur de la solitude liée à l'anticonformisme, l'homme tend à abdiquer sa liberté et se comporter de façon grégaire. Le thème est ancien, mais le traitement d'une étonnante actualité — étonnante surtout lorsqu'on songe à ce que le livre date de plus de soixante ans! Mais le plus frappant est que le principal exemple développé est celui de l'Allemagne Nazie, et que le livre date de... 1942! Au temps de son triomphe donc, et non, comme tant d'autres livres sur ce thème, après que ce régime fut abattu! Incroyable mais vrai: du vivant d'Hitler, tout avait déjà été dit...

J'empruntai *Le cercle littéraire d'amateurs d'épluchures de patates*, un récent succès de librairie, mais qui le mérite bien: je recommande cette lecture à la fois légère et profonde.

Lorsque nous commençâmes à construire des maisons à Vanj un peu plus d'un an auparavant, Kova avait été notre premier maçon et même, pour un jour, notre seul maçon: tous les autres refusaient parce qu'une organisation imbécile que je ne nommerai pas ici nous avait précédé et avait proposé des prix tellement inconsiderés que même les habitants de Vanj les plus aisés ne pouvaient plus faire reconstruire leur maison tant les prix avaient crû. Nous avons donc pris sur nous de revenir à des tarifs compatibles avec l'économie locale, et donc avons accepté de commencer avec le seul employé qui les acceptaient, Kova. Nous lui devons donc beaucoup à ce niveau-là.

Par ailleurs, Kova était notre plus jeune recrue, il faisait la cuisine pour ses collègues, il apprenait vite et enseignait bien, et était toujours d'excellente humeur — bref, il était un modèle de collègue!

Kova était de Kuliab, entre Vanj et Douchanbé, et il avait choisi une demoiselle près d'un chantier: on ne peut donc pas parler de mariage arrangé, au contraire, car obtenir le consentement de familles distantes de neuf heures de voiture (sans compter la distance culturelle) ne fut pas simple! Et la principale ligne budgétaire du mariage dut être celle des transports...

Quant à nous, nous venions de Douchanbé: cinq heures — seulement — de transport dans chaque sens, pour trois heures sur place. À l'aller, le vieux chauffeur aimable trouva notre programme bien serré, et partagea avec nous un vieux proverbe local: "Tout le travail du monde n'a pas été épuisé par nos ancêtres, aussi nombreux soient-ils: pourquoi se presser?" J'aimais son idée de "tout le travail du monde" présenté comme une somme fixe, une tâche à accomplir par l'humanité dans son ensemble. Belle sérénité...

On peut décrire le mariage de Kova comme un mariage de campagne, fidèle à la littérature de tous les temps (je songe par exemple à *Ennui de noce* de Stig Dagerman, que j'avais adoré, y compris le jeu de mot fidèle au titre suédois): la fête avait lieu dans la maison de son père — que je connaissais et avec qui je discutai un peu en anglais —, les mioches couraient de partout, les vêtements étaient propres voire neufs mais toujours locaux, de même que les plats proposés, et pour nous distraire, le frère de Kova nous fit visiter leurs plantations de tomates, concombres, courges et autres. C'était délicieusement frais — je parle du mariage —, dans le ton des premières pages, hélas souvent décriées, du *Seigneur des anneaux*.

Nous rentrâmes avec des collègues, ce qui prolongea agréablement le trop court moment partagé, et me permit d'en savoir plus sur la fin du programme que j'avais initié à Vanj: les maisons promises se terminaient, et pour ce que j'en avais vu n'avaient rien de reprochable, sinon que les objectifs premiers du programme, la formation et la coordination des acteurs de la construction au Tadjikistan, étaient

tout simplement passé à la trappe au profit du seul indicateur matériel. Mais ça, je suis probablement le seul à m'en souvenir et à le déplorer. Pour tout le monde, ce programme est un succès puisque les quinze maisons promises ont été construites.

Mariage de Nargiza

06 novembre 2011

Le mariage de ma vieille amie Nargiza n'était pas du même tonneau, même s'il avait en commun la grande distance géographique et culturelle séparant les familles: Khujand au nord du Pays, turcophone, pour elle et pour lui Khorog au sud-est, où l'on parle pamiri et pratique la religion ismaélienne. Difficile de faire plus lointain au sein du même pays! Et le mariage fut célébré à Douchanbé, en terre tadjikophone, à deux pas de chez nous.

Ce mariage illustre à merveille les généralités que j'aime à raconter à propos des femmes tadjikes: le net déficit d'hommes à marier dans le pays et le fait qu'eux et leurs familles préfèrent les femmes "de bonne réputation", c'est-à-dire soumises, "modestes" et peu éduquées, impose aux adolescentes un choix inconscient mais décisif, qui est de soit arrêter l'école et se préparer aux tâches ménagères, domestiques et familiales — et ces femmes trouveront à se marier avant vingt ans et auront une famille —, soit de continuer leurs études, de sorte qu'elles parlent plusieurs langues, ont souvent vécu à l'étranger, gagnent (parfois très bien) leur vie, sont indépendantes, éduquées, drôles, intelligentes et cultivées — mais elles ne trouveront jamais un Tadjik qui veuille d'elles et elle vieillissent bien souvent sans enfants. J'ai beaucoup d'amies Tadjikes qui rentrent dans cette définition, et Nargiza en faisait partie: la voilà qui devint une heureuse exception! Après des années d'efforts passés à convaincre le bonhomme puis sa famille, elle entre enfin dans un cercle restreint des femmes éduquées parvenant à épouser un Tadjik!

Attention, qu'on ne déduise pas de ce qui précède ce qui ne doit pas en être déduit: le Tadjikistan n'est PAS une terre où les femmes en mal d'hommes chassent l'étranger pour l'épouser à tout prix! Bien au contraire, les femmes Tadjikes sont très fière, aiment leur pays, et n'ont pas envie de le quitter: elles préfèrent presque toutes le célibat malheureux à la possibilité d'un mariage à l'étranger. Ce dernier point explique que l'amitié soit facile, car sans ambiguïté.

Pour en revenir au mariage de Nargiza, la cérémonie était conforme à ce que j'avais déjà connu en d'autres circonstances: dans une très grande salle un peu basse de plafond et aux piliers un peu trop épais, douze tables de douze convives étaient disposées selon un approximatif demi-cercle dont le centre était la table des mariés et leurs témoins, qui ne mangeaient mais nous regardaient danser dans la surface libre entre nous — homme et femmes mélangés, notez. Les tables des invités étaient couvertes voire recouvertes de mets divers — mais rarement végétariens — qui, à peine à moitié vides étaient remplacé par de nouveaux plats. Le coin boisson de

chaque table me paraissait des plus hétéroclites: vin doux, vodka, et imitation locale de caca-colo — y compris à la table des mariés!

Ma voisine était une collègue de Nargiza et parlait un anglais aussi timide que correct. La musique trop forte nous empêchait hélas de mieux nous présenter et de parler des époux. Par contre, elle tenait sur ses genoux sa fille, en robe rouge à pois blancs genre *Émilie*. Le petite commença par me dévisager, puis se marra, puis joua la timide en se cachant le visage avec sa robe, puis m'agrippa le bras, puis accepta que je la fasse valser tandis que les époux s'y essayaient au milieu du cercle de leurs invités. Enfin, la fillette rit jusqu'à en tomber de fatigue!

La salle de mariage avait une qualité à narrer absolument: de tous les temps, je n'avais jamais vu un tel panneau annonçant les lieux d'aisance! Imaginez: un panneau lumineux de belle taille, animé — Animé!!! — montrant un homme en train de faire ce qui se fait là! Incroyable mais vrai: moi qui croyais le Tadjikistan un peu prude...

## Bastien & Bastienne

Première le 22 octobre 2011

Début octobre, nous retournâmes enfin à l'opéra, en bande, après des mois de vacances des musiciens et d'opportunités manquées. C'était *Sylvia*, dont la principale caractéristique était un final de *French cancan* étonnant dans un pays en -stan, surtout que la moitié de la salle était occupée par des classes d'écoles.

Quelques jours plus tard, nous revîmes *Nuit Égyptienne* (ballet), et dans la foule mangeâmes chez mes Italiens favoris des pâtes succulentes. Ce soir-là, le chef d'orchestre, un ami italien justement, demanda ma cornemuse pour *Bastien & Bastienne* de Mozart. De fil en aiguille, je fus même invité à jouer sur scène!

Mozart n'avait que douze ans lorsqu'il composa *Bastien & Bastienne* en 1768, et ce n'était déjà pas son premier opéra! Le livret était ouvertement inspiré de l'intermède de mon bien-aimé Jean-Jacques Rousseau *Le Devin du village*, antérieur de seize ans, et à l'époque un immense succès — hélas un peu négligé depuis. Peut-être est-ce la faute à Voltaire?

L'œuvre était commandée par un magnétiseur dont le jeune génie se moquait gentiment dans une aria magnifique pour basse où le devin du village prononce une longue formule magique inventée pour l'occasion: *Diggi, Daggi, Shurry, Murry*, etc.

Il fallut donc adapter l'air pour cornemuse, participer à quelques filages, et me remettre à arpenter "les planches", dix-sept ans après mes dernières prestations scéniques (ballet, théâtre et chant) — si l'on nonobste quelques apparitions en chant et deux récitals pour cornemuse. Ainsi, je me réhabituai aux coulisses, au grenier plein de costumes, aux danseurs qui s'échauffent, au bâtiment qui résonne de dix mélodies contradictoires répétées indépendamment, au délicieux frisson de l'entrée en scène, au trac, etc. C'était bien agréable!

La première eut lieu le samedi 22 octobre, et fut un succès, bien que les conditions de travail fissent souvent soupirer le chef d'orchestre qui aimait à utiliser le néologisme "TRagiquistan" à propos du pays où il travaillait. Par exemple, la générale dut être supprimée parce que notre bien-aimé Président-Dictateur-Général manda en dernière minute les musiciens pour quelque invité de marque — Hillary Clinton, je crois. Le succès de la première n'est que plus remarquable: nous n'avions eu aucun filage!

---

Le reste du temps, Fatemeh et moi le consacraâmes à deux projets d'architecture pour des amis: ça ne paye pas les factures, mais ça permet de garder le métier bien en main, et surtout d'apprendre à bosser ensemble sans la pression d'un commanditaire pressé. Si l'un de ces projets devait un jour voir le jour, je ne manquerai pas d'en faire de longs *Carnets*, soyez sans crainte!

Dernière anecdote. Nous ne buvons plus de thé froid: au contraire, depuis qu'il fait froid et parfois humide, nous réchauffons régulièrement le thé refroidi! J'ai développé une nouvelle compétence en matière de thé: je parviens à faire ronronner une théière! En effet, par un curieux concours de circonstances (où je suis arrivé premier, dirait Coluche), un petit filtre à thé en porcelaine s'adapte parfaitement à notre grosse théière. Une fois que le thé a rempli la moitié de ladite, l'air ne peut plus s'échapper par le bec, de sorte qu'il s'échappe en soulevant le filtre en porcelaine dans un délicieux gargouillement bulleux qui n'est pas sans analogie avec le ronronnement chaleureux d'un chat heureux.

La vie est pleine de défis à relever!

---

### Sauna et autres questions

Le 08 novembre, il neigea pour la première fois. Le sol était assez froid pour conserver cette neige, qui demeura poudreuse deux jours durant, mais elle fondit ensuite d'un seul coup de soleil, et des jours cléments alternèrent avec des jours de pluie. Début décembre, les neiges reprirent graduellement le pas sur les pluies.

Notre propriétaire passa après les premiers froids et nous demanda de laisser les robinets ouverts, désormais, afin que les canalisations ne gèlassent pas — belle notion d'économie! Nous lui demandâmes deux chauffages électriques d'appoint, mais il n'accepta d'en fournir qu'un seul, nous expliquant qu'avec sa famille, ils n'avaient jamais eu froid: ils mettaient des briques sur les plaques électriques de la

cuisine — ainsi allumée tout le temps — et n'éteignaient jamais le sauna. Là encore, belle optimisation énergétique!

Parlant dudit sauna électrique, nous l'essayâmes deux fois, puis une troisième avec l'appoint d'un brûleur à gaz et de briques, mais jamais il n'atteignit une température suffisante pour que nous puissions ensuite aller exsuder la chaleur accumulée en buvant une bière sur la terrasse enneigée...

Du coup, avec quelques amis, nous décidâmes de relancer les saunas collectifs: nous louions un grand sauna en ville, le lundi pour les femmes et le mardi pour les hommes, et venait qui voulait. Nous étions ainsi cinq hommes le 22 novembre à inaugurer la saison, mais le gérant doubla le prix convenu: nous décidâmes de ne plus remettre les linges de bain chez lui, et j'ai peur que cet hiver soit globalement sans autres saunas.

Cela me permet de lancer une nouvelle thématique: la relation complexe que les Tadjiks entretiennent avec le commerce. Leur sens des affaires diffère en effet tellement du nôtre qu'il nous est souvent abscons, et parfois même totalement abstrus — sans hiérarchiser ces systèmes: je suis sûr qu'ils ont chacun leur logique et leur justesse.

Ainsi, ce gérant de sauna qui préfère perdre des clients réguliers et bons payeurs plutôt que négocier ses prix. Un autre exemple: sur l'avenue principale de la Capitale circulent des taxis collectifs. Un numéro sur le pare-brise indique l'itinéraire. On les arrête n'importe où, paye 3 somonis (c'était 2 l'an dernier), et on demande arrêt où l'on veut. Le taxi ne peut embarquer que quatre passagers et n'est que rarement plein. Par contre, si on s'assoit dans ce même taxi et demande à être seul, il refuse de descendre à moins de 15 somonis! Je ne comprends pas la logique derrière ce refus. Bien souvent, je serai effectivement seul, pour 3 somonis, mais si je *demande* à l'être, je devrai payer plus que le bénéfice maximum que le chauffeur peut raisonnablement espérer. Ça me dépasse. Encore un exemple: À Vanj, nous louions des lits de pension pour nos femmes maçon, qui ne logeaient pas avec les hommes. La pension se faisait payer par personne, de sorte que lorsque nous n'avions qu'une personne à loger, elle bénéficiait d'une chambre individuelle, mais que lorsqu'elles furent deux, elles durent partager une chambre et nous dûmes payer le double! Plus cher pour moins de confort: je ne comprends décidément pas l'approche locale du commerce...

## Un architecte de passage

---

L'épouse de l'architecte Paul de Vroom travaillant au Tadjikistan pour le tournage d'un film, il était venu lui rendre une visite d'une semaine, pendant laquelle il me fut demandé d'organiser une conférence pour qu'il puisse montrer aux étudiants en architecture tadjiks ce qui se fait en Europe — mais aussi à Moscou, où le groupe a de nombreux projets.



Pour être franchement honnête, je ne connaissais pas le nom de Paul de Vroom avant de le rencontrer. À ma décharge, cet architecte hollandais passablement publié ne travaillait pas sous son nom propre, mais en tant que membre fondateur du groupe DKV — dont il est le "V", bien sûr. En fait, je connaissais le groupe, dont j'avais déjà visités plusieurs projets du temps où je vivais en Amsterdam.

Dire que le jeune co-directeur de l'École d'Architecture de Douchanbé débordait d'enthousiasme pour notre proposition n'était pas une antithèse, mais s'en approchait. Il était poli et souriant, mais n'avais pas l'air personnellement ravi de ce que des étrangers se mêlassent de lui rajouter du travail. Aussi ne fus-je guère déçu lorsque le matin même de la conférence prévue pour 14:00 dans un amphithéâtre de trois cents places il appela pour s'excuser d'annuler, à cause de quelque autorisation manquante — apparemment, il n'était pas permis de donner une conférence publique sans l'accord du ministère des étrangers. Fatemeh et moi passâmes donc la matinée à trouver un autre lieu — plus intime, une bonne vingtaine de personnes finalement —, à préparer la traduction (le traducteur s'étant fait porter pâle en fin de matinée), et à rectifier les invitations, créant hélas beaucoup de confusion.

Toujours est-il que c'était pour nous un plaisir de côtoyer cet architecte passionnant, et d'apprendre par lui que la situation professionnelle en Suisse où il a des relations n'est pas aussi mauvaise que je le craignais: 2012, nous voilà!

## Encore un mariage

---

Nous fûmes invités à un autre mariage. Je vous épargne des descriptions que vous avez déjà eues pour me concentrer sur les spécificités de celui-ci: d'une part, c'était un mariage mixte — une Tadjike et un Canadien —, et comme la famille du Canada n'avait pas pu faire un trajet qui les amenait à peu près de l'autre côté du globe, nous n'étions que six "internationaux", ce qui donnait une certaine importance à notre présence. D'autre part, le mariage était célébré dans l'hôtel Serena de Douchanbé, tout neuf: l'ouverture officielle datait de trois semaines, et c'était le premier mariage qui y était célébré. L'hôtel avait des prétentions à un nombre astronomique d'étoiles, mais Fatemeh y avait longuement travaillé (avant l'usine de coton de cet été), et savait à quoi s'en tenir: en fait, en marge d'un peu de clinquant superficiel, c'est un projet assez pauvre, et l'exécution en a été tellement lamentable que Fatemeh avait fini par démissionner. J'avoue que les toilettes — on juge beaucoup d'une architecture à visiter les toilettes — ne valaient guère mieux que celles d'un standing local moyen, ce qui est pitoyable quand on a des prétentions au luxe le plus raffiné. Mais qu'importe: nous ne sommes que quelques professionnels à être chagrins: la foule, au contraire, applaudit aux peintures ethniques et aux assiettes artisanales pendues aux murs.

Pour conclure le sujet des mariages — au moins provisoirement, on ne sait jamais, dans ce pays —, je voulais vous raconter que la loi tadjike depuis quelques

années les encadrait très strictement: maximum cent cinquante convives, maximum trois heures de festivités, et maximum quatre voitures dans le cortège. Ceci afin d'éviter que les gens s'endettassent pour la vie. En effet, même ainsi bridé, un mariage coûte facilement dix mille dollars (hors hôtel Serena), et si on veut se rendre compte de ce que cela pourrait représenter pour un Occidental, il faut pratiquement ajouter un zéro — un bon cinquante mille si on compte en euros.

Bien sûr, cette dépense n'est pas perdue, n'est pas absurde: ces mariages réguliers sont le ciment de la société traditionnelle tadjike. Régulièrement, mensuellement ou plus, on se retrouve, on boit, on se réjouit, on parle affaire, on se rencontre, on se présente, etc. Chacun est invité des centaines de fois dans sa vie, et est prié de contribuer une fois, une seule fois dans sa vie, en étant l'invitant...

Quant aux règles, elles n'ont pas réduit significativement le coût des mariages, car ceux qui devraient faire respecter la loi sont les premiers invités de toutes façons. Mais cela a au moins permis d'éviter la surenchère.

### Pourquoi ai-je abhorré la lecture de *Three cups of tea* (en français, *Trois tasses de thé*)?

Fin novembre, je pris une décision très rare: celle d'abandonner un livre en cours. Je posai donc *Three cups of tea* à la page 69 sur 340, incapable de poursuivre plus avant.

Normalement, je lis les livres que je n'aime pas jusqu'au bout, afin d'une part de pouvoir être sûr de les désaimer intégralement, et d'autre part de ne pas critiquer sans connaître mon sujet. Mais là, c'était au-delà de mes forces. Très au-delà.

Il faut dire à ma décharge que le sujet était la construction d'écoles au nord-Pakistan et en Afghanistan, et qu'il se trouve que j'ai construit des écoles et que j'ai travaillé dans ces deux pays: je connaissais donc un peu le sujet. En moins de septante pages, j'étais assez écœuré par le traitement qui en était fait dans ce livre pour l'abandonner, et assez révolté pour me risquer à le critiquer publiquement sans l'avoir "tout lu" — par contre, j'eus le courage de lire de très longs articles qui corroboraient mon avis.

Pourquoi, donc, ai-je à ce point exécré *Three cups of tea*?

D'abord, j'en détestai le ton et les amalgames. Le ton était celui du manichéisme primaire, où le héros a toutes les qualités et où ses échecs sont systématiquement dus à la malveillante adversité. Par exemple, l'échec de l'auteur à escalader le K2 est entièrement mis sur le compte d'un pauvre Français qui n'avait pas suivi les bons conseils du héros — et que le prudent héros, bien sûr, avait sauvé, au péril de sa vie, bien sûr encore, compromettant ainsi son propre succès sur le sommet. Tout ce que j'ai lu était du même tonneau, manichéen et auto-congratulateur: c'était atroce de messianisme.

Quant aux amalgames, ils fleurissent dès les premières pages: on ne différencie pas Pakistan et Afghanistan, Sunnites et Ismaéliens, Talibans et Mullahs,... Tout est

mélangé afin de "faire de l'effet"! Ainsi, un politicien qui avait invité l'auteur chez lui est devenu dans le livre un Taliban l'ayant séquestré! Au lieu de combattre les clichés, ce livre dégoûtant les compile et les renforce — à se demander si l'auteur a jamais mis les pieds en Asie! En tous cas sans œillères...

Enfin, des enquêtes multiples ont montré que le livre présenté comme un récit ("réel") usurpe ce terme et n'est rien de mieux qu'une mauvaise fiction.

Mais ces critiques littéraires ne seraient rien sans le scandale lié à *Three cups of tea*, qui dut avoir aux États-Unis l'impact qu'eut en France l'affaire de l'Arche de Zoé: en effet, le livre prétend promouvoir une association, le *Central Asian Institute*, alors que c'est l'inverse: les fonds que d'innombrables bonnes âmes ont versé à cette association ont servi à promouvoir le livre — d'où son succès indu. Des organismes de surveillance des ONGs ont vérifié que la moitié des écoles prétendument soutenues par l'association n'en avaient jamais entendu parler. Pour ma part, j'ai été vérifier sur le site même de l'association que le salaire de l'auteur (qui en est le Président) est déclaré à 145'309 dollars pour 2008, soit tout de même 12'109 \$ par mois — ceci sans compter la promotion gratuite du livre et les frais de l'auteur, y compris déplacements en jet privé.

L'association déclare (toujours pour 2008, seule année que j'ai vérifiée sur une quinzaine d'années d'exercice) un chiffre d'affaire de 13'101'295 \$, soit de quoi construire un bon millier d'écoles selon les chiffres de l'auteur lui-même. Multipliez avec moi: mille écoles par an et quinze ans d'exercice. Et mettez ce chiffre en rapport avec les moins de cent cinquante écoles prétendument construites ou soutenues: le rapport est de cent, non? À quoi ont servi les nonante-neuf autres pourcent? Mystère...

Alors ne lisez pas *Three cups of tea*, ne soutenez pas le *Central Asian Institute*, et si vous voulez aider des enfants, concentrez-vous soit sur des grosses structures bien surveillées (MSF, Croix-Rouge, Caritas — eh oui, ces grosses machines, malgré leurs imperfections, font du boulot correct), soit sur des petites structures dont vous pouvez vérifier les activités. Pour ma part, j'en connais — et recommande — deux en Suisse Romande: Mail-Mali qui construit et soutien des écoles au Pays Dogon (<http://www.Mail-Mali.ch>), et dont je sais que tous les déplacements du directeur sont à ses propres frais; et Rigzen-Zanskar qui fait la même chose au Zanskar (<http://www.rigzen-zanskar.org>). Ces associations, si elles avaient disposé ne serait-ce que d'une fraction du budget reconnu par Le Central Asian Institute auraient fait des miracles. En fait, toutes deux font déjà des miracles, et avec très peu de moyens.

*Three cups of tea* est une insulte au travail consciencieux de tous ces gens.

## Géodésiques

---

Mais changeons de sujet et revenons à moins déprimant!

Savez-vous ce qu'est une géodésique? C'est un "grand cercle" sur une sphère, passant par deux points donnés, c'est-à-dire l'intersection de la sphère avec un plan défini par son centre et ces deux points. Les géodésiques sont très utilisées en aviation, car c'est le plus court chemin entre deux points d'une sphère.

Prenons un exemple: si vous voulez aller de Londres à Vancouver, en regardant une carte vous aller tracer une droite "plein ouest", les deux villes étant à la même latitude. Mais ce chemin n'est pas le plus court, loin s'en faut. La géodésique reliant ces deux villes part en effet vers le nord, vers l'Islande, coupe le Groenland, chatouille le cercle polaire arctique au niveau de la Terre de Baffin, puis "redescend" vers le sud-ouest canadien. Cet itinéraire est considérablement plus court que le trajet "plein ouest" suggéré par une carte. Vérifiez sur une mappemonde!

Fort de cette donnée, je passai de nombreuses heures de ma vie à chercher les plus longues géodésiques terrestres, c'est-à-dire les plus longs "grands cercles" parcourables à pied. J'en supputai plusieurs, mais il me fallut l'aide d'un ami pour les définir mathématiquement. Voici les trois records ainsi établis, en exclusivité mondiale:

1— Si l'on admet le franchissement du Détroit de Bering (qui est parfois pris de glace) dans la définition de "terrestre", la plus longue géodésique terrestre de la Terre est une ligne qui part du sud-Mexique, traverse Mexico, Salt Lake City, longe la côte ouest Américano-canadienne, traverse le détroit de Bering, parcourt une immense distance dans la Taïga russe sans parvenir à se rapprocher de la Mer d'Okhotsk, effleure l'est de la Mongolie, traverse toute la Chine en passant par Kunming, et retrouve la mer en Asie du Sud-est, au Myanmar: 16'100 kilomètres en ligne droite sans jamais quitter la terre ferme.

2— Si l'on conteste le passage du Détroit de Bering, la plus longue géodésique terrestre est une ligne qui part du Libéria, traverse la Côte d'Ivoire, le Ghana, le Togo, le Bénin, puis le Sahara en diagonale, touche la pointe nord de la Mer Rouge (premier point de définition), traverse la Jordanie, l'Iraq, visite Téhéran, touche la point sud de la Caspienne (second point de définition), passe au Turkménistan, au Tadjikistan, puis traverse toute la Chine dans sa plus grande longueur, quittant la terre ferme à Shanghai: 13'700 kilomètres en ligne droite.

J'aime bien cette géodésique car elle lie les deux pays où j'ai le plus travaillé (Libéria et Tadjikistan) et traverse l'Iran. Mais la partie saharienne est un peu délicate à parcourir: on ne traverse pas le Sahara selon la ligne qu'on veut.

3— En définition stricte de records, ces deux première géodésiques épuisent le sujet (avec ou sans Détroit de Bering). Cependant, il est une troisième géodésique terrestre que j'affectionne, suggérée par la forme de l'Europe du Sud-ouest. Il s'agit de partir du Cabo de San Vincente au sud de Lisbonne, traverser la France, l'Allemagne, la Pologne, la Lituanie et la Lettonie, puis de se lancer dans l'immensité de la Sibérie septentrionale en contournant largement le Kazakhstan, traverser la

Mongolie, et retrouver à mer encore une fois à... Shanghai! 10'700 kilomètres en ligne droite.

Une légère variation de cet itinéraire est à peine plus courte mais plus originale: elle demande de viser l'autre côté de la Mer Jaune, et de déboucher sur la côte orientale de la Corée.

Passionnant, n'est-ce pas?

Tadjikistan 2010-2012 — 18

Envoyé le 13 janvier 2012.

Le fait le plus marquant de ce début d'année est l'invasion de notre maison par une famille (nombreuse) de souris, alors que nous n'en avons jamais vu le museau d'une jusque-là. La première, aperçue justement le premier janvier, était mignonne, minuscule, innocente, avec une patte atrophiée qui lui donnait un petit air sautillant: rien que de l'anodin, voire de l'attendrissant. Mais quand elle est revenue accompagnée et qu'à deux elles ont commencé à se promener à notre nez et à ma barbe, nous avons décidé d'agir. J'ai donc mis en service l'énorme trappe à souris héritée de notre propriétaire. Il s'agit d'un engin monstrueux, de la taille d'une armoire à glace, que pour déplacer il faut être à une demi-douzaine de baraqués (pas des chameaux, des gens). Y placer un appât sans risquer d'y laisser un bras ou une jambe demande une dextérité peu commune acquise seulement après des générations de manchots et de cul-de-jatte. Mais le pire est encore à venir: une fois la souris attrapée, il faut encore l'en faire sortir (nous ne sommes pas des bêtes), cette fois hors de la maison, par-delà le mur qui nous sépare d'un terrain vague. Là, le choix est simple: soit 1—effrayer la bête en battant la trappe à l'aide de béliers médiévaux, soit 2—l'enfumer en faisant brûler un savant et secret complexe d'herbes toxiques récoltées en lunaison favorable, au risque de nous mettre à dos les voisins, soit enfin 3—attaquer le nid, c'est-à-dire tirer à la courte paille qui, paré de vêtements protecteurs et lourdement armé, devra pénétrer dans la trappe afin d'en déloger au péril de son intégrité physique l'animal traqué.

À ce rythme-là, nous en sommes à quelque dix souris en douze jours, l'approximation étant due au fait que, l'engin étant entièrement métallique et donc dépourvu d'élément ligneux, je n'ai pu en marquer les victimes successive d'une entaille dans la crosse comme les bandits mal rasés des westerns. Largement de quoi nous occuper, en tous cas. Encore que ces derniers jours, le taux de prises ait chuté, ce qui laisse espérer que notre message de malvenue soit finalement parvenu à ses destinataires de tout poil...

Sinon, l'hiver joue au yoyo à Douchanbé, entre froid et très froid: Il fit en particulier très, très froid juste avant Noël et début janvier, mais entre-deux et depuis, la

neige accumulée sur les toits tombes en gros paquet qui s'écrasent dans un "sbrouutch" mou, caractéristique et divertissant.

À noter également que si par beaucoup d'aspects l'hiver tadjik m'évoque les bons vieux hivers de ma chère Suisse natale (ça va, les violons longs, etc.), il en diffère par une caractéristique majeure: l'ensoleillement! En clair, non seulement la plupart des jours sont dépourvus de nuages, mais encore les journées sont bien plus longues qu'au nord des Alpes, puisque Douchanbé est à la latitude d'Athènes et Lisbonne. Ainsi, même lorsqu'il fait très froid et que nous faisons cuire des briques pour produire de la chaleur dans la cuisine, même depuis que nous avons condamné deux pièces car la maison était trop grande à chauffer, même lorsque les routes sont couvertes de glace vive et que se déplacer en ville tient de la vocation, même lorsque nous nous pelotonnons dans toutes les couvertures que contient la maison, même lorsque nous prions pour qu'on nous épargne une redoutable et redoutée panne d'électricité, même lorsque nous préchauffons les draps avec des vieilles bouteilles de ouiski remplies d'eau bouillante, même alors, il fait soleil pendant dix pleines heures par jour, de 08:00 à 18:00 au moins... Ce soleil se réfléchissant dans la neige fraîche est des plus consolateurs lorsque le froid couvre les vitres de glace. Ironie mise à part, l'hiver tadjik est donc le plus bel hiver dont on puisse rêver, neigeux ET ensoleillé; froid (globalement) et sec (euh, globalement, toujours, restons globaux).

Du coup, nous en profitâmes pour sortir "à la neige": Douchanbé est au pied d'une "petite" chaîne de montagnes (cols importants à 3'378 m et sommet proche à 5'490 m) où en moins d'une demi-heure de bagnole nous pouvons nous promener — trois fois depuis le début de l'année, avec bonshommes de neige et cornemuse. Nous tentâmes même une fois d'atteindre une station de ski, mais la route nous découragea et nous nous contentâmes de marcher avec de la poudre jusqu'aux hanches — sans exagérer!

## Vie culturelle

---

Que dire de la vie culturelle de Douchanbé? Le onze décembre, nous eûmes tristement droit au concert d'adieu de notre ami le directeur italien de l'opéra de Douchanbé. Pour la circonstance, il m'avait demandé de jouer "sérieusement", histoire de me changer des rôles de bouffons. Peu avant en effet, nous avons eu la deuxième de *Bastien & Bastienne*, qui aurait dû être la troisième si la deuxième n'avait pas été annulée pour cause de "pâleur" du basse principal et de la défection de son supposé "remplaçant". Cette seconde et, donc, dernière, de l'opéra de Mozart à Douchanbé, fut filmée avec la caméra d'un ami sur laquelle nous pûmes également récupérer des souvenirs d'une balade printanière mémorable où j'avais fait traverser à tout le groupe un torrent glacé où nous devions nous plonger jusqu'à mi-cuisse. J'avais presque oublié l'anecdote, mais apparemment j'étais le seul!

Avec son directeur, l'opéra a perdu l'essentiel de son âme, de sorte que la ville voit s'étioler l'une de ses attractions les plus originales. Triste, ma bonne dame, tristissime.

Nous regardâmes du coup de nombreux films en groupes — je devrais dire "en tas", tant la chaleur humaine importe dans de telles circonstances —, dont le plus mémorable est peut-être *Les tortues peuvent voler* de Bahman Ghubadi (ou toute variation sur ces orthographes): il s'agit d'un film irako-iranien sur la survie de groupes d'enfants traumatisés organisés en communautés autogérées. Presque tous les acteurs étaient des enfants amputés, étonnamment bons comédiens. C'est donc un film très dur, sans complaisance (comme on dit), mais surtout à mille milles des clichés du genre. Beau, également, par bien des aspects... Je recommande avec pétulance et emballement, sauf aux âmes sensibles!

Sinon, nous pûmes également assister aux projections en avant-première de deux films tadjiks. Moins grandioses que le précédent, mais parfois très bons. L'un des scénarios, en particulier, était remarquable de finesse. J'aimerais pouvoir en emporter les DVDs afin de montrer un certain Tadjikistan vu par les Tadjiks, mais ils ne sont bien entendu pas encore sur le marché, pas même encore dans les salles!

En termes de lecture, je terminai avec *Le traité des excitants modernes* de Balzac mon stock de livres francophones: il est temps de rentrer! Quant audit *Traité*, je dois dire qu'il me frappa d'une part par la clairvoyance de l'auteur sur les "excitants modernes" cités (cinq, tous toujours d'actualité, où seules manquent peut-être les amphét') et d'autre part par la "modernité" desdits: je n'avais pas réalisé combien ces cinq substances avaient envahi nos vies occidentales presque en même temps, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle pour la plupart... Citation:

"Ces cinq substances sont:

1° L'eau-de-vie ou l'alcool, base de toutes les liqueurs, dont l'apparition date des dernières années du règne de Louis XIV, et qui furent inventées pour réchauffer les glaces de sa vieillesse.

2° Le sucre. Cette substance n'a envahi l'alimentation populaire que récemment [...].

3° Le thé, connu depuis une cinquantaine d'années.

4° Le café. Quoique anciennement découvert par les Arabes, l'Europe ne fit un grand usage de cet excitant que vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

5° Le tabac, dont l'usage par la combustion n'est devenu général et excessif que depuis la paix en France."

## Renaud

---

Au soir d'un jour où la neige était tombée sans discontinuer, lentement, couvrant peu à peu le sol d'abord d'une fine dentelle puis, pendant la nuit, d'un épais

manteau, je racontai Renaud à Fatemeh. Comme revenir sur mon chanteur préféré m'émut plus que je l'aurais cru, je voulais partager avec vous quelques-unes de ses plus belles chansons — de mes plus belles amours. Après tout, je dois une bonne partie de mon humour, de mes idées politico-philosophiques, de mes consolation et de mes enthousiasmes sentimentaux au "chanteur énervant".

### **Le Renaud sentimental**

Bien sûr, Renaud est celui qui chante *Manu* (dans *Le retour de Gérard Lambert*, 1981), peut-être le plus beau chant de consolation amoureuse qui soit, où il est rappelé — Épicure n'aurait pas désapprouvé — la prépondérance de l'amitié sur l'amour:

*Une gonzesse de perdue  
C'est dix copains qui reviennent.*

Renaud a également dans sa guitare des chansons d'amour: *Ma gonzesse* (éponyme, 1979), *Morgane de toi* (éponyme, 1983), et, bien sûr, *Mistral Gagnant* (éponyme encore 1985). Mais c'est peut-être par les chansons tendres qu'il triomphe — à mes yeux — dans le genre: *En cloque* (*Morgane de toi*, 1983) sur la grossesse vue par un homme, et surtout l'inégalable *Chanson pour Pierrot* (*Ma gonzesse*, 1979) où il parle à un fils imaginaire qu'il aimerait voir naître un jour:

*Mais je ne connais pas ta mère  
Je la cherche en vain,  
Je ne connais que la misère  
D'être tout seul sur le chemin.*

### **Le Renaud marrant**

Renaud maîtrise remarquablement le français, l'argot, le calembour, et les jeux de mots. Outre les expressions devenues populaires comme *Laisse béton*, on lui doit le fameux *C'est en jouant au bûcheron qu'un jour Léonard devint scie* (dans *Le Tango de Massy-Palaiseau*, *Ma gonzesse*, 1979). *Mélusine* (*Laisse béton*, 1977) ou *Sans déc'* (*Ma gonzesse* encore) sont construites sur ce principe d'un bout à l'autre. Ce style aboutit à la verve inégalable de *Chanson dégueulasse* (*Putain de camion*, 1988).

Par ailleurs, Renaud pratique abondamment l'autodérision: *Je suis une bande de jeunes* et *La boum* (tous deux dans l'album *Laisse béton*, 1977), *C'est mon dernier bal* (gai à chanter, *Ma gonzesse*, 1979), *It is not because you are* (*Marche à l'ombre*, 1980), *Baby-sitting blues* (*Mistral gagnant*, 1985), et les deux formidables aventures de Gérard Lambert (dans *Marche à l'ombre*, 1980 et dans *Le retour de Gérard Lambert*, 1981, bien sûr). J'adore.

### **Le Renaud anarcho-révolté**



Dès son premier album *Amoureux de Paname* en 1975, Renaud tapait fort avec la chanson éponyme où il fustigeait l'innocence des écologistes. Le texte n'a pas pris une ride dans la lutte contre la naïveté de ceux qui veulent "aider la planète":

*Vous qui voulez du beau gazon  
Des belles pelouses, des petits moutons  
Des feuilles de vigne et des petites fleurs  
Il faudrait remettre vos montres à l'heure!*

Les "feuilles de vigne" sont à crever, non?

J'aime, en effet, les idées sociales de Renaud: elles sont complexes et subtiles, humaines et désinvoltes, généreuses et profondes, socialiste et anarchiste, poétique et révolutionnaire, et Renaud sait égratigner ceux qu'il aime lorsqu'ils le méritent. Je trouve sa version du *Déserteur* (*Morgane de toi*, 1983) plus poignante et plus engagée que celle de Boris Vian. Et de son grand-père, le vieil ouvrier d'Oscar (*Le retour de Gérard Lambert*, 1981), Renaud disait:

*Dans son bleu de travail  
Il me faisait rêver  
Il faut dire que j'étais jeune  
Je ne savais pas encore...  
Je croyais que le turbin  
C'était un bienfait  
Bien fait pour ma gueule, surtout  
C'est la mort.*

## **Le Renaud fatigué**

Parfois, la chanson sociale ne suffit plus, la colère s'accumule, et on se sent l'envie de hurler. Lorsque les poings me démangent, je chante *Baston!* et *Où c'est que j'ai mis mon flingue* (toutes deux dans *Marche à l'ombre*, 1980).

Mais à côté de la révolte, Renaud chante la lassitude, la fatigue et le désespoir. *J'ai la vie qui me pique les yeux* (*Ma gonzesse* 1979) berce mes soirs de blouse. Je la fais suivre en général de *Mimi l'ennui* (même album):

*Elle voulait une maison avec des baldaquins  
Et une machine à coudre, des fleurs et des coussins  
Et peut-être même un lardon — Maintenant elle ne veut plus rien  
Parce qu'il faut jouer des coudes, même pour trois fifrelins.*

À partir de *Mistral Gagnant* (1985), la fatigue se fait amère. Les derniers vers de *Fatigué* ont été repris en conclusions d'un remarquable album de bande dessinée de Ptiluc, *Variations sur un thème imposé*: au bas d'un paysage ravagé, en pleine page, qu'un personnage — de dos, tout petit au premier plan — a traversé tout l'album durant, on ne lit que ces mots:

*Je voudrais le silence  
Enfin*

*Et puis le vent.*

— *Renaud*

La synthèse de ces désespérances est peut-être à trouver dans *Son bleu* (*À la belle de mai* 1994), où un vieil ouvrier socialiste qui rappelle l'Oscar précédent, "remercié", songe à son fils anarchiste révolutionnaire:

*Merde aux hommes*

*Et merde à Dieu*

*Dit-il en raccrochant son bleu*

*Mon enfant a compris mieux que moi*

*Le bonheur de faire péter tout ça.*

## Connexions

---

Je trouve que je ne me suis pas assez plaint tout ces temps: il ne faudrait pas qu'on en déduise que tout est beau dans la vie et que rien n'est jamais difficile. Bref, pour attirer votre bienveillante commisération et faire pleurer dans les chaumières, j'ai décidé de détailler un peu l'un des malheurs sordides qui endeuillent la vie quotidienne à Douchanbé (je veux dire, en dehors de l'électricité stroboscopique): les connexions Internet.

Pour me connecter, je dois trouver un restaurant avec wi-fi. Facile: en théorie, il y en a plein. Encore faut-il que ledit ouïfi marche! Exemple vécu et authentique, devant notaire, cette journée de fin décembre: J'avais deux courses à faire, puis j'entraï dans un restaurant que j'avais régulièrement fréquenté l'été — la terrasse était agréable, la connexion régulière et le café assez bon —. Pas de ouïfi. Le suivant était une sorte de fast-food turc où les Tadjiks viennent en famille le dimanche. Une des connexions les plus stables de la ville, mais ce jour-là, pas d'Internet non plus — pour d'autres raisons, aussi mystérieuses que les précédentes. Restaurant suivant: on me garantit que ça marchait. Je commandai, je me connectai au réseau, qui de fait fonctionnait, mais pas d'Internet: leur serveur était planté. Je finis donc ma portion de frites, on me promet que "ça allait revenir", et au bout d'une heure de patience, je tentai le fast-food suivant, où je commandai une fois de plus un thé et des frites: ce n'est pas que ce soit bon, mais devant quel sacrifice reculerais-je pour inonder mes amis de *Carnets* à la saveur inimitable — méfiez-vous des contrefaçons —? Je parvins enfin à ouvrir ma boîte, mais la connexion planta définitivement avant que j'aie pu envoyer un seul message. J'attendis une heure, pour voir. Puis, de retour à la maison, je tirai le bilan: trois à quatre heures perdues, moitié à marcher et moitié à manger des frites, des consommations (de la nourriture pour machines perdant de l'huile), et... aucun message envoyé!

Le pire est que cette situation n'est en rien exceptionnelle: il me faut une moyenne de trois restaus essayés pour trouver une connexion qui marche, sans exagérer! Envoyer son courrier est une ascèse. J'espère que je vous aurai ainsi tiré

quelques larmes de compassion et que vous penserez à moi la prochaine fois que vous ficherez une prise électrique sans avoir à vous demander s'il y aura du courant, que vous enverrai un message sans avoir eu à vous battre une heure durant pour obtenir une vague connexion, ou que vous rentrerez chez vous sans frissonner!

On oublie trop facilement combien la vie est belle!

Tadjikistan 2010-2012 — 19

Envoyé le 25 février 2012.

En janvier, Fatemeh et moi avons accepté de donner trois cours d'art & architecture à des étudiants tadjiks en tourisme encadrés par deux expatriés dont nous apprécions le travail. Le premier cours, Fatemeh parla des peintres modernes de Douchanbé, qu'elle connaissait bien pour les avoir énormément fréquentés. Dans les ateliers, les jeunes gens prenaient en photo avec leurs natels des nus cubistes très peu sensuels. Le deuxième cours, nous fîmes courir les étudiants de part la ville à la recherche systématique de ces mosaïques colorées qu'elle cache en ses intimités les plus inattendues. Le troisième cours, je tentai de leur faire regarder le patrimoine construit de la Douchanbé avec l'œil d'un touriste peu intéressé par les immeubles postmodernes en oreilles de lapin, mais potentiellement sensibles au rares architecture ancienne qui survivent encore çà et là, et peut-être au magnifique expressionisme soviétique encore intact mais mal entretenu...

Le quatorze janvier, nous hébergeâmes chez nous une soirée originale: les amis tadjiks de Fatemeh avaient demandé notre salon pour organiser leur propre fête. Ces pauvres jeunes gens manquent désespérément d'endroits neutres où se réunir, danser, écouter de la musique, manger, discuter, s'enamourer chastement et boire de la vodka — une bouteille pour quinze en douze heures, j'ai vu pire débauche dans ma longue vie aventureuse...

Trêve de digressions (temporairement, bien sûr): la soirée fut étonnamment sans descente de police. Fatemeh et moi regardâmes *Full Monthly* en nous interrompant régulièrement pour indiquer où était l'interrupteur de la salle de bains — fort mal placé, convenons-en. Une dizaine des fêtards en mal de taxi de retour demeura au salon et partit avec le petit jour. La soirée ne nous avait guère coûté qu'un peu de sommeil, et avait fait très plaisir à ces jeunes gens: ç'aurait été dommage de les en priver.

---

## Laurent

Laurent — l'"autre" — arriva le 21 janvier.

Laurent est un ami du temps où, juché sur les épaules l'un de l'autre, nous n'atteignons pas le menton actuel de ma virile et fière stature — plus précisément,

nous allions à l'école ensemble lorsque nous avions onze-douze ans. Laurent devait venir pour deux semaines et nous devions ensuite rentrer tous les trois ensembles. Il resta quatre semaines, et repartit sans nous, comme vous pouvez le constater. Le visa de Fatemeh n'avait pas fini de se faire attendre. Rognutudju d'apathie administrative!

Bref, nous tentâmes de partager avec Laurent ce que nous aimions à Douchanbé: balades dans les parcs enneigés, billards du jeudi soir avec quelques amis chers et un bambin à faire courir partout, jeux divers, films, et autres lectures de bandes dessinées...

Le samedi 28 janvier, nous eûmes vent d'une pièce de théâtre dans une obscure salle qui n'était pas une salle obscure. C'était un *one-man-show* comme disait Molière, et le gars réussit tout de même la performance de nous tenir en haleine une heure durant, seul, et dans une langue que personne d'entre nous ne comprenait. Chapal (dis-je, moi qui ne porte jamais plusieurs chapeaux à la fois).

Le lendemain, nous entraîâmes Laurent à l'opéra. C'était *Avicenne*, une pièce tadjike que la troupe nationale maîtrisait bien. Rien de fracassant — l'absence de notre chef d'orchestre italien préféré se faisait sentir — mais un travail honnête, qui me fit composer un petit apologue que je devais à mes amis de l'opéra: je les ai trop souvent entendus critiqués pour ne pas m'élever et défendre leur professionnalisme. En effet, ils sont bel et bien des musiciens et des danseurs professionnels, on ne peut pas les créditer de moins que ça! Et ils ne peuvent être tenus responsable ni du manque de moyen qui les fait répéter dans des locaux non chauffés et qui fait fuir les plus nécessaires à l'étranger, ni de l'incurie de dirigeants qui sont incapable d'annoncer un programme plus de quelques jours à l'avance (en période faste), etc.

Bref, travailler dans ces conditions relève déjà de la haute voltige. Mais, plus avant, je me permets la distinction suivante: si des amateurs sont souvent capables de performances remarquables, ils étaient eux, capable de performances régulières, routinières d'un niveau acceptable, presque sans répétition. Nous avons monté *Bastien & Bastienne* en trois répétitions (la générale ayant été annulée, je le rappelle) et une autre fois, je me rappelle avoir entendu le chef d'orchestre réfléchir à l'opéra qui allait se jouer deux semaines plus tard en fonction des musiciens disponibles. Deux semaines pour monter un opéra: quelle autre preuve vous faut-il du professionnalisme des musiciens de l'opéra de Douchanbé?

Le 03 février, nous eûmes vent d'un récital pour piano dans une salle dont le piano "acqueux" occupait l'essentiel et où la douzaine d'auditeurs s'amassaient sur quelques chaises empilées tant mal que bien là où le monstre noir laissait quelque place. Les trois pianistes successives luttèrent d'enthousiasme, et doivent être généreusement notées d'un 7.2 sur l'échelle de... Richter. C'était renversant?

Le dix février, il faisait si beau que nous fêtâmes un anniversaire sur la partie de notre terrasse que la neige avait déjà abandonnée. Nous crûmes l'hiver passé: c'était pécher par excès d'optimisme! La dernière vague de froid était encore à ve-

nir, synchronisée avec sa sœur qui s'en prit à l'Europe. Nous renouâmes avec les vitres couvertes de glace à l'intérieur...

Le quatorze, nous allâmes au zoo de Douchanbé avec deux amies de Mongolie. Je regrettai d'avoir entraîné ceux que j'aime dans une pareille expérience: les bêtes étaient si misérable, si frigorifiées, si peu affamées que je me surpris à souhaiter qu'on abrégât leurs souffrances. Je n'entraînerais pas mon pire ennemi à un tel spectacle. Conseil du jour: n'allez pas au zoo de Douchanbé (des fois que ç'aurait été dans vos plans).

Les jours suivants, nous tentâmes quelques enregistrements de cornemuse. J'en profite pour étaler généreusement le vernis de culture récemment acquis — je veux dire, pour partager le savoir hardiment gagné récemment: Meuille, c'est-à-dire le nom de ma fidèle vache à tuyaux pour ceux qui ne suivent pas, signifie... "cheveu" en tadjik-persan. Il doit y avoir des jeux de mots à faire avec Samson: j'y réfléchirai!

## Neige et Froid

---

Il neigea quatre fois en un mois, de mi-janvier à mi-février — à chaque fois une couche épaisse de plusieurs décimètres, immobilisant la ville la première journée, puis ne s'opposant plus qu'à la progression des piétons, les trottoirs mettant plusieurs jours voire des semaines à se départir de leur épaisse couche de glace vive.

Bien que les températures affichées ne fussent pas terrifiantes, les amis qui rentraient de leurs vacances de Noël en Europe se plaignaient du froid: c'est que les conditions pour y résister était des plus médiocres — agencement des locaux, absence notable de toute forme d'isolation et primitivité des moyens de chauffage (souvent électriques), pour ne citer que ces problèmes...

En un mot, nous n'avons pas de photos impressionnantes de voitures caparçonnées de glace, mais nous avons de joyeux enregistrements de concerts de claquements de dents et des symphonies d'éternuements.

## Attente

---

Laurent parti, Fatemeh et moi reprîmes notre patiente — Tu parles! — attente de son visa. Nous enchaînions les soirées amicales sans savoir jamais s'il s'agissait d'une soirée d'adieux. Nous jouâmes d'abondance, grâce à un stock de jeux renouvelé par un ami, et nous regardâmes plus que de raison des films anglais, de sorte que je me mets à comprendre l'humour d'Outre-Manche. Désolé.

Le 21 février, une cinquième et peut-être dernière chute de neige accumula en vingt-quatre heures plus de trente centimètres de poudre lourde sur notre terrasse. Nous n'osâmes pas quitter la ville et voir ce qui écrasait alors les montagnes alentours.

Puis l'ampérage électrique augmenta soudain: d'un jour sur l'autre, nous fûmes éblouis par les ampoules installées à la cuisine, qui d'habitude ne nous éclairaient que d'une pâle lueur triste.

Seulement alors, l'hiver parut enfin nous frapper dans ses dernières convulsions — ce que des nuées d'hirondelles n'avaient pas fait, le retour d'un ampérage décent y parvint.